U d'/of OTTAWA
39003002132412

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/liromansdegarinl01jean

ROMANS DES DOUZE PAIRS

DE FRANCE.

N° II.

Cet ouvrage est tiré à quatre cents exemplaires, papier de Hollande, et vingt papier vélin.

N°, 36.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

874/ 70
c. 372

LI

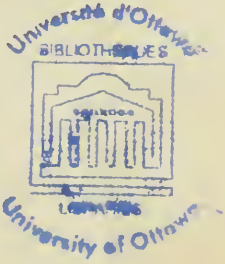
ROMANS DE GARIN
LE LOHERAIN,

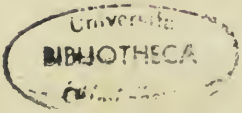
PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS ET PRÉCÉDÉ
DE L'EXAMEN DU SYSTÈME DE M. FAURIEL
SUR LES ROMANS CARLOVINGIENS.

PAR M. P. PARIS.

TOME I.

PARIS.
TECHENER, LIBRAIRIE,
PLACE DU LOUVRE, N° 12.
1833.





PQ
1463
.G25
1833
v.1

PRÉFACE.

Après bien des tâtonnements et des incertitudes, je croyais enfin avoir trouvé la date des plus anciens *Romans des Douze Pairs*, et, cette question me paraissant importante, je comptais faire de son examen le sujet d'une seconde lettre à M. de Monmerqué, quand la publication du *Cours de littératures étrangères*, professé par M. Fauriel à la Faculté des lettres, vint entièrement, je ne dirai pas changer mes idées, mais briser le cadre dans lequel je me proposais de les renfermer.

Au premier coup d'œil, il semblerait que le cours de M. Fauriel dût rester entièrement étranger à l'étude de la littérature nationale ; mais, d'incidence en incidence, le grave professeur était entré dans le champ de notre vieille poésie ; il avait alors soulevé, l'un après l'autre, tous les doutes qui se rapportaient à l'origine, à la forme et même aux diverses transformations des épopées chevaleresques ; et tous ces doutes, il les avait tranchés, sinon résolus, avec une fermeté de parole réellement admirable.

Peut-être M. Fauriel se croyait-il obligé, par sa position, de rattacher les *Chansons de Geste* à une branche quelconque

de la littérature étrangère; peut-être, au milieu de ses nombreux travaux, n'avait-il oublié qu'une chose, ce qu'on avait dit, long-temps ou quelques mois avant lui, sur la même matière : mais il est certain qu'il avait hardiment ouvert à ses auditeurs une route différente de celles qu'on avait jusqu'alors essayé de tracer, qu'il avait développé d'autres inductions, formé d'autres conjectures, en un mot, fondé un nouveau système.

De là, pour moi, la nécessité d'adopter ces inductions et ces conjectures, ou, devant une démonstration insuffisante, de me présenter avec une démonstration complète. Si M. Fauriel avait appuyé ses paradoxes sur de bonnes preuves, si la route qu'il avait ouverte eût seulement été praticable, je m'empresserais de lui exprimer la plus juste reconnaissance; dès lors, au lieu de tenter des dissertations toujours difficiles, je renverrais le lecteur des *Romans des Douze Pairs* à ce qu'un habile homme aurait dit avant moi, mieux que je n'aurais pu le dire. Je pourrais, graces à ses doctes veilles, abréger en toute sécurité les miennes et borner mon travail à l'*illustration* des textes; mes éditions y gagneraient une correction plus continue, des notes plus substantielles et pourtant moins longues. Que serait, en présence de pareils avantages, la pudeur de désavouer les assertions de la lettre à M. de Monmerqué et de quelques autres précédents opuscules? Cet aveu lui-même ne semblerait pas sans dignité, et du moins je serais assuré que les nombreux partisans de M. Fauriel ne m'en sauraient aucun mauvais gré.

Mais laissons une aussi flatteuse perspective; il faut y renoncer. Le système de M. Fauriel sur les ouvrages qui font, à mon avis, la véritable gloire de la France littéraire au moyen âge, est complètement insoutenable. Ce n'est pas tout : pour l'admettre, il faudrait de toute nécessité faire

le sacrifice préalable de toutes les éditions que j'ai projetées; je n'en ai pas la force. Je professe bien pour le talent de M. Fauriel l'admiration la plus juste, la plus *rationnelle;* je répéterai volontiers avec je ne sais plus quel noble Pair, que nul n'envisage de plus haut les questions, ne les creuse davantage, en un mot, ne met en circulation plus d'idées nouvelles que M. Fauriel. Mais il laissera, s'il lui plaît, à notre pays ses *Chansons de Geste;* il ne ravira pas à la langue française, de sa grande autorité privée, l'honneur de les avoir, la première, exprimées; surtout, il aura toujours mauvaise grace à nous dire que les beaux manuscrits qui les contiennent « sont difficiles à déchiffrer, et « semblent braver la patience et la curiosité des littérateurs. » Car, pour moi, je ne demande pas qu'on me sache le moindre gré de les avoir *déchiffrés*. En effet, combien d'heures ai-je vu passer rapidement en poursuivant cette lecture! combien de romans du jour et de gazettes ai-je fermés pour étudier plus long-temps ces admirables compositions, images de l'esprit, des mœurs et des croyances de nos ancêtres! Combien de fois alors n'ai-je pas mis un frein à mon enthousiasme, en me rappelant avec une sorte d'effroi l'aventure du chevalier de la Manche! Honnête Don Quichotte! les romans coupables de ta folie n'étaient que de longues paraphrases décolorées des *Chansons de Geste;* que serais-tu devenu si tu avais lu les originaux!

Cette admiration pour notre vieille épopée française explique assez l'importance que j'attache à toutes les questions littéraires qui en dépendent. M. Fauriel a tout confondu, car il avait tout examiné à distance respectueuse. De là, pour moi, la nécessité de le combattre et de reproduire sous un nouveau jour les arguments que j'avais déja posés, mais que ses leçons vantées ne me permettaient

plus de regarder comme décisifs. La tâche était longue; M. Fauriel avait parlé une année entière. Que faire cependant? Consacrer plusieurs préfaces de cette édition à des discussions étrangères au poëme qu'elles précéderaient, n'était-ce pas, de gaîté de cœur, m'exposer à la mauvaise humeur des lecteurs? D'un autre côté, ne prendre aucun souci des leçons de M. Fauriel, c'était marcher de pair avec lui et par conséquent affecter un dédain, de sa part fort légitime, de la mienne le plus inconvenant du monde.

Afin de tout concilier, j'ai cru qu'il valait mieux réunir en un seul volume, et comme en faisceau, tout ce qui toucherait à l'histoire des *Chansons de Geste*. Je termine en ce moment mon travail et je sens que j'aurais dû commencer par là. Mais je me console de ce retard en pensant à toutes les objections que, sans le livre de M. Fauriel, je n'aurais pu prévoir et par conséquent réfuter. Dans toutes les questions qui reposent sur des ouvrages littéraires inédits, l'imagination a beau jeu, l'esprit systématique peut à son aise prendre carrière. On lit cinquante vers de l'un des cinquante poëmes dont on a conservé des textes. Ce poëme est le plus jeune ou le plus ancien, le meilleur ou le plus mauvais, peu importe; on n'a pas le temps d'en prendre souci: l'imagination, cette folle du logis, s'y oppose. Voyez-la ruminer ces cinquante malheureux vers! — «Singulière poé-« sie! — singulier récit! — singulière forme! — Le public « serait bien étonné d'apprendre ce qu'ils chantent et ce « qu'ils me font conjecturer. — Pourquoi lire davantage? « — L'épopée chevaleresque m'apparaît; — l'heure de la « classe sonne, allons éclairer nos auditeurs. »

Et l'on court, et l'on parle, et l'on explique tout, on généralise tout. Puis, qu'une véritable critique, nourrie d'étude et de la comparaison des monuments, vienne ré-

duire à leur valeur ces premiers systèmes, fruit d'un examen superficiel, on supposera de la malveillance, on montrera, pour la première fois, une défiance involontaire. Il faut alors avoir doublement raison quand il est déja si difficile de l'avoir une seule fois. — Eh bien! je me suis efforcé d'avoir deux fois raison. J'ai scrupuleusement indiqué toutes les *Chansons de Geste* que le temps avait épargnées; je les ai classées, je les ai rapidement analysées. Par ce moyen, tout le monde pourra facilement recourir aux sources et juger de quel côté se trouve l'exactitude.

Mais, quoi qu'il arrive, le texte des *Chansons de Geste* peut seul fixer l'opinion des lecteurs et en particulier celle des gens de lettres, sur les questions que j'ai pourtant l'espérance d'avoir résolues mieux que M. Fauriel.

Nous sommes dans le siècle des idées larges; ma courte vue me fait toujours craindre la confusion et préférer les horizons rétrécis. J'ai peu de goût pour les considérations générales, quand elles n'ont pas une escorte de pièces justificatives et quand elles sont présentées comme les prémisses et non comme la conséquence d'un examen détaillé. Rarement il en reste quelque chose, et bien qu'elles puissent éclairer l'histoire des constructions cyclopéennes ou des inscriptions bas-bretonnes, dans les questions ordinaires, quelques esprits préfèrent encore la méthode analytique. C'est un malheur pour la *Scienza nuova*. Il est si beau de pouvoir exprimer à peu près et sans les difficultés de détail la quintessence des plus pénibles créations intellectuelles!

Mais, je le répète, quelques gens dont l'estime est précieuse ont horreur plus que jamais de la *diffusion* des lumières et de tout ce qu'on appelle *études résumées*. Ils ne veulent pas de cette instruction de seconde main qu'on s'obstine

à leur offrir. S'ils s'inquiètent de l'histoire, ils acceptent les longues recherches qu'elle exige; ils n'ont pas besoin qu'on la couvre en leur honneur d'un costume de boudoir ou d'un masque de théâtre. Si l'érudition a pour eux quelque attrait, ils ne borneront pas leurs études à la connaissance du titre des livres; enfin, s'ils aiment les vieux monuments de notre littérature, ils s'obstineront à les lire dans les manuscrits qui seuls encore nous les conservent, et ne s'en rapporteront pas uniquement à l'opinion d'un douteux Saumaise, se nommât-il M. Fauriel.

Voilà pourquoi, tout en traçant l'histoire des *Chansons de Geste*, j'ai cru devoir en même temps publier dans leur intégrité le texte de ces *Chansons*. J'aurai l'avantage d'en avoir donné les premières éditions, et, quoi qu'il arrive, les autres ne tarderont pas à paraître sous les auspices d'éditeurs également zélés et sans doute plus habiles. Car, j'en ai la conviction, c'est aux *Chansons de Geste* qu'il appartiendra de raviver les sources de notre littérature moderne. C'est elles qui nous feront enfin entrer (si jamais nous y entrons) dans la *terre promise* du romantisme, inutilement rêvée jusqu'à présent, il faut le dire.

Le poëme de *Garin le Loherain* étant l'une des plus importantes et peut-être la plus ancienne Chanson de Geste conservée, j'ai longuement parlé de son caractère et de sa composition dans l'*Histoire des Chansons de Geste;* j'en dirai donc ici peu de mots; encore serai-je forcé de répéter ce que j'aurai développé davantage ailleurs. Mais, avant tout et pour n'y jamais revenir, je vais rapidement examiner le système de M. Fauriel. Quand on veut ériger une construction, il faut d'abord soumettre le terrain à une sorte de nivellement.

C'est en qualité de professeur des littératures étrangères que

M. Fauriel a fait d'abord l'histoire de la Poésie provençale, puis celle des Chansons de Geste et des romans de la Table ronde. La poésie des Troubadours rappelle un nom dont la France lettrée s'enorgueillit à plus d'un titre et que répète avec la plus respectueuse déférence l'érudition européenne : M. Raynouard n'avait pourtant pas deviné l'importance de l'épopée provençale.

Cette découverte était réservée à M. Fauriel qui, voyant les gens de lettres préoccupés de la question de l'épopée nationale, s'avisa tout d'un coup de citer au ban de ses *Littératures étrangères* nos grandes compositions chevaleresques et de les présenter toutes comme autant d'imitations décolorées de l'ancienne épopée provençale; épopée dont l'existence lui était démontrée, épopée simple, sublime, admirable, qui pourtant avait un défaut, un seul : elle était perdue.

Graces à cette classification ingénieuse, M. Fauriel acquit le droit de passer en revue tout le système de nos *Chansons de Geste*, qu'il appela *Romans carlovingiens*, et celui des *Romans de la Table ronde*, dont il déshérita les vieilles nations bretonnes au profit des heureux troubadours. Satisfait d'avoir parcouru quelques couplets de nos vieux romans en vers et d'en avoir transcrit quelques fragments à peu près compris, il en disserta long-temps, dans un style quelquefois clair, souvent heureux et toujours abondant. On eut dit que le professeur avait adopté la devise moderne : *Le vrai est ce qu'il peut*, et qu'il avait sincèrement pensé qu'un système faux par lui développé vaudrait mieux qu'un système vrai développé par un homme ordinaire. Malheureusement, ces grandes poésies n'exigeaient pas un incontestable génie, mais des recherches sérieuses et des études de première main. Originaires de la *langue d'oil*, le plus beau

talent du monde ne pouvait éviter d'étranges méprises en voulant à toute force retrouver leur berceau sur les bords décevants de l'Isère et de la Garonne.

C'est donc, après tout, la Provence qu'il faut accuser des erreurs du savant professeur. Son travail est, je l'avoue, complètement erronné; mais sans la Provence, peut-être serait-il complètement exact. S'il a dit que la plupart des romans *carlovingiens* traitaient de la guerre des Francs contre les Sarrasins d'Espagne, c'est parce que l'Espagne était limitrophe de l'Aquitaine et qu'il n'avait aucun intérêt à rappeler l'existence des poëmes d'Hervis, de Garin et de Girbert, de Raoul de Cambrai, de Doon de Mayence, d'Ogier le Danois, d'Auberi le Bougnignon, de Jehan de Lanson, de Hugues Capet, de Lyon de Bourges, en un mot de la *plupart* des romans *carlovingiens*. S'il a, contre l'évidence, refusé d'admettre leur existence avant le douzième siècle, c'est qu'il avait besoin de les considérer comme autant d'imitations modernes des poëmes provençaux. S'il n'a cité qu'un seul genre de témoignages, c'est parce qu'il n'en avait besoin que relativement à ses chers troubadours. M. Fauriel a, de plus, contesté la destination musicale d'ouvrages dont les manuscrits sont, en général, les premiers que l'on ait faits en langue vulgaire. La seule objection à laquelle il se soit arrêté est leur étendue : — « Comment supposer, a-t-il dit, que l'on ait voulu faire chanter cinq, six, ou dix mille vers? » — C'est une objection peu embarrassante, quand on se reporte à la tradition des rapsodies grecques; car sans doute, on ne chantait pas non plus d'un seul jet toute l'Iliade, cela n'empêche pas que, dans l'origine, les vingt-quatre mille vers conservés de l'Iliade n'aient été faits pour être et n'aient souvent été chantés à plusieurs reprises. Mais pourquoi combattre cet argument? M. Fauriel lui-

même en a senti le peu de force. En voulez-vous la preuve? Quand il s'est agi d'un manuscrit de la fin du treizième siècle, contenant un texte semi-provençal de *Girars de Roussillon*, il n'a pas un instant hésité à croire que les *dix mille vers* qu'il renferme eussent été chantés, et ne fussent bien antérieurs à tous les textes français du douzième siècle.

Je ne suivrai pas M. Fauriel dans la partie de ses leçons relative aux *Romans de la Table ronde*. Qu'ils aient été d'abord traduits ou imités du breton sous une forme poétique, et que ces premières imitations ou créations aient été provençales, c'est là ce qui me paraît encore, après sa démonstration, dénué de toute espèce de preuves. Mais je dois me borner à combattre l'habile professeur sur le terrain de nos Chansons de Geste.

J'ai relu plusieurs fois ses leçons, je crois pouvoir les résumer dans l'argumentation suivante.

De tous les *Romans carlovingiens* (Chansons de Geste) conservés, la plupart ne remontent qu'au treizième siècle; les plus anciens n'ont pas été composés avant le milieu du douzième. — Tous se rapportent au cycle des princes carlovingiens. — Ils furent originairement chantés, mais ceux que nous avons conservés en français n'ont pas été faits pour l'être, du moins dans leur entier; ils sont trop longs, et l'on n'aurait pu trouver le temps de les écouter, ni la force de les dire. — Les romans véritablement chantés, beaucoup plus courts, étaient provençaux; les preuves en sont nombreuses : presque tous traitent des guerres de Charlemagne et de ses fils contre les Sarrasins d'Espagne; — il nous est resté le roman provençal de Girars de Roussillon; — dans les poésies légères des Troubadours, on trouve de fréquentes allusions aux héros carlovingiens; — la langue

provençale possède une vie de sainte Foi d'Agen qui, dès le onzième siècle, constate l'existence des jongleurs et des poètes provençaux; — enfin, le même dialecte possède d'autres poëmes antérieurs au donzième siècle, composés à la louange des nations moresques.

J'ai déja répondu tout à l'heure à quelques points de cette argumentation. Je l'ai fait en peu de mots; mais si le cadre de M. Fauriel comporte parfaitement les longueurs, le mien exige au contraire une grande précision. En réponse à des conjectures habilement développées, j'ai cité des faits qui leur enlevaient leur unique base. Ce genre de réfutation n'est pas à dédaigner.

Continuons : ce titre de *Romans carlovingiens* est fort inexact. Les *Chansons de Geste* comprennent une foule de poëmes qui ne se rapportent ni aux princes de la race de Charlemagne, ni aux barons français contemporains de ces princes. Dans ce nombre je citerai *Parthenopex de Blois;* — *Florent et Octavien*, *Ciperis de Vignevaux*, dont les récits nous transportent aux règnes de Clovis et de Dagobert; — *Hues Capet*, le *Chevalier au Cygne*, *Baudoin de Sebourg* et le *Bastard de Bullion*, dont les héros appartiennent tous au temps de la troisième race royale.

Pour ce qui est de l'origine provençale, si M. Fauriel s'était contenté d'avancer que le dialecte des troubadours pouvait réclamer quelques-unes de ces *Chansons de Geste*, lues et admirées par toute l'Europe, il n'eût émis qu'une opinion plausible, d'ailleurs partagée par MM. Raynouard et Em. David. Il nous reste en effet deux poëmes provençaux monorimes : Girars de Rossillon et la Chanson de Ferabras. Mais le professeur est allé plus loin ; il n'a vu dans tous les romans de la langue d'oil que des romans provençaux, et dès lors la prétention, devenue ridicule, place son auteur à côté

du P. Hardouin. En effet, quelle date peut-on assigner aux manuscrits provençaux conservés? Le quatorzième siècle; tout au plus la fin du treizième. Quelle est leur forme poétique? celle des chansons françaises. Ils sont moins amusants, mais tout aussi longs; ils se répètent fréquemment, ils sont divisés en couplets monorimes; nulle différence caractéristique, nul cachet particulier. Comment, d'après cela, contester l'autorité de plus de cent manuscrits français tous antérieurs de beaucoup à ces deux chansons provençales? Les Anglais aussi, dans leur langue anglo-saxonne, ont des Chansons de Geste qu'ils font remonter au treizième siècle; cependant, ont-ils jamais donné pour fondement à la *Chanson de Geste* leurs imitations normandes? Bien plus, il n'est pas de nation chrétienne qui, dans ses monuments littéraires du treizième siècle, ne compte plusieurs traductions de nos *Chansons de Geste* et de nos *Romans de la Table ronde;* le professeur de littérature étrangère ne peut ignorer que, sous ce rapport, les Allemands, les Danois, les Espagnols et les Italiens sont tous plus riches que les Provençaux.

Souvent, il est vrai, les troubadours ont fait allusion aux romans chevaleresques : qu'en conclurez-vous? Les troubadours, ceux du moins qui contiennent des allusions de ce genre, écrivaient au treizième siècle; mais des chansonniers français jusqu'à présent trop oubliés, parce que les trouvères n'ont pas encore eu de Raynouard, citent à satiété, dès le douzième siècle, les héros de nos poëmes héroïques [1]. Si donc vous trouvez dans les langues étrangères des allusions aux *Chansons de Geste*, vous n'y devez voir qu'une nouvelle preuve d'un fait d'ailleurs incontesté; c'est que ces ad-

[1] Voyez les chansons du châtelain de Coucy, celles de Blondel, de Quesnes de Béthune, etc., etc.

mirables poëmes étaient, dès l'instant, pour ainsi dire, de leur composition, transportés par les jongleurs dans toute l'Europe chrétienne et partout, à l'envi, répétés, traduits et imités. Était-ce par hasard des chansons provençales que chantaient, en 1066, les guerriers de Guillaume-le-Bâtard? et quand, en Italie, le héros du onzième siècle, Robert Guiscard se faisait répéter

« Les vers de Guillaume au cort nez,
A clère vois et à dous sons, »

était-ce un roman provençal qu'écoutait le baron normand, pour mieux *ramentevoir* les chants de son enfance?— Passons donc à la dernière *raison* de M. Fauriel.

Selon lui, la Provence avait, avant le douzième siècle, des poëmes consacrés à la gloire des Arabes. Elle avait des légendes en vers, témoin la Vie de sainte Foi d'Agen, qui, dès le onzième siècle, constate l'existence des poètes et des jongleurs provençaux.

Du moins puis-je adopter cette proposition, elle est presque entièrement exacte. Aussi ne prouve-t-elle rien en faveur des épopées provençales. Admettons les vieux poëmes composés à la gloire de l'Arabie : quel rapport entre les ouvrages de ce genre et ceux dont le but est de maudire les Arabes et de signaler tout ce qui pouvait les couvrir de honte? Les Provençaux, dites-vous, poétisaient avant l'époque des croisades? En vérité je le crois; sur ce point comme sur tout le reste, je m'en rapporte à M. Raynouard. Mais il ne faut pas voir dans ce fait un privilége de la Provence; connus ou non, il n'est pas un seul dialecte vulgaire qui ne puisse compter des poëtes et de grands poëtes avant cette époque, c'est-à-dire, long-temps avant que le souvenir de leurs œuvres fût assuré par le divin usage de l'écriture.

Laissons donc de côté, dans la question qui nous occupe, les arguments tirés de l'antériorité. A vrai dire, je n'en connais pas de plus futiles et l'on en sentira facilement la raison : dans tous les idiomes connus, les monuments conservés offrent l'indication expresse de monuments plus anciens perdus. Reste donc à savoir si les plus anciennes légendes en vers provençaux et les poëmes à la louange des Arabes citent quelque *Chanson de Geste* ou *Roman carlovingien*, d'origine aquitanique. Comme je ne connais ces poëmes ni ces légendes, je me contenterai d'induire du silence de M. Fauriel que ces témoignages ne s'y trouvent pas, — *desiderantur*.

Il me reste encore de légers scrupules, et ces scrupules regardent la bienheureuse Foi d'Agen. M. Fauriel cite rarement et il fait bien ; car il est rarement heureux dans l'emploi de ce moyen de conviction. Il a transcrit quelques passages d'*Aiol*, d'*Élie* et de *Beuves d'Hanstone*, trois romans que le même manuscrit nous a conservés réunis ; il l'a fait avec une incorrection que je ne puis m'empêcher de lui reprocher. Le lecteur, en voyant des vers trop courts ou trop longs de plusieurs pieds, dépourvus quelquefois de rime et fréquemment de raison, doit s'imaginer qu'il a cependant devant les yeux les plus beaux fragments de nos *Chansons de Geste*. Il n'en est rien, et la faute en est à M. Fauriel, mauvais copiste d'extraits empruntés à des romans fort médiocres et d'une date assez moderne. (Treizième siècle.)

Mais pour la légende de sainte Foi d'Agen, j'ai bien peur que M. Fauriel ne l'ait placée au onzième siècle par l'effet d'une bienveillance toute spéciale ; je n'oserais pas même affirmer qu'il ait eu de bonnes raisons pour la mettre sur le compte de la littérature provençale. Il a pris à té-

moin le président Fauchet, je le sais : c'est réellement le seul auteur qui ait vu le poëme. Mais Fauchet l'estimait d'origine espagnole, et la citation qu'il en donne justifie complètement son opinion. Savez-vous d'ailleurs pourquoi Fauchet en a parlé? afin de prouver — précisément le contraire de la thèse de M. Fauriel, — que les peuples du Midi devaient leur système poétique aux Français du Nord. Écoutons ses propres paroles : — « Je dy qu'il y a « grande apparence que nos François-Germains ont montré « aux autres nations de l'Europe l'usage de la rime con- « sonante ou omioteleute ; ce que je pense prouver par deux « couplets tirés d'un livre escrit à la main, *il n'y a guère* « *moins de cinq cents ans* [1], contenant la vie de sainte Fides « d'Agen :

Cancson audi que bellantresca
Que fo de *rason Espanesca*,
Non fo de paraulla grezesca
Ne de la lengua saresinesca ;
Dols et suavs es plus que bresca
Et plus que nuls piments qu'om mesca
Qui ben la dis a *lei Francesca*, etc.

« J'estime que ce langage est *viel espagnol*, ou pour le « moins catalan; et quand l'auteur de cette vie ajoute *qui ben* « *la dis a lei Francesca* [2], il entend en ryme. Car à quelle « autre chose pourroit-on rapporter cette loi françoise, si- « non à l'usage de composer? »

La citation de Fauchet pesée, j'oserai demander à M. Fauriel comment il n'a pas craint de dire, 1° que cette légende

[1] Fauchet écrivait cela en 1610. Dans son opinion, ce manuscrit était donc du milieu du douzième siècle.

[2] On sait que dans le moyen âge les Provençaux n'étaient pas estimés Français.

était en *vers provençaux ;* 2° qu'elle avait été, *à ce qu'il paraît,* composée dans la seconde moitié du onzième siècle, et antérieure à la période des troubadours ? Ici, M. Fauriel n'aurait-il pas confondu le poëme dont parle Fauchet et la légende gasconne citée par Catel dans l'*Histoire des Comtes de Toulouse ?* Cette dernière est en effet ancienne, mais elle ne fournit pas le passage dont M. Fauriel a eu le tort de s'appuyer.

Je m'arrête; tout lecteur judicieux est maintenant en état de juger l'ensemble du système professé l'année dernière à la Faculté des lettres. Déshériter l'ancienne langue française de ses plus incontestables titres de gloire et lui substituer le dialecte provençal, voilà le thème difficile que M. Fauriel s'était proposé ; véritable tour de force, espèce de gageure dont il s'est tiré aussi bien que possible; mieux, dans tous les cas, qu'on n'avait droit de l'espérer. Au milieu de tant d'arguments malencontreux, on trouve encore un grand nombre d'idées vraies et nouvelles. Mais il faut ici faire une distinction ingénieuse que l'illustre Abel Rémusat appliquait volontiers aux productions modernes : c'est qu'en général, les idées vraies du professeur ne sont pas nouvelles et ses idées nouvelles ne sont pas vraies.

Le succès de M. Fauriel fut grand tant que l'écho de ses paroles fut circonscrit dans l'enceinte de la Sorbonne; elles n'appelaient une réfutation que de la part de ceux qui les avaient recueillies. Mais aujourd'hui que de graves recueils littéraires, en les admettant, les ont recommandées au respect et à l'admiration de tous ceux qui aiment notre ancienne littérature, il y aurait une indifférence blâmable à ne pas justifier l'érudition nationale d'un système de critique qui la rendrait méprisable à l'érudition anglaise, italienne et germanique. N'oublions pas, nous autres Français,

si peu soucieux de tous nos genres d'illustration, que notre ancienne poésie est en ce moment étudiée et admirée par tous les hommes distingués de l'Europe. Tandis qu'à grand'peine nous parvenons à publier les plus courts fragments de notre belle langue romane, on imprime à Londres, à Berlin et à Florence, des in-folio qui lui sont empruntés. Il faut au moins marcher sur les traces des étrangers; il faut montrer pour ce qui nous appartient une sorte de jalousie et ne pas attendre, pour adopter sérieusement de vieux titres de gloire, que les barbares se réunissent pour nous les disputer.

Le Roman ou, pour mieux dire, la Chanson de *Garin*, fait partie d'un autre poëme encore plus vaste, désigné sous le nom général de *Chanson des Lohérens*. Les *Lohérens* comprennent les histoires — 1° du duc *Hervis de Mez;* — 2° de *Garin* le Loherenc et *Begon* de Belin, ses fils; — 3° de *Girbert*, fils de Garin, *Hernaut* et *Girbert*, fils de Bégon; — 4° enfin d'une quatrième génération que les continuateurs ont poursuivie jusqu'au célèbre *Garin* de Montglave.

Cette grande et belle épopée des *Lohérens* semble remonter plus haut que toutes les *Chansons de Geste* groupées autour de *Roland*, *Guillaume d'Orange* ou *Renaud* de Montauban: il paraît même qu'elle fut, de celles que nous avons conservées, la première oubliée. Je ne connais aucun écrivain du treizième siècle qui ait entrelacé les fils de son récit à la chanson de Garin ou de son frère Bégon. Plusieurs, il est vrai, citent les noms de *Girbert* et *Gérin;* mais la branche de *Girbert* est une continuation des premières: ce n'est déja plus le même style, le même mouvement poétique ni le même poëte.

Il y a plus : dans les autres épopées, les jongleurs rap-

pellent fréquemment d'autres ouvrages plus anciens; souvent même il leur arrive de tracer le cadre de tous les chants poétiques en vogue. C'est ainsi qu'au rapport des chantres de *Guiteclin de Sassoigne* et de *Girars de Vianne*, il n'y a que trois *Gestes* ou familles en France; celles de *Charlemagne*, de *Garin* de Montglave et de *Doon* de Mayence. Poursuivez au hasard la lecture d'un roman, vous êtes presque sûr d'y trouver des allusions à de plus anciens romans; Aubri le Bourgoing vous renvoie à Raoul de Cambrai; Raoul à Rolland; Rolland à Ogier le Danois. Aymeri de Narbonne cite Guillaume d'Orange, et Guillaume se réclame de *Rainoard au tynel*. Mais dans *Garin le Loherain* vous ne rencontrez pas d'allusions à d'autres vieilles chansons conservées, et les autres chansons ne vous fournissent aucune circonstance qui se puisse rapporter aux événements de *Garin le Loherain*.

S'il ne nous restait qu'une seule copie du *Garin*, nous aurions un moyen facile d'expliquer l'espèce d'isolement dans lequel il était tombé dès la fin du treizième siècle. Nous attribuerions au hasard la conservation de cette copie et nous dirions que, dans l'origine, le poëme avait été négligé, comme aujourd'hui la première venue de nos épopées modernes. Mais il en est autrement: aucune *Chanson de Geste* ne se retrouve dans autant de manuscrits: j'en ai consulté douze, on en pourrait réunir autant d'autres en compulsant les Bibliothèques du Vatican, de Vienne et de Berne. Voulez-vous une preuve encore plus incontestable de la vogue ancienne des *Lorrains?* les manuscrits conservés à Paris offrent la trace des divers dialectes de la langue d'oil; Champagne, Lorraine, Picardie, Normandie, Ile de France. Or, passer d'un dialecte dans un autre, c'était autrefois un honneur comparable à celui d'une traduc-

tion faite aujourd'hui en anglais, en allemand, ou en espagnol; et je ne sache pas qu'on ait ouvert les trésors de l'harmonie anglaise ou germanique aux épopées de Chapelain ou du sieur de La Calprenède.

Il faut donc reconnaître que le roman de Garin, longtemps fameux, cessa pourtant d'être populaire vers le milieu du treizième siècle. La vogue fut alors acquise de préférence aux Chansons de *Charlemagne* et de *Guillaume au court nez*, et ce qui rend ce fait à peu près incontestable, c'est la date reculée de toutes les copies de *Garin*. Elles sont en général du douzième siècle, deux ou trois seulement peuvent avoir été transcrites dans la première partie du treizième.

Parlons un instant du roman d'*Hervis*. Sa composition est postérieure au *Garin;* nous en sommes avertis dès le début. L'histoire d'Hervis est fort amusante; mais elle contraste avec les autres branches par les circonstances fabuleuses dont elle est remplie [1].

Hervis est le fils du bourgeois Thierry, auquel le duc de Metz avait donné sa propre fille en mariage. Hervis a les goûts d'un chevalier, Thierry conserve ceux d'un honnête vilain. Thierry charge son fils d'aller étaler des marchandises à la foire de Provins; Hervis se contente d'offrir banquets et fourrures à tous ceux qu'il rencontre. Il faut lire dans le roman la description de ces foires de Lagny, de Provins et du Lendit, le récit des querelles d'Hervis, de ses malheurs et de son mariage avec la belle Béatris. La chanson s'arrête à l'instant où Charles-Martel, également attaqué par les Wandres et par Girard de Roussillon, sollicite les

1 Je citerai un passage fort curieux de ce roman, dans le dernier volume du *Garin*.

secours d'Hervis, alors duc de Metz. Le duc rassemble ses compagnons; mais bientôt arrive la nouvelle de la mort du terrible Girard de Roussillon. Cependant les Vandres seuls ravagent encore la France. C'est là que commence le roman de *Garin le Loherain.*

Celui d'Hervis comprend environ dix mille vers ; comme les autres branches, il se subdivise encore en plusieurs chansons. De même certains manuscrits partagent les quinze mille vers du *Garin* en six chansons dont le premier vers est toujours signalé par une énorme initiale. Mais, il faut le dire, ces initiales paraissent avoir été souvent dérangées; je n'en ai trouvé que trois dont on ne puisse guère contester la véritable place; elles sont les seules que j'aie cru devoir conserver. J'ai d'ailleurs la conviction que l'auteur de la première chanson n'est pas celui de la seconde ni de la troisième : on peut encore trouver des différences, moins sensibles il est vrai, dans le caractère des deux dernières; mais le lecteur en jugera.

Jean de Flagy est au moins l'auteur de la troisième chanson ; les meilleurs manuscrits nous l'apprennent. Elle raconte la mort des deux frères Lorrains, c'est la plus belle et la plus poétique. Si j'ose même exprimer toute ma pensée, je ne connais rien de plus beau dans la poésie épique que les derniers instants de Begon et le récit des vengeances que sa mort occasionne. Jean de Flagy était sans doute né sur les marches de Champagne : il existe dans le Vermandois plusieurs endroits du nom de Flagy, et l'un d'eux était probablement la patrie de Me Jehan, l'un des plus grands poëtes du moyen âge. Ce qui doit le faire supposer, c'est l'exactitude minutieuse avec laquelle il décrit les lieux et les édifices, détermine les distances et distingue les nombreuses familles féodales de cette partie de la France. Il est vrai que Jean de

Flagy n'est guère moins irréprochable, quand il conduit la trame de son récit dans les autres provinces; mais on s'aperçoit alors qu'il s'y arrête avec moins de plaisir et que ses terres de prédilection sont toujours la Picardie, la Champagne et l'Ile de France.

La première chanson ne vaut pas, à mon avis, les autres; j'en crois la rédaction actuelle bien postérieure. On n'y trouve pas cet art de grouper les événements, d'intéresser aux grands coups de lance, et surtout d'appeler au secours de la fable poétique, une vraisemblance continue. Nous sommes au règne de Charles-Martel et nous reconnaissons, sous d'autres noms, les détails exacts de la fameuse défaite d'Attila dans les champs Catalauniques. Saint Loup et saint Nicaise, glorieux prélats du quatrième siècle, reviennent figurer autour du père de Pepin-le-Bref: enfin, pour compléter la confusion, Charles-Martel meurt sur le champ de bataille, à la place du roi des Visigoths, Théodoric.

Cette première chanson est pourtant, comme je le dis ailleurs, d'une haute importance dans l'*Histoire des Chansons de Geste*. Elle offre une sorte de résumé de poëmes bien plus anciens dont le sujet devait être l'invasion des Huns et la désolation des églises de France à la même époque. Toutes les parties de la narration sont vraies; seulement toutes s'y trouvent déplacées. En général, les peuples n'entendent rien à la chronologie: les événements restent; les individus, les lieux et les époques, ne laissent aucune trace: c'est, pour ainsi dire, une décoration scénique que l'on applique indifféremment à des récits souvent contraires. Mais je n'ai pas ici le temps de développer cette observation comme elle le mériterait. Je passe à la description des manuscrits dont je me suis servi.

I.

Bibliothèque du roi.

— N° 7533.

Volume in-4°, vélin, deux colonnes, douzième siècle; relié en carton couvert de parchemin.

Ce manuscrit porte sur le premier feuillet la signature de Fauchet. Le récit commence à *Garin le Lokerain* et se poursuit bien au-delà. L'écriture est fort nette, et le texte est l'un des meilleurs. Le volume a 161 feuillets. A la fin du *Garin*, on lit : *Explicit li romans de Jehan de Flagy*.

II.

Bibliothèque du roi.

— N° 7533. 2. 2.

Volume in-4°, vélin, deux colonnes, douzième siècle; miniatures placées dans les initiales; relié en maroquin rouge, aux armes de Colbert.

Ce manuscrit provient de la bibliothèque de Jean-Baptiste Colbert, n° 1560. Il poursuit fort loin l'histoire des enfants de Garin et Begon. Il a 191 feuillets.

III.

Bibliothèque du roi.

— N° 7542. 3. 3.

Un volume in-4°, vélin, deux colonnes, petites miniatu-

res dans les initiales. Douzième siècle. Relié en maroquin rouge, aux armes de France.

Ce manuscrit provient de l'ancienne bibliothèque Colbert, n° 5172.

Belle écriture; la première feuille de garde, en papier gris, contient le titre : « *Roman de Garin de Loherain, et de Fradamont, imparfait.* » En effet, le commencement, la fin et plusieurs feuilles de l'intérieur manquent. Cependant la suite du *Garin* se prolonge au-delà de la vie de *Girbert*, fils de Garin. Le roman de *Garin* paraît écrit d'une main plus ancienne que le reste.

IV.

Bibliothèque du roi.

— N° 7608.

Un volume in-4°, m°, vélin, deux colonnes, commencement du treizième siècle. Relié en veau racine, au chiffre N couronné, sur le dos.

Les premières feuilles de garde de ce beau manuscrit sont couvertes de griffonnages dont plusieurs ne manquent pas d'intérêt. Il poursuit le récit jusqu'au mariage de Girbert avec la fille d'Yon, roi de Gascogne. A la fin de Garin, on lit : « *Icy faut la chanson de Jehan de Flagi.* »

L'écriture est fort belle, mais les leçons sont souvent très mauvaises. Les noms de lieux et de personnes y sont fréquemment confondus.

V.

Bibliothèque du roi.

—N° 7628. 2.

Un volume in-4°, vélin, deux colonnes, douzième siècle, reliure en bois couverte de peau, à fermoirs rompus.

Ce manuscrit provient de la bibliothèque du président Lamarre, dans laquelle il portait le n° 227.

Sur la première feuille du texte est la signature: « Ci rou-« mans est Guillelmi Harduyn. » Cette écriture semble être également du douzième siècle.

Le volume contient les romans de *Garin*, de *Girbert* et d'*Yon*, fils de Girbert. A la fin du *Garin*, on lit: « *Ci faut li chans de Jehan de Flageor.* »

Cette leçon est fort précieuse par son ancienneté et par la bonté des variantes.

VI.

Bibliothèque du roi.

—N° 7991. 5.

Un volume in-4°, papier vélin, deux colonnes, douzième siècle, cartonné.

Manuscrit de l'ancienne bibliothèque Lamarre, n° 283.

Il est très-défectueux; il ne commence qu'à la troisième chanson et le récit ne se poursuit que jusqu'à la disparu-

tion du vieux Fromont dans une barque. Mais son ancienneté le rend fort important à consulter.

VII.

Bibliothèque du roi.

—N° 9654. 3. 3. A.

Un volume in-4°, vélin, deux colonnes, douzième siècle, relié en maroquin rouge, aux armes de Colbert.

Manuscrit de l'ancienne bibliothèque Colbert.

Cet exemplaire, dans un dialecte artésien fort peu agréable, offre une leçon plus étendue que celle des précédents manuscrits et surtout fort différente. Le commencement de la première chanson est fort abrégé; le récit se poursuit jusqu'à la fin du roman des Loherains.

Il est intitulé sur le dos: *Annales de France.*

VIII.

Bibliothèque du roi.

—Fonds du duc de La Vallière, N° 60.

Anc. N° 2728.

Un volume in-4°, vélin, deux colonnes, miniatures, commencement du treizième siècle. Relié en maroquin rouge.

Cette leçon, d'ailleurs bien conservée, ne commence qu'avec la suite du *Garin le Loherain.*

IX.

Bibliothèque du roi.

— Fonds de S. Germain, N° 1244.

Un volume in-folio, parvo, vélin, deux colonnes, douzième siècle. Reliure en basane grise.

Ce précieux manuscrit avait été donné par le président Seguier à l'abbaye de Saint-Germain. Le récit commence à l'histoire du duc Hervis, père de Garin, et c'est aujourd'hui le seul manuscrit du roi qui l'ait conservée.

X.

Bibliothèque du roi.

— Fonds de S. Germain, N° 2041.

Un volume in-4°, vélin, deux colonnes, douzième siècle. Mauvaise reliure en bois à demi-brisée.

Le commencement et la fin manquent. Les leçons en sont généralement assez bonnes.

XI.

Bibliothèque de l'arsenal.

— Belles-Lettres, N° 180.

Un volume in-4°, vélin, deux colonnes; une miniature; douzième siècle. Relié en veau grené, chargé des armes du marquis de Paulmy. Sur la première page du texte est la signature: *Paulmy*.

Les feuilles de garde, en papier, sont chargées de deux notices, l'une et l'autre assez inexactes. Elles s'en réfèrent toutes deux à ce qu'a dit du poëme des Lorrains un anonyme dont nous examinerons l'ouvrage à la fin de notre édition. Il est intitulé : *Extrait de quelques poésies qui sont à la Bibliothèque de Berne*. Lausanne, 1759.

Ce manuscrit est d'une assez belle conservation. Le dialecte en paraît champenois.

XII.

Bibliothèque de l'Arsenal.
— Belles-Lettres, N° 181.

Un volume in-folio, vélin, trois colonnes, une miniature, initiales. Commencement du treizième siècle. Couverture en peau blanche appliquée sur bois.

Ce manuscrit faisait, avant la révolution, partie de ceux du collége de Navarre; il y était coté sous le numéro A. 34.

Les livres de la bibliothèque de Navarre ayant été transportés dans celle du Roi, j'ignore comment ce précieux volume n'a pas subi la loi commune et fait aujourd'hui partie de celle de l'Arsenal.

Feu M. Mouchet, employé à la Bibliothèque du Roi, a fait une notice assez détaillée de ce manuscrit qui, sans doute, était alors confié à sa surveillance. Il a copié ou fait copier les premiers et les derniers vers du volume; il a comparé cette leçon à celle du manuscrit de Saint-Germain, n° 1244; enfin, il a émis la conjecture que le manuscrit de Navarre était une copie retranchée et corrigée de celui de Saint-Germain.

Mais, ce qu'il n'a pas dit, c'est comment l'ancienne estampille du collége de Navarre avait disparu et pourquoi ce manuscrit n'était plus réuni au fonds de la Bibliothèque du Roi qui porte encore le nom de *Fonds de Navarre*. La Notice de Mouchet est conservée dans le dix-huitième de ses *portefeuilles*, à la Bibliothèque du Roi.

Cette leçon du *Garin* comprend la chanson d'*Hervis* et presque toutes les branches du roman des *Lohérains*, éparses dans les autres manuscrits conservés. Les variantes en sont nombreuses et de la plus haute importance: je m'en suis souvent heureusement aidé. Elles se rapportent en général assez bien à celles du manuscrit 9654. 3. 3. A. Cependant, il n'a pas été copié dans la même province, ni par conséquent dans le même dialecte. On lit à la fin, en écriture du quinzième siècle: *Guillaume a lut ce livre tout au lonc et est vray ce qui dit.* Maître Guillaume est peut-être le dernier jusqu'à nous qui ait pris cette agréable mais un peu longue peine, le manuscrit contenant 188 feuillets et environ 56,000 vers.

Je ne terminerai pas cette ennuyeuse Préface sans adresser mes remerciements aux savants et aux littérateurs qui ont déja bien voulu soumettre le roman de *Berte aus grans piés* à l'examen le mieux approfondi. L'illustre M. Raynouard, dans le *Journal des Savants*, MM. Saint-Marc-Girardin, et Sainte-Beuve, dans le *Journal des Débats* et la *Revue des deux Mondes*, m'ont surtout éclairé de leurs savantes observations et de leurs judicieux conseils. Dans la publication de nos plus grands et de nos plus vieux monuments poétiques, la bienveillance de pareils hommes n'est pas seulement glorieuse, elle ajoute encore infiniment au

mérite de l'exécution. Combien de fautes et d'inexactitudes ne peut-elle prévenir ou corriger, qui ne frapperaient pas, sans elle, la faible vue de l'éditeur! J'ose donc, au nom de notre belle littérature du moyen âge, la réclamer de nouveau et de toutes mes forces. Si je ne me trompe, le *Lohérain Garin* est encore plus digne d'une haute critique que ne l'était le roman de *Berte*.

LA
PREMIÈRE CHANSON.

A

ielle chan
son nouve
Voleg
oir
Degnt is
tore et de
meruill
ouls pus
si com li
Vandre

B

uls el p.alels des·ij·
plus haly baions·
J gmea la noise·
⁊ la tencons·
p tel menere gn
le nods duons·

C

ar le paule des·ij·
plus hauz baiõs·
la qmenca la noise·
⁊ la tencon·
par tel maniere
ion nos deuseiõs

Supper. ex. MSS Bibli. Regia. A & C ex No. 533. 22. B. ex. No. 542. 3.3

LI ROMANS

DE

GARIN LE LOHERAIN.

I.

Vielle chanson voire volez oïr[1]
De grant istoire et de mervillous pris,
Si com li Wandre vinrent en cest païs.
Crestienté ont malement bailli[2],
Les homes morts et art tout le païs;
Destruirent Rains et assisrent Paris[3],
Et sains Nicaises de Rains i fut ocis[4],
Et sains Morises de Cambrai la fort cit[5],
Uns grans seigneurs, si com la chanson dit,

[1] *Voire*, vraie. (Vera).

[2] *Malement bailli*, mal-mené.

[3] *Rains*, Reims. — *Assisrent*, assiégèrent.

[4] Saint Nicaise fut en effet massacré par les Vandales vers l'an 408, et sa mort fut le prélude de la ruine de Reims.

[5] *La fort cit*, la forte cité. — L'histoire se tait sur saint Maurice de Cambrai, ou plutôt à sa place elle

En sa compaigne de chevaliers sept mil [1]
Qui por Jesu furent verai martir.
Hui mès [2] commence la chanson à venir.
Charles Martiaus ne les pot plus soffrir [3];
Mort sont li père, petit furent li fil.
Quant li preudons se gisoit en son lit
Et il avoit grant paour de morir,
Ne regardoit son frère ne son fil,
Ne ses parens, ne ses germains cosins;
Aus moines noirs que sains Bénéois fist
Donnoit sa terre et rentes et molins :
N'en avoit riens la fille ne li fils.
Partant, en fu li mondes apauvris,
Et li clergiés si en fu enrichis
Qu'en déust Gaule estre mise à déclin,
Se Dame-Diex conseil n'i éust mis [4].

nomme Diogènes, premier évêque de cette ville, massacré par les Vandales en 408. Voy. *Gallia Christiana*, tome III, page 2.

[1] C'est-à-dire : et sept mille chevaliers en la compagnie de saint Maurice de Cambrai.

[2] *Hui-mès*, c'est-à-dire : Maintenant va commencer notre chanson. On va voir que le poète ne tient pas sa promesse, et qu'il raconte tout autre chose.

[3] *Soffrir*, synonyme de surmonter, dompter.

[4] *Dame-Diex* (Dominus Deus.) On a dit de même : *Vidame*, *Dammartin*, etc.

Charles Martiaus fu forment entrepris[1].
A l'Apostoile en avoit un jour pris.
Droit à Lyons qui sor le Rosne sist
Vint l'Apostoiles contre Charlon son fil[2].
Là véissiez de clers plus de trois mils,
De chevaliers i ot plus de vins mils;
Mais il n'avoient palefrois, ne roncins,
Ne destriers, ne bons muls Arabis,
Escu, ne heaume, ne bon haubert treslis,
Ne arméure, fors les brans acerins[3].

[1] *Forment,* fortement.

[2] *Contre,* à l'encontre, au-devant. — *Fil*, son fils spirituel.

[3] Il est important de bien déterminer ces différents objets.

Le palefroi était le cheval de parade, celui que montaient les dames et les chevaliers dans les fêtes et les cérémonies pacifiques. Je le crois formé de *pallium-fert* (paile-fret, ou porte-pallium.) Les palefrois étaient en effet ordinairement caparaçonnés d'un riche et long drap d'or ou de soie.

Le roncin était un cheval de peine; employé aux transports, ou monté par les valets et les hommes de la suite des barons.

Le destrier était le cheval de combat. Un écuyer le conduisait ordinairement à la droite du palefroi; il le présentait au chevalier au moment où celui-ci se préparait à entrer en lice ou à courir dans le champ de bataille:

Des anciens homes i avoit mout petit.
Et les paroles comencent à venir[1] :
« Sire Apostoiles, » Charles Martiaus a dit,
« Pour cel Signour qui en la croi fu mis[2],
« Aiez pitié et de moi et de ti,
« En tel manière que ne soions honnis.
« Ne sais quel gent ont vers moi envaï,
« Arse ont ma terre et destruit mon païs.
« Par devant moi font mes chastiaus croissir[3],
« Que je ne puis endurer, ce m'est vis[4].
« Car ès moustiers font les chevaus gésir[5],
« Où Diex de gloire déust estre servis;

dès lors, il prenait volontiers l'autre nom de *coursier*.

Quant aux *muls* ou mulets arabes, leur usage, du moins au douzième siècle, était fort commun en France, comme on le verra d'après la description de tous les combats de notre poëme.

L'écu, bouclier. — Le *heaume*, casque. — Le *haubert treslis*, cotte de maille treillissée. — Les *brans acérins*, les glaives d'acier.

[1] C'est-à-dire : Et voici quelles furent les premières paroles.

[2] *Pour cel signor* (per hunc dominum).

[3] *Croissir*, écrouler. On disait encore *crosser* dans le même sens, au seizième siècle. Voy. *Nicot*.

[4] *Ce m'est vis* (hoc mihi visum est).

[5] *Gesir*, jacere. Nous avons perdu cet infinitif.

« Et les Prévoires escorchent-il tous vis[1] ;
« Sont Archevesques et Evesques ocis ;
« De chevaliers autressi tels vint mil[2] :
« N'avoient armes, palefrois ne roncins.
« Prenez conseil bon et loial et fin[3],
« Que il se puissent sauver et garentir :
« Ou, se ce non, je vous rens le païs[4],
« Si m'en irai come un autre chétif. »
Cil sont dolent qu'ont la parole oï,
N'i ot celui qui n'en fust esbahis,
Ou ne plorast des beaus iex de son vis[5].

II.

Li Apostoiles s'en est en piés levé,
Tendrement plore ; s'a sa gent appelé[6] :
« Seignor clergie, quel conseil me donez?

[1] *Prévoires*, prêtres. (Presbyteri).

[2] *Autressi tels*, etc., environ, à peu près au nombre de vingt mille.

[3] *Fin*, fidèle, affectueux. Ce mot paraît ici venir d'*affinis*. On disait surtout volontiers, *ami fin*, *conseil fin*.

[4] *Se ce non*, sinon ce. Au treizième siècle, ces trois mots sont toujours ainsi construits, dans la même acception.

[5] *Vis*, visage. (Visu).

[6] *Sa gent*, les hommes de sa juridiction, relevant de lui. Le clergé.

« Il est bien drois que du vostre i metez,
« Et faites tant que il soient armés
« De biaus chevaus courans et abrivés [1].
« Vous estes riche, bien souffrir le pouvez. »
Li archevesques de Rains s'en est levés :
— « Sire Apostoiles, qu'est-ce que dit avez ?
« Ne devriez, pour mil mars d'or, penser
« Qu'i méissions trois deniers monéés;
« Car à-tousjours seroit acoustumés. »
Tuit se descordent; du conseil sont tourné[2].
Quant l'Apostoiles les a tous apelés [3] :
« Charles Martiaus, biaus fils, avant venez;
« Si m'aïst Diex, je n'i puis riens trouver
« Que il i metent un dénier monéé;
« Que ferai donc, pour Dieu de majesté?
« Or est perdue sainte Crestientés. »

III.

Adonc parla li Loherens Hervis :
« Sire Apostoiles, qu'est-ce que avez dit ?
« Cì a vins mils de chevaliers gentis

[1] *Abrivés*, couverts, armés, comme les chevaux de bataille. Je crois ce mot formé d'*abri*. On trouve encore dans Cotgrave *abrier* dans le même sens.

[2] *Se descordent*, se séparent et sont sortis du conseil.

[3] *Appelés*, ou rappelés.

« Dont li Cler ont les fours et les moulins [1].
« Sì, est bien drois qu'autre conseil soit pris ;
« Où, se ce non, il puet mener à pis. »
Dist l'arcevesques : « Je vous ai bien oï.
« Nous sommes cler, si devons Dieu servir.
« Nous prirons Dieu por tretous vos amis
« Qu'il les deffende de mort et de péril.
« Chevalier estes, nostre sires vous fit
« Et comanda et de bouche vous dit
« De sainte église salver et garantir.
« Qu'en celeroie ? Foi que dois Saint-Martin,
« Jà n'i mettroie vaillant un Angevin [2]. »
Adonc parla li abbés de Clugni :
« Tort en avez, arcevesques gentis,
« Qui les bienfais voléz oster de ci. [3]
« Nous somes riche, (la Dame-Dieu merci !)
« Des bones terres que lor ancestres tint.
« Mout est or mieus, si come il m'est avis,
« Chascuns i mete du sien un sol petit,

[1] *Les fours et les moulins.* Les principales redevances seigneuriales, dans le moyen âge, étaient fondées sur le droit exclusif que se réservaient les barons de moudre le blé et de cuire le pain des hommes de leur terre.

[2] *Angevin,* petite monnaie frappée à Angers. Voyez Du Cange, *moneta baronum.*

[3] *Les bienfais,* les dons, les offrandes.

« Que perdissions ce dont somes saisis. »
Mais l'arcevesques par ire respondit
Mieus se lairroit traïner à roncins,
Que jà i mete vaillant deus Angevins.
Et l'Apostoiles durement s'en marri [1],
Par mautalent à son clergie a dit: [2]
« Par Saint-Sépulcre, il n'ira mie ainsi,
« Venez avant, Charles Martiaus, beaus fis:
« Je vous otrois et le vair et le gris [3],
« L'or et l'argent dont li Cler sont saisi,
« Les palefrois, les muls et les roncins;
« Si prenez tout, jel vous otroie et quit,
« Dont vous puissiez les soudoiers tenir
« Qui vous deffendent, vous et vostre païs.

[1] *S'en marri*, s'en affligea. (Mœrens fuit).

[2] *Mautalent*, mauvaise volonté, malveillance.

[3] *Et le vair et le gris*, expression fort commune dans tous les romans monorimes. Le menu-vair et le petit-gris étaient les deux espèces de fourrures employées dans le costume ordinaire des cours. A chaque solennité qui conviait près de nos rois les chevaliers et barons de la terre de France, il y avait des distributions de manteaux et de pelleteries. Elles étaient surtout rigoureusement exigées par l'usage, quand le roi ou quelque haut baron armait de jeunes varlets chevaliers.

« Et si vous prest les dimes, sire fils[1],
« Jusqu'à sept ans » fait-il « et un demi.
« Quant vous aurez vaincu les Sarrasins,
« Rendez les dimes; ne les povez tenir. »
Charles Martiaus li dit : « Vostre mercis ! »
— « Or est assez » li dux Hervis a dit,
« Or aus églises, aus chevaus, aus roncins ! »
La véissiez prendre et vair et gris,
L'or et l'argent, et les coupes d'or fin,
Et arméures dont li Cler sont saisi.
Là véissiez chevaliers revestir;
En poi de terme, come l'istoire dit,
En véissiez plus de quarante mil[2].

[1] *Prest*, je vous prête.

[2] Voici comment la chronique de Saint-Denis, rédigée par les moines de cette abbaye, vers l'an 1200, et d'après des monuments historiques plus anciens, raconte ce fait : « Pour la raison de celle nécessité, prist-il les dixmes « des églises pour donner aux chevaliers, tant seullement « en deffendant la foy chrestienne et le roiaume, *par le « conseil et par la voulenté des prélas*, et promist que se « Diex lui donnoit vie, il y rétabliroit ces églises et leur « rendroit largement et ce, et autres choses. » (Manuscrit 8298.)

Une autre chronique plus abrégée, compilée par le ménestrel du comte de Poitiers, vers 1230, s'exprime ainsi : « Et bien sachiez que cil Kalles dont nous parlons « fu cil qui donna les rentes de sainte yglise aus gens

Mais li glouton ont trois sièges assis[1],
Rains ont destruit et Soissons ont jà pris;
Et devant Troies en ont plus de cent mil,
Et autretant en ont devant Paris.[2]
Fosses fonderent, si com la chanson dit.[3]

IV.

CHARLES Martiaus fait sa gent assembler,
Tresqu'à Paris fait sa gent cadeler[4].
Forment se hastent del grant siège lever[5],
Car à Paris n'ont soing de demorer.

« lais ; dont il en tienent encore aucunes contre droit, et « ce fist-il, porcequ'il avoit grand mestier d'eus à mener « en bataille. » (Man. 10298.)

On voit que le fond du récit est le même, et dans tous les cas, que le plus ancien texte français est celui de notre roman.

1 *Glouton*, expression injurieuse fort libéralement employée dans nos romans, surtout à l'égard des mécréants.

2 *Autretant* (*altrettanto*, ital.), autant.

3 C'est, en effet, une tradition conservée dans le pays, et consignée dans la plupart de nos historiens, que le village de Fosses doit son nom aux sépultures des Vandales tués dans un combat qu'ils avaient livré aux Français. Voyez les historiens des environs de Paris.

4 *Cadeler*, diriger. En bas latin *Capdellare*.

5 *Se hastent*. Les Païens.

Si com li jors au matin parut cler
Oient de l'ost les busines soner[1].
Charles Martiaus a fait sa gent armer
Et ses batailles renger et deviser[2].
A Saint-Marcel, si com j'oï conter[3],
Estoient tuit illuecques assenblés[4].
Hervi appele que il dut moult amer :
« Sire » fait-il, « je nel vous quiers celer[5],
« Avant irai, por premier assenbler[6]. »
Grans fu la joie à Paris la cité :
Li uns à l'autre le va menois[7] conter.
« Charle Martel devons-nos moult amer
« Qui ne nous vuet guerpir ne eschiver[8]. »
A sa moillier le va uns mes conter[9] :

1 *Busines*, buccines, trompettes.

2 *Batailles*, corps d'armée. Nous employons encore le diminutif *bataillon*.

3 *Saint-Marcel*. Le *bourg Saint-Marceau* était alors fort en dehors de Paris.

4 *Illuecques*, là. (*In illo loco.*)

5 *Quiers*, c'est le *queo* des Latins. Cette façon de parler est un lieu commun de nos poètes. (*Id nequeo celare.*)

6 *Por premier assenbler*, pour faire la première attaque, ou rencontre.

7 *Menois*, aussitôt. Peut-être de *manè*.

8 *Guerpir*, quitter. — *Eschiver*, ou *esquiver*, délaisser.

9 *Mes*, un messager.

« Diex » dit la dame, « toi puisse mercier !
« A moult mes sires chevaliers amené ? »
Et cil respont : « Oïl, la merci-De !
« Tant en i a que nus nes peut conter [1]. »
Qui donc oïst les sains partout soner [2],
De grant pitié lui poïst ramenbrer [3].
Li Loherens a fait sa gent passer
Droit à Saint-Pol où il les fait mener [4].
A Saint-Denis en sunt li Wandre alé
Por le mostier ardoir et démembrer.
Mais li bons abes fit le moustier horder [5],
Por le deffendre trois cens moines armer.
Uns mes s'en va à Dant-Abbé parler
Que Charlons vient por la terre acquiter.
Moult i verrons maintes testes couper,

[1] *Nes*, pour *ne les*. Cette abréviation est à regretter.

[2] *Sains*, cloches. (Signa.)

[3] *Pitié* (pietà), inquiétude, alarme, compassion. C'est l'effet que produit en pareille circonstance l'ébranlement des cloches.

[4] A *Saint-Pol*, c'est-à-dire de l'autre côté de la Seine. L'église de Saint-Paul était encore, sous Louis le-Jeune, à huit cents pas au-delà des murs de clôture de la ville.

[5] *Horder*, *hourder*, fortifier. — *Bon abes*, on voit que souvent on le prononçait ainsi pour *bon abbé*. La vieille et bonne race bretonne des *Rougé* compte plusieurs barons qui portaient le nom de Bonabbes.

Et maint tirant honnir et vergonder[1].
Hervis assenble, ni volt plus demorer[2],
Et mainte teste i fit du bu sevrer[3].
Là véissiez tant paveillons verser[4],
Tant chevaliers morir et craventer,
Et tant boiaus de chevaus traïner,
Tant Sarrasins et huchier et crier.
Hervis de Mès i feri come ber[5] :
Li tirant font lor remanant mander
A Saint-Denise où il furent alé[6],
Que Françeis sont avec eus assenblé.
Quant il l'entendent n'ont talent de chanter[7].
Il s'en retournent, n'ont soing de demorer[8].

[1] *Tirant*, synonyme ordinaire de *bourreau*, *traître*, *malfaiteur*.

[2] *Assenble*, attaque; synonyme de *aggreditur*. — *Ni*, pour *et ne*. (Nec.)

[3] *Bu*, buste, tronc.

[4] *Tant* est ici un adverbe superlatif. On pourrait le rendre par : innombrables.

[5] *I feri come ber*, y frappa en brave.

[6] *Mander à Saint-Denise:* ces mots prouvent que le combat se donnait sous les murs de Paris.

[7] *Talent*. Dans nos romans, et beaucoup plus tard encore, ce mot ne signifie jamais que *désir*, *envie*. Il est curieux de voir comment et pourquoi son acception s'est tant modifiée.

[8] *S'en retournent*, ils reviennent vers Paris.

Com il sunt près, voient lor gent verser,
Morir et braire et les navrés pasmer;
Cil les confonde qui tout a à sauver!
Les chevaus brochent, n'ont soing de demorer.
Là véissiez mainte targe effondrer,
Et mainte broigne percer et estrouer[1],
Et maint vassal trebuchier et verser[2].
Des Loherens nos font tels cens verser,
Qui, puis, nul jor ne porent relever.

V.

GRANS fu la noise et enforciés li cris.
Jà véissiez mainte lance croissir,
Et maint vassal par angoisse mourir.
Diex! com le fait li Loherains Hervis!
Destre et senestre requiert ses anemis[3],
Qu'il aconsuit malement est baillis;
Coppe visages et poins et bras et pis.
Charboucle encontre, un roi des Sarrasins:

[1] *Broigne*, cuirasse. Voyez Du Cange, à *Brunia*. De ce mot vient le nom propre *Brogniart*, faiseur de cuirasses.

[2] *Vassal* dans nos poëmes signifie simplement *chevalier*, et n'entraîne aucune idée de dépendance féodale avec lui.

[3] C'est-à-dire: à droite, à gauche, il cherche un ennemi, et celui qu'il joint est fort mal-mené.

Un chevalier de Mez nous eut ocis,
Dont Hervi poise, qu'il estoit ses cosins [1].
Le destrier broche, fait la lance brandir,
Et fiert Charboucle, tant com il pot venir;
L'escu li tranche et le pelisson gris [2],
Un tron de lance li mist parmi le pis,
Mort le trébuche: dont commence li cris
Et la mellée et li grans feréis,
Dont mainte dame en remaint sans mari.
Dolent en furent Paien et Sarrasin
Del roi Charboucle qui ensi fu ocis;
Car durement sont de lui afoibli.
Parmi les chans les deschasse Hervis
Come li lous qui chasse les berbis;
Tresqu'à Fossés ne prisrent onques fin.
Iluec se cuident sauver et garentir,
Que il avoient iluec de lor amis;
Mais ne puet estre: s'atendent le matin [3],
Il n'enterront jamais en lor païs.
Ainçois que Charles li bons rois i venist
Les eut Hervis li bons dus desconfi.
A mie-nuit, quant ils durent dormir,

[1] Dont il pèse à Hervis; car il était son cousin. Les Italiens disent encore *che* pour *per cio che*, parce que.

[2] *Pelisson ou peliçon gris*, surtout fourré, ou demi-tunique qui recouvrait la *broigne*.

[3] *S'atendent*. S'ils attendent.

S'en sont emblé Paien et Sarrasin,
Et passent Marne; d'autre part se sont mis.
Come il sont outre, être cuident garis;
L'une moitié se sont vers Sens guenchi [1],
L'autre moitié vers Sissons s'en revint
Où il avoient assez de lor amins.
Mais d'une chose malement lor avint
Au pont-Gibert, qui est deçà Leigni [2];
Là les ataindent la mesniée Hervi:
Sor eus refu li riches chapléis [3].
Qu'en conteroie, ne que diroi-je ci?
Plus de trois mils lor en i ont ocis.
Parmi les chans gisent come berbis,
Et Loherans i ont assez conquis
Or et argent, palefrois et roncins.
Lairons des mors et chanterons des vis.
Hervis repaire droitement à Paris,
Avec maint autre; trois jors séjorne ici,
Et l'empereres mout bel semblant li fist,

Guenchi, tournés.

[2] *Leigni*, ou *Lagni*, ville de l'Ile de France, à six lieues de Paris. — Le *pont-Gibert* est sans doute le pont qui, suivant Monstrelet, « vient de Laigny par dessus l'eaue, vers l'Ile de France. » (Année 1432.) Le man. 7544 porte *Pont-Girbert*.

[3] *Riche* a toujours le sens de *grand*, ingens. C'est aussi le sens de l'espagnol *riccos ombres*. — *Chapléis*, mêlée.

Et la roïne et Pepinet ses fils.
Et les noveles comencent à venir
Qu'à Troies sont Paien et Sarrasin,
Et devant Sens en a quarante mil;
Et cil de ça, (que Diex puist maléir!)
Nos ont le val de Sissons tout assis,
Et l'arcevesque de Rains nos ont ocis;
Dont grant dueil fu par trestout le païs.

VI.

Uns mes en vint droitement à Charlon:
« En non-Dieu, sire, cis del val de Sissons
« Ont desconfit Paien et Esclavon;
« Ta terre metent en feu et en charbon. »
Et dit li rois: « Hervis que la ferons? »
Respont li dux: « Se Diex plaist nos irons. »

VII.

La nuit sejornent, jusqu'à l'aube esclarier:
Là véissiez enseler maint destrier,
Lohéren furent tot prest de chevauchier.
A-tant, es-vous de Sens un messagier[1];
Et voit le roi, si comence à huchier:

[1] *A-tant, es-vous*, cependant, voilà (ou *vois-là*).

« Ha gentis rois, sejour n'i a mestier,
« Par moi te mandent de Sens li chevalier,
« Secourez-les, qu'il en ont grant mestier. »
— « Ont-il grant gent, di-le moi messagiers [1] ? »
— « Oïl, biaus sire, par les iex de mon chief.
« Il peuvent estre bien soixante miliers.
« Lor chevaus font gésir-ens aus moustiers [2]
« Ne prenent home, pucele, ne moillier
« Que il ne facent ardoir et escorchier.
« Certes des cris vos prendroit grant pitié. »
Et dit li rois : « Or nos puist Diex aidier ! »
Et dit Hervis : « Fils de bon chevalier,
« Faites vos gens sevrer en deus moitiés [3] ;
« Droit vers Sissons voudrai-je chevauchier.
« Et vos, bons rois, pensez de l'exploitier
« Tot droit à Sens, por aquitter vos fiés.
« Combatez-vos, Diex vos ira aidier. »

VIII.

Les os despartent : chascuns s'en est alés :
Martiaus vers Sens tot droit s'en est alés.
Li jors fu biaus et chaus fu li estés ;

[1] *Ont-il*, les païens ont-ils.

[2] *Gésir-ens*, coucher dans l'intérieur des moutiers. (*In jacere.*)

[3] *Sevrer*, séparer. C'est encore le sens réel de ce mot. *Sevrer du sein.*

Les eves douces repairent es chanels[1];
A grant merveille reverdoient les prés;
Cil oiselet chantent es bois ramés[2].
Charlons chevauche qui avoit peine assez,
En la riviere d'Yonne en est entrés.
Li rois se loge, quant midis fu passés,
A quatre lius de Sens la grant cité.
Maintes fumées a li rois esgardé
Que là faisoient li glouton deffaé[3]:
A ses Franceis les a li rois monstré[4],
Dieu reclama et la soie bonté[5]:
« Glorieus Sire qui mains en trinité
« Et qui nous done et soloil et clarté,
« Preste moi force, se il te vient à gré,
« Par quoi ils soient mort et débareté[6],
« Et essauciée sainte Crestienté[7]. »

1 *Chanels*, canaux, bassins. — *Eves* ou *aigues*, eaux.

2 *Cil*, *ces*, pour *les* : c'est un gallicisme ancien.

3 *Deffaé*, infidèles, privés de foi.

4 Il faut remarquer cette manière d'écrire *Franceis*. On la retrouve dans plusieurs manuscrits. Elle fait tomber toutes les belles phrases de Henry Étienne sur la beauté du *François;* sur la mollesse italianisée de *Français*.

5 *Soie bonté*, sienne bonté. (Sua).

6 *Débareté*, expulsés, chassés hors.

7 *Essauciée*, exhaussée, et non pas *exaucée*.

Vespres aprochent, solels est resconsés [1],
Li baron ont et mengié et sopé.
Ses eschauguettes a li rois devisé [2];
Et commanda à son riche barné
Qu'à mie-nuit fussent trestout armé,
Et li sommier et chargié et trossé.
Franceis se cochent, mais poi ont reposé:
Les haubers ont vestus et endossés.
N'i ot busine ne oliphant sonné [3],
Ne s'aperçoivent li chien de lisses né [4].
Martel chevauche qui ot moult fier pensé,
A trente mil qui erent abrivé;
Et virent Sens, quant il fu ajorné [5].

[1] *Vespres* (hesperus). *L'hora che volge il disio*, comme dit le Dante. Nous avons perdu ce beau mot. — *Resconsés*, recouché. (*Reconditus.*)

[2] *Eschauguettes*, sentinelles.

[3] *Oliphant*, instrument de musique guerrière, fait en forme de trompe d'éléphant. C'est probablement notre trompe. M. de Roquefort et D. Carpentier ont mal défini ce mot.

[4] *De lisses*, ou *lices*. Ces *chiens*, *enfans de chiens*, sont les Wandres.

[5] Variante du man. 7533 :

Ains que fust avespré.

IX.

MARTIAUS appelle moult dolcement sa gent :
« Seignor baron » fait-il, « venez avant;
« Par Dieu vos pri qui maint en Belliam [1],
« Prenez-vos garde de moi et de ma gent [2].
« Ne tendez-mie aus chevaus auferans [3]
« Aus beles armes n'a l'or ne à l'argent,
« Mais à ocirre les petis et les grans,
« Et aus epées les alons conquerant :
« Ce doit-on faire de si mauvaise gent.
« Et se Diex done, li peres tot puissans,
« Que nous puissions hui vaincre ceste gent,
« Je vos otroie et de bouche créant
« Jà de l'eschec n'aurai or ne argent [4],
« Ainçois l'auront li petit et li grant. »
— « Grant merci, sire, » dient tuit en plorant.
Chascuns s'afiche sor le destrier corant.
« Chevanches, Sire, que Diex te soit garans !

[1] *Maint en Belliam* (mansit in Bethleem).

[2] *De ma gent*, des guerriers qui seront avec moi.

[3] *Auferans*, chevaux vigoureux. Dans les chartes, les mots *afferi*, *averi*, *affri*, désignent toujours des chevaux de charrue. Dans nos romans ces *Auferans* sont des coursiers belliqueux.

[4] *Eschec*, prise, saisie.

« Si voirement com fit Eve et Adan. »
Lor gent devise qui sont apparissant[1];
Mais de la noise ne font ne tant ne quant.
Paien se dorment, li cuver mescréant:
En l'ost se fièrent Franceis et Alemans,
Trenchent les cordes, les trefs vont découpant[2],
Es lis les prennent, tous les vont desrompant.
Ensi s'en vont, qu'il n'en ont nul garant[3]:
Mout par-fu liés qui vint à l'auferant.
Vont s'en li Wandre envers Troyes fuyant,
Au riche siège où il ot tant de gens.
De l'autre part s'en issent cil de Sens[4],
Sor leurs chevaus arrabis et corans;
Ceus qu'il encontrent ne vont pas espargnant,
Tous les detrenchent et derrière et devant.
Plus de dis mille en gisent par le champ,
Moult i gagnièrent chevalier et serjant;
Charles Martiaus en a fait joie grant.
Dieu en mercie, le verai roi amant[5]:
« Montré m'avez honor aparissant,
« Glorious Sires qui formates Adan. »
De ci à Troies en vont li mecréant

[1] *Apparissant*, c'est-à-dire qui passent en revue.
[2] *Trefs*, tentes.
[3] *S'en vont* les païens.
[4] *Cil*, les chrétiens.
[5] *Amant*, aimant, aimable.

Là ont trové assez or et argent.
Charles Martiaus les va au dos suivant,
De son damage se va li rois hatant[1] :
Diex le consant qui forma Moïsant !

X.

VA s'en li rois après les Sarrasins;
Onc ne fina desci qu'à Troies vint.
Desus la rive se loja et detint[2].
Serjant chevauchent, plein en sont li chemin ;
Après le roi vienent, por lui servir.

XI.

CHARLES Martiaus atandit ses barons.
Desore Saine ot très et paveillons[3];
L'erbe i est fresche et bel i sont li jonc[4].
Normaut i vienent, aussi font Borgueignon;

[1] *De son damage*, etc., c'est-à-dire: Le roi va courant à sa perte, à la mort.

[2] *La rive* de Seine dont les différentes branches coulent au travers et autour de la ville de Troyes.

[3] *Très*, — *Trefs*, tentes.

[4] Avant les travaux qui furent entrepris en 1758 pour le desséchement des sources répandues dans la campagne de Troyes, « ces eaux, » dit Grosley, « avoient tellement « pénétré le fonds qu'il ne produisoit que des joncs, des

Li rois i est à vint mil compaignons.
N'ose assenbler, tant i ot de felons[1] :
Saint-Lous prêeche, qui molt estoit prodom.
Or vous lairons ester del roi Charlon ;
D'un riche prince huimès vous chanterons,
C'est de Hervi qui s'en va vers Sissons ;
Passe les vaus, et les puis et les monts :
Avec lui ot dix mille compaignons.
Si home furent plus hardi que lion ;
Et dient bien que il se combatront
En quelque leu que il les trouveront ;
O les espées tos les détrencheront[2].
Et dit Hervis : « Dex vos oie, barons ! »
A quatre liues de la cit de Sissons
S'est arestés li os en un champ lonc :
Là véissiez tentes et paveillons,
Banieres droites et vermels Gonfanons.
Et li serjant se logent environ ;
De la viande lor vient à grant foison.
Li dux Hervis apele ses barons

« mousses et des glaïeuls. » (Mémoires pour l'histoire de Troyes. Tome Ier). Depuis ce temps, les choses ont bien changé ; ces champs ne produisent rien du tout.

[1] *Assenbler*, en venir aux mains. — *Felons*, ennemis.

[2] *O les espées*, *ó* est ici pour *à* dans le sens d'*avec*, *cum* ; détrencher à épées, ou avec épées. *O* vient si bien de *ad*, que le plus souvent on le trouve écrit *od*.

Tot en plorant les a mis à raison[1] :
« Seignor, » dist-il, « demain nous combatrons
« El nom Jhesu qui souffri passion :
« Qu'il nous doint force contre la gent Mahon
« Qui Dieu ne prise vaillant un esperon[2] ! »
Et les nouveles en vienent à Sissons
Que Franceis vienent à coite d'esperons[3] :
Paien l'entendent, moult sont en grant frisson.

XII.

Celle nuit furent paien moult effréé ;
Tous li plus cointes n'ot talent de chanter.
Dedens Sissons ont grant joie mené,
Sonent les cloches, dont il i ot plenté.
Là véissiez maint provoire ordené,
Menue gent qui Dieu ont réclamé
Qu'essaucement doïnt à Crestienté,
Et il ne soient honi ne vergondé.
Hervis chevauche, li gentis et li ber,
A dis eschieles que il ot devisé.
Là véissiez maint penon venteler,
Et mil banieres desploier et mostrer.

[1] Les a arraisonnés, harangués.

[2] *Vaillant un esperon*, lieu commun ancien. *Un esperon vaillant*, comme nous disons encore dans la vieille chanson : *Si j'avais cinq sous vaillant.*

[3] *Coite*, effort. (*Coactio*).

Li Sarrasin firent lor gent armer,
Cor et busine hastivement soner
Contre nos gens que il volent gréver.
Les os s'esmuevent, laissent chevaus aler;
Là oïssiez grant noise à l'assenbler,
Escus percier, et blans haubers troer,
Sanc et cervelle encontre val aler,
Maint chevalier chéir et craventer.
Et Hervis broche qui tant fait à loer[1]:
En sa compaigne ot maint bon bacheler.
La soie route ne puet nus hons fauser[2].
Les deus batailles firent du champ torner[3],
Et sur la tierce par estevoir hurter[4]

[1] *Broche*, on a perdu cette ellipse. Nous sommes forcés aujourd'hui de dire: *Broche des éperons;* comme *froncer le sourcil*, au lieu de *froncer*. Nos rapetasseurs de vieux mots disent même *chevaucher* un *cheval*, par amour de l'exactitude et de la *couleur locale*.

[2] *Route*, troupe. D'où *routier*, dans le sens de troupier.

C'était un vieux *routier*, il savait plus d'un tour:
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
(La Font.)

[3] *Firent torner*. Les gens d'Hervis firent vider le champ à deux troupes d'ennemis.

[4] *Estevoir* ou *estovoir*. Ce mot, ici, me semble signifier masse, foule pressée. Il viendrait de *stupare* ou *stipare*, dans le sens du *stipante caterva* de Virgile; ou, mieux en-

Pour un petit, nes en firent aler[1],
Quant point Doutrages cui Diex puist craventer[2]!
Là véissiez, les nos aus ars berser[3],
Maint haut baron nous i ont fait finer.
Hervis le voit, le sens cuide desver[4]!
Le destrier broche, n'a soing de l'arester,
Et fiert Doutrage, ainsi l'oï nomer,
Si que le pis li a fait estroer;
Parmi le cor li mit l'espié quarré;
Mort le trebuche, qui qu'en doie grever.
Là oïssiez paiens braire et crier;
Dit l'uns à l'autre: « Où pourons-nous aler?
« Icist déables nous vuet tous desmembrer;
« Cil le confonde qui tout a à garder!
« Contre s'espée ne puet arme durer. »

core, de ce passage de Pline, lib. X, cap. 22: *Ità, cæteri, stipatione naturali, propellunt eos.* M. de Roquefort, d'après Barbazan, l'interprète: *nécessité, convenance*, et le dérive de *estuet* (il convient.)

[1] *Pour un petit*, c'est-à-dire: peu s'en fallut. *Nes*, pour *ne les*.

[2] *Point Doutrages*. Doutrage pique des deux. Les Mss. nomment encore le même païen *Clotaire, Dorcaine*, et *Darcage*.

[3] *Berser*, ou verser. Tomber à terre. — *Aus ars*, aux arcs; par les arcs des païens.

[4] *Le sens cuide desver*, c'est-à-dire: il pense perdre le

Loherenc poignent qui furent eschaufé
De Sarrasins ocire et découper.
Là véissiez tant escus estrouer,
Tant Sarrasins morir et affoler.
Li dus Hervis laist le cheval aler;
En la grant presse va à eus assenbler.
Si compaignon n'i volent demorer,
Por lor seignor aidier et délivrer.

XIII.

GRANS fu la noise et fiers fu li hutins.
Devant en va li Loherens gentis,
Au dos le suient cil qui sunt si ami.
En trente leus ou en vint ou en dis,
Avoit mellées et merveilleus hutins,
Si que li peres ne regardait le fil;
Chascuns entent à son cor garantir.
Là véissiez de lances croisséis,
Desconfit fussent Paien et Sarrasin.
A ces paroles ès-vos poignant Godin [1],
Sires estoit de tous les Sarrasins;
En sa bataille en ot plus de trois mil,

sens, la tête pense lui tourner. *Desver* vient de *deviare, disviare.*

[1] *Es-vos,* c'est-à-dire: près de vous. Cette expression

Moult fu prodons et chevaliers gentis.
Bien fu armés, sor un cheval de pris
Grant et lançant et isnel et hardi.
En son escu ert teste de mastins.
A grant merveille fu li vassaus hardis.
Li cors de lui vaut bien chevaliers dis.
En une place cis les aconsivit[1],
Enz en la route le Loherenc se mist[2],
Fiert, esboële, et detrenche et ocit:
Cis est alés que il aconsivi[3].
Devant Hervi nous a Girart ocis,
Et Berengier, et Hugon, et Landri;
De Dant Folquere de Nante a le chief pris.
Forment en poise au Loherenc Hervi,
Quant devant lui voit morir son cosin:
« Sainte Marie, » ce dit li dux Hervis,
« Roïne dame, mère Dieu Jesu-Christ,
« Car priez ore, en cest jor, vostre fil[4]

correspond à l'*ecce* des Latins. Nous disons aujourd'hui, au lieu de *près de vous*, vois-ici, vois-là. — *Poignant*, c'est-à-dire: piquant des deux.

[1] *Cis les aconsivit.* Ce Godin les joignit. Du verbe *aconsuivre.*

[2] C'est-à-dire: en la troupe du Lorrain.

[3] C'est-à-dire: celui qu'il joint est *allé dans l'autre monde*; ou, comme dit le peuple, *passé de l'autre côté.*

[4] *Car* (quare).

« Que je destruire puisse cel Sarrasin
« Qui nostre loi abaisse et affeblist,
« Ne Dieu ne prise vaillant un Angevin[1],
« Ne sainte Église ne le cor saint Martin :
« Mes chevaliers m'ocit-il devant mi,
« N'i a celui qui n'en soit esbahi.
« Forment redoute cest grant que je vois ci,
« Et je ne l'os de noient envaïr;
« Plus en a mort je cuit de quatre vins :
« D'or en avant ne le puis plus sofrir.
« Or le m'estuet, voille on non, assaillir.
« Je me comant au roi de paradis
« Qui de la vierge en Beliant nasquit;
« Si voirement come de virge issit,
« Me deffende-il de mort et de péril ! »
Le destrier broche, des rencs le fait saillir,
Brandist la hante de l'acier poitevin[2],
Parmi les rens ala cerchier Godin :
« Où es-alés, tu au chief de mastin ?
« Qui devant moi as mes homes ocis,
« Dont le cuer ai corrocié et marri :
« Icis grans duels n'iert de mon cuer parti
« Tant que je t'aie detrenchié et oci;

[1] *Angevin*, c'était la plus petite monnaie courante. Il fallait quatorze *angevins* pour faire douze *tournois*.

[2] *Hante*, manche, bois de la lance ou de l'épieu.

« Car mieus vaut Diex que ne fait Apollis [1]. »
Godins l'entent, à poi n'enrage vis [2].
Ce que li dux a dit prise petit,
Et neporquant sel tient-il à hardi [3].
Le destrier broche des esperons d'or fin :
Encontre lui en va li dux Hervis.
Godins faillit, mais li dux le feri [4],
Si com Dieu plot et le Saint-Esperit,
Trenche l'aubert et l'escu et le pis.
Li fers fu chaus, ne pot l'acier sofrir [5],
Parmi l'eschine li fait le fer sentir
Qui d'autre part sort une aune et demi ;
Mort le trébuche del destrier où il sist.
Puis trait l'espée, s'en a la teste pris

[1] *Apollis*, Apollon. Cet ancien dieu des beaux-arts est l'un des démons le plus souvent désignés dans nos poëmes, comme patrons des Musulmans.

[2] *A poi n'enrage vis*, l'un de ces vieux gallicismes qu'il est si difficile d'analyser grammaticalement. Quant au sens, il est clair : *Peu s'en fallut qu'il n'enrageât.* Mais n'y a-t-il pas dans la tournure de la phrase un souvenir du *parum abfuit* et du *vix* latin ?

[3] C'est-à-dire : et néanmoins si le tient-il pour homme hardi. Nos paysans disent encore *et si* dans le sens du latin *etsi.* — *Et neporquant* (nec pro tanto.)

[4] *Faillit*, manqua son coup.

[5] C'est-à-dire : l'acier de l'armure de Godin ne put arrêter le fer d'Hervis.

Por la merveille du gloton de put lin[1];
Si la bailla Guillaume Jocelin[2] :
« Gardez-la bien, li miens très dous amis. »
Sarrasin voient que lor sires est ocis ;
En fuie tornent, Diex les puit maléir !
Hervis les chasse qui sor un destrier sist,
Et tint l'espée, dont li brans est forbis :
Coiffe ne heaume ne poet ses cous tenir,
Tant en abat et détrenche et ocit.
Sanglente en est et l'erbe et li larris;
Ensanglenté en est le dux Hervis,
Li pons fut tains qui estoit à or fin[3],
Et li chevaus et la teste et li pis.
Hervis enchauce une liue acompli[4],
Puis s'en retorne; droit vers Sissons revint.
A grant merveille i eut de gent conquis,
Cil de Sissons en furent enrichi.
Et li dux broche, tot droit vers esve vint[5]

[1] *De put lin*, de mauvaise lignée. On disait dans le même sens *de pute aire*, et, dans le sens opposé, *de bonne aire*, que nous avons gardé.

[2] Plus bas nous verrons que Bertrand Jocelin habitait Cologne et qu'il était *hôte* d'Hervis dans cette ville.

[3] *Li pons*, la poignée, la *houdure* de l'épée.

[4] *Enchauce*, poursuit, chasse.

[5] *Esve*, l'eau, la rivière d'Aisne. On a dit aussi : *esgue*, et *aisgue*, d'où *aiguillière*.

Por soi laver et son cheval ausi.
Enmi le fil d'esve si a choisi [1]
Une crois noire qui contremont s'en vint
Tot ensement com se l'on la tresist [2].
Gité li orent Paien et Sarrasin.
« Diex ! » dist li dux, « qui le monde féis,
« Ce sunt miracle que je puis véoir ci
« Iceste crois, et dont vient-ele ici ?
« L'esve est parfonde, onques nuls font n'i prist.
« Se je li lais, dont serai-je honis. »
Le destrier broche, dedens l'esve se mist.
Moult grant miracle fit Dame-Dex ici,
Que li destriers desus quoi li dux sist
N'i moilla onques ne pié, ne col, ne pis.
Li dux s'abaisse, entre ses bras la prist;
Si la dreça à mont contre son pis,
Et l'emporta au mostier Saint-Drosin.
Encore i est, onques puis n'en parti;
Tres bien le sevent et viellart et meschin [3]:
Veiller i vont encor li pelerin,

[1] *Choisi*, aperçu, remarqué. C'était autrefois le sens du mot choisir, comme de l'italien *cogliere*.

[2] Qui venait contre le fil de l'eau, tout pareillement comme si on l'eût entraînée.

[3] *Meschin* se prend ici dans son premier sens de jeune homme et non pas de *serviteur*.

Et qui bataille doit faire ne fournir[1].
Or vous lairons ci endroit de Hervi :
Vont s'en fuiant Paien et Sarrasin ;
Qui, eschappa mout se tint à gari[2] :
Deci à Troies ne prenent onques fin.
La nouvele ont contée à lor amis,

[1] Ainsi, ce n'était pas saint Drosin, ou Drausin, que les champions et tous ceux qui tentaient la chance des armes ou des jugements humains venaient implorer. C'était la croix déposée d'abord dans l'église de Saint-Drosin, puis portée de là dans la cathédrale de Soissons. Cette légende était ignorée de Michel Germain, auteur de l'histoire de N. D. de Soissons : « Le plus continuel des miracles de saint Drausin, » dit-il, « était celui des champions, qui étaient assurés de la victoire selon le degré de leur foi et de leur dévotion envers saint Drausin. »

On voit par la 139e épître de Jean de Sarisbery, que Thomas Becket fit à l'église de Saint-Drausin un pèlerinage, vers 1160, dans la vue de faire pencher la balance divine en sa faveur contre les prétentions temporelles du roi d'Angleterre. « Notre archevêque, » dit-il, « se dirigea vers Soissons afin de recommander sa querelle (ut agonem suam commendaret) aux prières de la sainte Vierge, et du bienheureux Drausius, au quel ont recours les combattants. Car c'est le B. Drausius, comme le croyaient les Francs et les Lorrains, qui rend invincibles ceux qui viennent veiller en son honneur. »

[2] *A gari*, à préservé, garanti.

Com li déables les a mors et ocis;
« Combatit soi cors à cor à Godin
« Mort le nous a; si en a le chief pris. »
Dient Paien : « Male nouvele a ci. »

XIV.

CHARLES Martiaus fait ses gresles soner[1].
Et la novele li a-l-on bien conté;
« Cil de Sissons sunt tuit desbareté[2],
« Hervis li dux les a tous découpés. »
Grant joie en a, si a Dieu mercié

[1] Quel était, à proprement parler, l'instrument de musique appelé *gresle* ou *graile?* M. de Roquefort dit que c'était une trompette ou cor, bien qu'auparavant il eût cité le mot languedocien *graïlé*, hautbois. Du Cange l'avait dit avant lui : « Species cornu aut buccinæ quæ inflata « acutum et *gracilem* sonum edit. » Un ancien glossaire explique *lituus*, « baston à divin; graile. » Ce passage ne permet pas d'adopter le sens de hautbois, mais celui de tout autre instrument à vent dont le son est aigu et retentissant. Au reste, il faut avouer que la forme du *lituus* se rapporte assez mal à celle du cor et même de la trompette. Resterait la *trompe :* mais celle-ci se nommait *oliphant*, comme nous l'avons vu plus haut.

[2] *Cil*, les païens.

Il fait ses gens fervestir et armer [1],
Et ses batailles rengier et deviser [2].
Là véissiez maint penoncel venter [3]
Maintes banieres souhaucier et lever :
Tuit sunt rengié; n'i a que d'assembler.
Amauris point, li gentis et li ber [4],
Et Sarrasin refirent autretel [5];
Là véissiez les routes assembler.
Et Amauris laist le cheval aler,
Fiert un Paien, que je ne sais nomer.
L'escu li fait sor la boucle trouer [6],
Le blanc haubert et desrompre et fausser;
El cor li fait son roide espie entrer.
Le cuer li trenche, nel puet mie endurer.

[1] *Fervestir* ou *fer-vestir*, habiller de fer. Mot composé excellent, et autrefois nécessaire. On trouvera de même les *fervestus*.

[2] *Deviser* pour *diviser*. Notre langue avait autrefois horreur de la répétition de la voyelle *i* dans deux syllabes consécutives. Ainsi disait-on *deviser*, *Secile*, *finer*, ou *fenir*.

[3] *Penoncel* pour *pannoncel*. — *Maint* répond précisément au *many* des Anglais, et à notre *beaucoup*.

[4] *Point*, avance, pique des deux.

[5] *Autretel*, ou *autretant*, également. C'est l'*altrettanto* italien.

[6] *Boucle*, voyez Du Cange et Fauchet (livre de la milice) sur le sens de ce mot, d'où l'on a fait *bouclier*. La

Del bon destrier le fait jus craventer,
« *Nevers* ! » escrie, por sa gent conforter :
« Ferez seignor, n'aiez soing d'arester.
« El nom Jhesu qui tout a à salver,
« Iceste gent ne devons mie amer,
« Car ils nous volent enfin desireter. »
Là véissiez un estor principel :
Trois jors dura li estors sans finer;
De nostre gent nos abatent assez.
Tant en i a que nus nes puet conter :
Es-vos Bruyant, que Diex puist craventer !
Sa grant bataille fait molt à redouter;
As ars Turquois font notre gent verser [1].

boucle était la pointe centrale et métallique de l'écu, dont les bords étaient de bois ou de cuir bouilli.

[1] Plusieurs leçons portent :

As ars *de cort* font nostre gent verser;

ce que j'entendrais volontiers *aux arcs de court*, de petite dimension. Quant au mot *tricois*, que fournissent d'autres Mss., il est synonyme de *turquois*. On retrouve encore les *arcs turquois* dans Rabelais. Les auteurs de la basse latinité, et même ceux du Bas-Empire, nomment les *Pharetras Turcasias*, *Tharcassias*, *Tarcasias*, *Tarcassas*, et enfin les Ταρκασιοι. (Voyez Du Cange, au mot *Turcasia*.)

XV.

GRANS fu la noise et grans li chapléis,
La dolors grans et enforciés li cris.
De deus grant liues les puet-on bien oïr:
Qui là descent, moult puet estre esbahis,
Le remonter ferait-il à envis.
Es-vos Aleaume le seignor de Ponti,
Bien fu armés, sor un grant destrier sist,
O lui troi cent de chevaliers hardis
Nés de sa terre que il avait norris:
Quant il assenblent, lor lances font croissir,
Et Sarrasins trebuchier et morir.
Charles Martiaus devers destre se tint,
Fiert, esboële, et detrenche et ocit[1].
Destre et senestre requiert ses enemis
Au brant d'acier; ne lor puet faire pis.
A l'estandart les a par force mis[2].
Dont point Marsouffles et cil de son pais[3];

[1] *Esboële*, acravante, ou éventre.

[2] C'est-à-dire: il les contraint de revenir sous leur étendart.

[3] *Marsoufles*, nominatif. On voit ici l'utilité de l'*s* final.

Les tabours sonent por nos chevaus laidir[1],
Aus ars turcois en ont assez ocis.
Charles Martiaus fut iluec desconfis;
Navrés i fut de deus espiés fourbis,
L'un en l'espaule et l'autre emmi le pis,
Et desous lui fut ses chevaux ocis.
En courant vienent cil que il ot norris,
Lor droit seignor ne volent pas guerpir,
Ains le deffendent as espiés poitevins:
Mors les éussent quant li bers Saint-Lous vint[2];
Evesques fu de Troie et del pais.
Hervis chevauche li dus volentéis:
Si come à Troies li Lohérens en vint,
Il oit la noise et les brais et les cris;
Et par les rues vit les navrés venir.
— « Hervis, sire, por amour-Dieu mercis,
« Secor Martel le roi de Saint-Denis,
« Jà l'auront mort Paien et Sarrasin
« Lui et Saint-Lou qui nous avons norri. »
Hervis l'entent, à poi n'enrage vis.
Tantost s'en va armer et fervestir,

[1] *Les tabours sonent.* Je crois qu'il faut entendre ce vers ainsi: les tambours donnent le signal de viser aux chevaux. *Laidir* est formé de *laedere. Laid* et *balafré* furent long-temps presque synonymes.

[2] *Mors les éussent*, c'est-à-dire: les païens les eussent tués.

Tot droitement as mescréans en vint.
Au premier cop les a fait départir
Consuit Marsoufle le roi des Sarrasins,
Un tronc de lance li met parmi le pis;
Mort le trébuche, malgré en aient-il.
Le tronçon laist, trait le braut acerin
Et fiert Butor le seignor de Lutin [1].
Tot le porfent desci qu'emmi le pis.
A la traverse va Golias férir
Un roi felon qui Pinçonie tint [2],
Les deus moitiés fist à terre chéir.

[1] *Lutin*, *Lutis*, ou *Lutise*, Lithuanie. Pays des *Lettes*. Je n'avais pas compris ce mot, que portait l'une des leçons de *Berte aus grans piés*. (Voyez coupl. XXXI de ce roman.)

[2] *Pinconie*, *Pencenie*, *Pencenée* me semblent autant de corruptions de *Pannonie*. On sait que ce fut à leur retour des *Champs Catalauniques* que les Huns donnèrent à la Pannonie le nom de *Hongrie*. Dans les anciens titres de *Presbourg*, cette ville est appelée *Posonium* ou *Pisonium* (Voy. *Ortelius*), et, d'un autre côté, Appien cite les *Posseni* au premier rang des peuples de ces contrées. (De Bello Illyrico.) On trouve dans *Parthenopex de Blois*, *Pinçonart*, nom de peuple:

Gautier avons perdu qui est pru et vassox,
Jà l'ont pris Sarrasin ou *Pinçonart* ou Rox.

Du Cange, qui cite ces vers au mot *Pincerna*, n'a pas compris le sens de *Pinçonart*.

Paien le voient, molt en sont esbahis;
Dist l'un à l'autre : « Mal séjorner a ci.
« Icist déables nous aura jà ocis. »
Dist Quinquenars : « N'i a que del ferir, »
Aus cors qu'il sonent et aus olifans fins
Font les valées et les tertres bondir;
C'estoit avis li mons déust fénir.
Saint-Lou de Troies nous ont iluec ocis,
La teste en prenent devant le duc Hervi,
L'Ame emportèrent li angle en paradis.
Et Hervis fiert un felon Sarrasin
Mort le trebuche del destrier où il sist;
Le cheval prent qui moult li abeli.
Charle Martel li dux present en fist,
Mais li rois ert malement affeblis
Del sanc de lui qui à la terre gist;
Ne pot monter el bon cheval de pris :
Li dus le voit, à poi n'enrage vis.
« Mes ! » escria, por les siens esbaudir,
« Ferez seignor, franc chevalier gentil. »
Dejoste lui fu ses filleus Hervis
Ce fu li pères Hervi del Plesséis.
« Ferez, filleuls, par le Saint-Dieu, » fait-il,
« Vois quel doleur et quel damage a ci ! »
Ce dit Fouchiers, « je vois un crucefi
« A l'estandart le tienent Sarrasin. »
Et li dus broche si tost com il le vit,

Soz l'estandart fait les hongres flatir;
Plus de vins mils en ont mors et ocis,
Au remanant font la place guerpir.
Vont s'en Paien qui furent desconfit,
Qui eschapa si se tint à guari.
Hervis enchauce trois liues et demi;
Puis s'en retorne à Troies la fort cit:
Au retorner en a assez ocis.
Jusqu'au mostier de la cité s'en vint
Par devant lui trova le crucefis
Ens el mostier saint Pere, ce m'est vis [1],
Porta la crois à tout le crucefi,
Encore i est; onques puis n'en parti.
Li dus Hervis ne vuet le roi guerpir,
Ains l'emmena en la cit de Paris
A sa moillier la roïne au cler vis.
Dolente en fut et Pepinès ses fils;
Mires manderent, assez en font venir.
Mais ne vaut riens, quanque il i ont mis.
Dieu réclama, et bien confès se fist,
Et commanda qu'on les dismes rendist [2].

[1] *Saint-Pierre*: c'est la cathédrale de Troyes. Elle fut entièrement réduite en cendres par le feu du ciel en 1188, c'est-à-dire après la composition du *Garin*. Il se peut que le crucifix qu'on y vénérait ait péri dans l'embrasement.

[2] On connaît l'histoire de la damnation de Charles Martel, et du serpent fétide trouvé dans son tombeau

Trestot son mueble a li rois departi
Et le dona por Dieu qui ne menti [1].
Huit jors dura, au nuëme feni;
Mort l'emporterent au mostier Saint Denis.
Devant l'autel ont le roi enfoï,
Ce dit la lettre, devant le crucefis [2].
Les princes mande li Loherens Hervis,
Coroner fait le damoisel Pepin.
De mainte gent i ot grant contredit
Qui ne le volent otroier ne soffrir.
Hervis l'entent, à poi n'enrage vis

au lieu de sa dépouille mortelle. Le saint évêque auquel fut révélée cette histoire, ignorait sans doute les dernières intentions de Charles Martiaus.

[1] A la mort de chaque roi, la couronne et le manteau royal qu'il avait portés appartenaient de droit à l'abbaye de Saint-Denis, comme on le voit d'après une charte de Louis VI, année 1120, rapportée par Felibien. (Hist. de l'abb. de Saint-Denis.) Les rois distribuaient le reste de leurs meubles entre ceux de leurs serviteurs qu'ils affectionnaient le plus; coutume touchante et sage, qui seule était capable de conserver au prince moribond des courtisans jusqu'à sa dernière heure.

[2] Ce passage prouve, contre l'opinion apparente de Felibien, qu'en transportant les dépouilles du *roi Charles Martel* à la droite du maître hôtel, en 1264, on ne faisait que les remettre à la place correspondante qu'elles

Et jure Dieu et le cor Saint Denis,
Qui fera mal au damoisel Pepin
N'à la roïne, au gent cor seignori,
Jamais nul jor ne sera ses amis.
Hardré apèle : « Venez avant, amis [1];
« Je vos comant mon cher seigneur Pepin
« Lui et sa terre, por Dieu je vous en pri;
« Car je suis loing, je n'i puis pas venir.
« Quant je aurai mes afaires fornis,
« Ci reviendrai por les forfais oïr [2],
« Et por les drois sauver et garantir. »
Dist Hardrés : « Sire, tot à votre plaisir. »
Li dus Hervis à la roïne vint,
Il la conforte et belement li dit :
« Dame, » fait-il, « entendez envers mi.
« Mors est li rois, Diex li face merci !
« Or n'i a plus que del bien contenir [3],
« De vostre terre essaucer et tenir ;

occupaient dans l'ancienne basilique. La vieille chronique de Saint-Denis dit simplement : « MCCLXIV. Translati sunt reges in dextro choro, scilicet Ludovicus rex, « filius Dagoberti; Carolus Martellus *rex;* Berta regina, « uxor Pippini, etc. » Charles Martel mourut en 741.

[1] *Hardré*, c'est le père de Fromont.

[2] *Forfais*, les délits, les excès.

[3] Il ne reste plus qu'à se bien comporter, et qu'à améliorer et défendre votre terre.

« Por amor-Dieu, pensez de vostre fil. »
Et dit la dame : « Diex en penst, biaus amis[1] !
« Dolente suis, ne sais que devenir. »
— « En nom-Dieu, dame, » ce dit li dux Hervis,
« En grant duel faire onques gaigner ne vis ;
« Duel sor dolor, ne joie sor joïr,
« Homme ne fame ne le doit maintenir. »
Vat-s-en li dux, a del roi congié pris,
Ainc ne fina, si vint en son païs[2] ;
A Chaélons chez son frère là vint,
Moult fu prodons et haus clercs seignoris.
Il le héberge, moult volentiers le vit,
Et li demande nouveles de Pepin
Et de la fin que Charles Martiaus fist.
Ce dist li dux « léaument se contint,
« Comandé a qu'on les dismes rendist. »
Ce dist l'evesques : « Par mon chief, bien lui fist,
Moult fu prodons, Diex li face merci !
Mais onques jor peines ne li failli
Des icele hore que primerains nasqui.

[1] *Dex en penst*, cela dépend de Dieu.

[2] *Son païs*, le pays Messin. — *Chaélons*, Châlons sur Marne, dont le frère d'Hervis était évêque.

XVI.

Li dux s'entorne, de Chaelons s'en va.
Vint à Verdun, le soir i heberja,
Jut chiez l'evesque qui durement l'ama [1].
Et lendemain par matin s'en torna
Et vint à Gordes; ens en sa terre entra [2],
L'abé apele où forment se fia:

[1] C'était l'évêque Lancelin, de la famille d'Hardré: plus tard il joue un grand rôle dans le roman.

[2] *Gordes*, *Gondes*, *Goire*. C'est de l'abbaye de *Gorze* qu'il s'agit. Elle était à quatre lieues de Metz. Fondée au VIIIe siècle, ses abbés devinrent ensuite de hauts et puissants seigneurs. Souvent ils inspirèrent de la jalousie aux plus grands prélats de l'église gallicane. Les cardinaux de Lorraine parvinrent enfin à détruire leur pouvoir, mais ce fut en détruisant le monastère et en lui substituant une sorte de canonicat dépendant de l'église de Nancy. Déjà en 1717, lors du voyage littéraire des deux bénédictins Martenne et Durand, on avait de la peine à reconnaître la place des anciens bâtiments monastiques. « Quand nous y arrivâmes, » disent ces bons pères, « nous fûmes bien surpris de ne plus trouver Gorze dans « Gorze. »

—« Querrez moi fame, mes cors mestier en a. »
Et cil respont, volentiers le fera,
Mais que il sache quel part il tornera.
Et cil li dit et si li enseigna :
« C'est Aélis par Dieu qui me créa,
« Suer est Gaudin, soz ciel plus bele n'a :
« Tel chevalier en cestui siecle n'a »
Et cil s'entorne quant il le comanda,
A quinze moines chevaliers moult mena [1] ;

[1] C'est-à-dire : avec quinze moines il mena mout de chevaliers. Le msc. coté 9654 3. A., dont les variantes sont si nombreuses, surtout au début du roman, présente ici une leçon toute différente. Ce n'est pas la sœur de Gaudin que le duc Hervis demande en mariage, c'est la fille du roi Henry de Tarascon.

Nous donnons le passage ici :

L'abbé de Gonde manda et il i vint.
Che dist li dus : « Feriés-vous riens pour mi ? »
Et il respont : « Oil à vo plaisir. »
Et il respont : « Sire vostre merchi !
« En Terescongue irés au roi Henry,
« Dites m'envoie sa fille o le cler vis
« Je le prendrai, se Diex le vuet sonffrir. »
Mout vivement i va l'abbé Henris,
Plus gentilment hons feme ne requist.
Soixante furent tous chevaliers estis
Et bien quatorze de moines benéis.
Là véissiez ches grans chemins conrir
Et ches mules et palefrois honir.
A Terascone vinrent un samedi

Riches est l'abbes et moult richement va.
Muls et somiers et palefrois mena :
Dedens le mois, nel mescréez vos jà,
A porchacié ce qu'il li commanda ;
Et dedens Mez la pucele amena :

Le roi trovent qui de Gascogne vint
Et fait grant joie quant il lès barons vit.
« Signour, » dist-il, « bien puissés-vous venir ! »
— « Sire, » font-il, « la vostre grant merci !
« Li Loherans qui tant est seignoris
« Ta fille vuet la bien faite Aélis,
« Se il l'avait, grant marriage a ci. »
Et dit li rois : « Ja n'en ert escondis. »
Il li dona volentiers, non envis.
Au matin mûrent, quant jour fut esclarcis,
O dix pucieles qui sont de son païs.
De ci à Mez en vinrent ce m'est vis.
En contr'ians va li Loherans Hervis
Et dit à l'abbe : « Bien puissiés-vous venir ! »
Voit la puciele, de cele part guenci,
Il l'arraisonne, com jà porrés oïr :
« Bele puciele, bien puissiés-vous venir.
« Si m'aït Diex qui onques ne menti
« Bien estes faite et de cor et de vis ;
« Mout riche dame serés che m'est avis. »
— « Sire, » fait-il, « la votre grant merci ! »
A Saint Iternoul l'a menée Hervis,
Là l'espousa, et d'argent et d'or fin,
Puis font les noces el palais seignori.
En cele dame, signor, que je vous di
Engenra-il le riche duc Garin, etc., etc.

Il n'est pas de fait sur lequel les romanciers soient

A moult grant joie li vassaus l'espousa[1] :
Première nuit qu'avec li duc coucha,
L'hore fut bone, un enfant engendra.
Garins ot nom, einsi l'en apela;
En son vivant maint ennui soffrira.
Et en l'autre an Begonet engenra.

XVII.

GRANS fu la joie du Loherenc Hervi.
Je qu'en diroie ne conteroie ci?
Que d'Aélis la gente ot deus biaus fils
L'ainés ot nom li Loherenc Garin
Qui puis fu dux; maintes peines sofri.
L'autres ot nom Begue qui tint Belin[2]

aussi peu d'accord que sur le nom de la mère de Garin. J'ai cité ailleurs le roman d'*Hervis*, dans lequel on voit ce héros épouser Béatrix, fille du roi de Tyr : cette troisième opinion, la moins vraisemblable sous tous les rapports, est celle que les vieux historiens de la Lorraine ont adoptée.

[1] *Vassaus.* Ce mot, toujours synonyme de *chevalier,* n'entraine jamais avec lui, dans nos anciens poëmes, la moindre idée de dépendance féodale. On trouve quelquefois *vassaux du roi*, mais pour *chevaliers du roi.*

[2] *Belin*, situé à six lieues de Bordeaux. C'est un petit

Qui moult fu preus et chevaliers gentis,
De moult haut nom et de mervillos pris,
Et moult fu bien del riche roi Pepin.
Sept filles ot li Loherens Hervis,
Maria les aus mieuldres del païs.
L'aînée à nom ot la bele Héloys,
Qui tint Peviers et la riche tour fist [1].
Ses fils ot nom li bons dus Hernaïs [2],
Li preus, li sages, li chevaliers hardis;
Si ot un frère qui aus letres fu mis [3],
Huedes ot nom, moult fu preus et gentis,
Evesques fu d'Orliens et del païs.
De l'autre fille qui fu au duc Hervi,
De cele issi li borgoins Auberis [4];

village que Begon de Belin recommandera maintenant à notre souvenir.

[1] *Peviers*, Pithiviers. On voit encore dans cette ville les ruines d'un vieux château. C'était là sans doute que s'élevait la *riche* tour construite par la belle *Héloys*.

[2] Hernaïs ou Hernaud d'Orléans.

[3] *Qui aus letres fu mis*, c'est-à-dire qui fut mis aux études. Ce passage semblerait insinuer que les hommes d'église seuls recevaient de l'instruction; mais d'autres vers prouveront le contraire. Garin lui-même avait aussi, dans son enfance, *été mis aux lettres*.

[4] *Auberi le bourgoing* ou le bourguignon. C'est le héros d'un grand poëme que nous publierons, si Dieu nous prête vie.

Et de la tierce li Alemans Ouris,
Et de la quarte Girars qui Liege tint,
De la cinquiesme Huedes de Cambrésis[1],
Gautiers ses frères, icis que Hainaut tint.
De la sisiesme Jofrois li Angevins
Quens fu d'Anjou, si com la chanson dit;
De la setieme Hues del Mans issi,
Garniers li preus, icis qui Braine tint.
Or vous lairons ester del duc Hervi,
Dirons des Hongres, que Diex puist maléir!
Qui ont lor gent assenblé et porquis,
Por prendre Gaule et gaster le païs;
Si com la bible le nous tesmoigne et dit[2].
Mez ont assise qui fu au duc Hervi,
Dont grant despit en vint au palasin[3].
Secors va querre en France au roi Pepin,

[1] Huedes ou Huon de Cambrai, l'un des ancêtres de Raoul de Cambrai, tué par Bernier devant Origny en Vermandois, sous le règne de Louis d'Outremer. *Raoul de Cambray* est le héros de l'un des plus beaux romans des douze pairs.

[2] *La bible.* C'est *le grant livre as istoires* cité par Adenès au commencement de *Berte aus grans piés*, et que l'on conservait à Saint-Denis.

[3] *Palasin.* (*Comes palatii.*) Comte du palais, palasin, palatin, et enfin *paladin.*

Tant le cercha, ce ne vous quiers mentir,
Qu'à Mont-Loon a trové le meschin [1],
Ensembie o lui Hardré et Amauri;
N'ot plus felon, jusqu'à l'esve del Rin,
Cis les destruie qui confondit Caïn!

Atant es-vous le Loherenc Hervin,
Les degrés monte del palais marberin;
Encontre drescent li viel et li meschin [2],
Li rois méismes à l'encontre li vint
Qui li escrie: « Bien puissiez vos venir! »
— « Grant merci, sire, » ce dit li dux Hervis,
« A grant besoing vos ai ici requis;
« Qu'en vostre fief m'ont Sarrasin assis,
« Le val de Mez pechoié et mal mis [3].
« Or viens à nos, empereres gentis,
« Que vos devez votre fief garantir;
« Se vos nel faites, mal en somes bailli:
« Tuit li baron de vous doivent tenir. »

1 *Mont-Loon*, Laon. Ville située sur le sommet d'une haute montagne. Il est singulier que les historiens de cette ville ne rapportent nulle part cette ancienne désignation, que nos romanciers adoptent tous. Laon joue un très grand rôle dans leurs compositions.

2 C'est-à-dire: vieux et jeunes s'avancent au devant de lui.

3 *Pechoié*, rendu misérable.

— « J'en parlerai, » ce dit li rois Pepins,
« Cui que je faille, je ne dois vous faillir [1]. »
— « Grant merci, sire, » ce dit li dux Hervis,
« Au grant besoing voit-on bien son ami. »
Li rois se dresce, s'apela Amauri
Lui et Heudon et Hardré le flori [2],
N'ot si felons en soisante pais.
En une chambre se sunt eus quatre mis.
Li rois parla, douze ans ot et demi :
« Maistres Hardrés, que vous est-il avis
« Del Loherenc qui ensi m'a requis,
« Et roi me fit malgré mes anemis ?
« Charle mon père de léal cuer servi. »
— « Laissiez ester, » li cuens Hardrés a dit,
« Hervis est riches et enforciés d'amis,
« Très bien se puet salver et garantir.
« Tes regnés est soufreteus et chétis [3],
« Il n'i a homme qui s'i puisse esbaudir,
« Tant a Gerars, qui le Rossillon tint,
« Gasté la terre et tretout le païs.
« Demandez-li, se vous plait, un respit,

[1] Quand je manquerais à tous les autres, je ne devrais pas vous manquer à vous.

[2] *Le flori*, c'est-à-dire, le vieux, à la barbe fleurie, blanche.

[3] *Regnés*, règne.

« Tant qu'ivers passe et viegne li avrils;
« Secorrez-le, se tant se puet tenir. »
Lors sunt venu arrière au duc Hervi
Et la parole li ont conté et dit.
Li dux l'entent, à poi n'enrage vis,
En haut parole, si que tuit l'ont oï [1],
Normant, Franceis, Mansel et Angevin:
« En nom Dieu, Rois, mauvais conseil a ci,
« Qui le vous loe il n'est pas vostres amis.
« En la bataille fu-je jà si hardis
« Où vostre pères fu navrés et laidis [2];
« Je l'aportai arrière à Saint-Denis:
« Vous forjurait la gent de ce païs [3];
« Coronai vous, malgré vos anemis:
« De Hardré fis vo maistre que vois ci [4]
« Qui vous deffent que n'ailliez avec mi.
« Secours vois querre, quant à vous ai failli [5],

[1] *En haut parole, si que*, c'est-à-dire: *en haut parle, tellement que*, etc.

[2] *Laidis*. Ce mot semble avoir été formé de *laedere, laesus*, blessé, balafré.

[3] *Forjurait*, abandonnait, quittait.

[4] *Maistre*, ou *maire*. Ce mot a ici, comme dans le roman de *Berte* (couplet CXII), le sens de *maire de palais*, ministre principal.

[5] C'est-à-dire: Je m'en vais chercher secours ailleurs, puisque j'ai un roi qui me le refuse; et j'engagerai le fief

« Ainsi metrai le fief que tiens de ti,
« Nel raveras, tant que tu soies vis. »
— Respont Hardrés : « Bien vous avons oï,
« Li rois le quitte, voyant tous vos amis [1]. »
— « Voir? » fait li dux, « la vostre grant merci!
« Quitez-le, sire? jel veus de vous oïr. »
— Dit l'Empereres : « Oïl, par Saint Denis! »
Li dux s'entorne, onques congié ne prist;
A Cambrai vint ains qu'il dut anuitir,
Iluec trova son frere et ses amis,
Si lor conta nouveles de Pepin,
Faillis li est contre les Sarrasins.
« Ne t'esmaier, » dit Gautiers l'orfenins,
« Mais mandez tost et parens et amis. »
Respond li dux : « Bien dites, biaus cosins,
« Mais je irai avant à Anséis [2].
« Se il m'aïde, mort sunt li Sarrasin. »
Respond Gaudins : « Jones est li meschins;
« N'a langue en boche ne que li rois Pepins [3]. »

que je tenais de toi, de manière que tu n'en recouvreras l'hommage de ta vie.

[1] *Le quitte*, se démet de la suzeraineté de votre fief.

[2] *Anséis*, roi de Cologne. On ne voit de rois de Cologne que sous les premiers rois de la première race.

[3] C'est-à-dire, Gaudins répond: Anséis est jeune, il ne peut parler plus que le roi Pepin.

Ce dist li dux : « Conseil a enterin[1],
« Et en la terre ai-je de mes amis. »
Le soir manda Girart, qui Liege tint,
Contre lui soit à Trèves sor le Rin[2] ;
Et li vassaus onques respit ne quist.
Jusqu'à Coloignes ne prisrent onques fin ;
A son hostel descend li dux Hervis[3].
En son palais est li rois Anséis ;
Après mengier le va véoir Hervis,
En sa compaigne chevalier de haut pris.
Contre lui drecent li grant et li petit[4] :
Et li rois dit : « Bien puissiez-vos venir ! »
Li dux répont : « La vostre grant merci ! »
A un conseil se sunt ensemble mis,
Et dit li dux : « Entendez envers mi :
« Par grant besoing vous ai ici requis ;
« Li rois Pepins de cui je doi tenir
« Mon fief, ma terre, et trestout mon païs,

1 *Enterin*, sincère, loyal. De *integer*.

2 *Contre lui*, devant lui.

3 Le manuscrit 9654 - 3. A. fournit la variante suivante :

Vint à Coloigne qui ert dessus le Rhin,
La nuit hébergent chez Bertran Gosselin.

4 *Contre lui drecent*, se lèvent à sa rencontre. Nous avons déjà vu cette expression.

« Cis rois m'en a vilainement failli.
« Mez, ma cité, ont Sarrasin assis :
« Desconfi sunt se vous tenez à mi.
« Se les poez del siege départir,
« De vous tendrai ma terre et mon païs,
« L'an, deux mengiers; jà n'i porrez faillir [1]. »
— « Séur m'en faites. » dist li rois Anséis [2] :
Il li jura devant tous ses amis.
Li dux le bese et ses home devint:
Ses homes mande par trestout le païs,
Et ausi fait li riches dux Hervis.

[1] *Deux mengiers.* Ce droit de *manger*, comme celui de *gîte*, se retrouve fort souvent dans les chartes du douzième siècle. Les continuateurs de Du Cange en ont cité un exemple dans lequel le même mot est employé précisément dans le même sens : « Petrus de Chaune, pro quodam milite a se interfecto, quemdam monachum fecit, in Abbatiâ Sancti-Melanii, de ejus progenie, pro cujus receptione dedit Abbatiæ unum *manducarium annuum.*

(Tabul. S. Melan. Redon.)

[2] *Séur m'en faites*, c'est-à-dire : Garantissez-moi ce que vous m'offrez. Cette garantie sollicitée par Anséis était le serment. Je ne sais si aujourd'hui elle paraitrait suffisante.

XVIII.

Ansérs fait ses chartes séeler,
Son ost venir, quanqu'en puet assenbler,
A Anservile si com j'oï conter [1].
Sor la riviere tendent loges et très,
Et paveillons et aucubes assez [2];
Sa gent se logent environ de tot lez.
Grans fu li os quant il fu assemblés
A quatre liues de Mez la grant cité.
La nuit gaita li bers Gautiers de Tré,
Folques avec, à deus mille d'armés,
Jusqu'au demain que jors rent sa clarté.
Li jors fu beaus, si fu grans li estés:
Là véissiez les haubers endosser
Et les enseignes de cendal venteler [3].
Ez-vos Hervis qui tant fist à loer,
A trente pairs que nus ne doit blasmer;

[1] *Anservile.* Aujourd'hui Ancerville-sur-Nied, village à quatre lieues de Metz.

[2] *Aucubes*, tentes, *literies.*

[3] *Les enseignes de cendal.* Les drapeaux faits en drap de cendale étaient précisément ce que nos ancêtres appelaient *oriflammes.* Il est vrai que ce nom était affecté par excellence à l'étendard de Saint-Denis, mais tous nos au-

Anséis voit, si comence à crier :
« Rois ! car chevauches, par Dieu de majesté ! »
Sa gent le suient, n'ont cure d'arester.
Anséis fait sa grant gent arouter
Et bien rangier et tot le pas aler,
Quant vienent près font leur graisles soner.
Ne se doutaient Sarrasin ne Escler [1]
Qu'en les péust de nules riens grever,
Tant com il virent lor tentes craventer.
Aus armes corent, sans point de demorer.
Devers senestre va Hervis assembler,
Eh Diex ! ques hons, se il péust durer !
Foudre ressemble quant il vient assembler.
Là véissiez les escus effondrer
Et chevaliers trebuchier et verser,
Chevaus tos vuis parmi les chans aler [2].

teurs se sont trompés quand ils ont cru qu'il n'appartenait qu'à cet étendard. Nous verrons plus d'une fois les bannières des barons et même des Sarrasins désignées sous le nom d'*oriflamme*. (Flamme d'or.)

[1] *Escler*, Esclavons.

[2] *Tos vuis*, tous vuides, veufs de leurs cavaliers.

XIX.

SIGNOR, ce n'est pas gius, qui que nus vous en die[1]:
Là ot estor mout grant et de chevalerie:
Tant chevalier i muert, et sovent braie et crie,
De sanc vermeil taint l'erbe aval la praérie.
Hervis li dux les fiert, ne les espargne mie,
A destre et à senestre durement les chastie;
Puis leur cope les têtes, o le brant de Pavie.
Meillor vassal de lui onc ne connu-je mie;
« *Chastel-Monfort!* » escrie, « Sainte Marie aïe[2]! »

XX.

GRANS fu la noise, et dolereus li cris,
Poignent ensemble la mesnie Anséis;
Mout en i ot détrenchiés et ocis;
Paien s'en fuient, si ont les trefs guerpis.
Asséz i ont trové et vair et gris;
Qui là gaaigne, jamais n'en iert mendis.
Hervis les chace qui moult ert de grant pris,
Deus liues grans dura li féreis.

[1] La mesure change ici, durant tout le couplet. C'est une sorte de repos poétique.

[2] *Chastel-Monfort.* Il reste encore quelques ruines de l'ancien château de Montfort, en Lorraine, à quelque distance de Toul.

En cele chace lor fu Hervis ocis
D'un quarrel fort; lors comence li cris.
Noveles vienent au fort roi Anséis :
—« En non-Dieu, rois, or va de mal en pis,
« Mors est Hervis qui moult ert votre amis,
« Tes convenans as perdus, ce m'est vis[1]. »
—« Faites le bien, » dist li rois Anséis,
« Enz en la vile entrez sans nul respit. »
Maintenant firent ce que il ot requis,
En la vile entrent li grant et li petit.
Quant cil de Mez virent qu'il ert issi,
S'en vont crier: « Traï! Traï! Traï! »
Berengiers l'ot qui fu maistres Garin :
L'enfant monta sor un cheval de pris
Et Begonet ont sor un autre mis;
De la ville issent, que il n'i soient pris,
Vers Chaélons qui en Champaigne sist,
Et vers l'evesque qui fu freres Hervi.
Hautement a les enfans recoilli;
Avec lui furent bien sept ans et demi.
Anséis tint Mez qu'il ne volt guerpir.
Lairons du roi, dironmès de Henri[2];

[1] *Tes convenans as perdus.* En effet, le succès d'Hervis était la condition de son hommage-lige envers Anséis. (Voy. plus haut, page 57, vers 4.)

[2] *Dironmès de Henri.* Nous parlerons maintenant de Henri, évêque de Châlons. — Mès ou *mais*, comme on

Les enfans garde que il vuet porvéir,
Tant que il soient percréus, Dieu-Merci!
Il n'ot si beaus en soissante païs.
A Pentecoste, une feste joïs [1]
Pepins tiut cort à Mont-Loon la cit.
Franceis i furent, Normant et Angevin;
Henris i va, si neveu avec lui.
Après mengier à la véoir Pepin.
Li dui enfant enclinent à Pepin,
Li rois les prent qui moult bien les choisit [2].
L'evesque apele: « Qui pevent etre cil? »
—« Sire, » fait-il, « fil à mon frere Hervi
« Que devant Mez ocistrent Sarrasins;

sait, est formé de *magis*, et peut, dans toutes ses acceptions, se rapporter au sens de *outre*, *davantage*.

[1] *Une feste joïs*, une fête honorée. On ne voit pas ce mot dans les glossaires, mais on le retrouve avec la même acception dans plusieurs auteurs anciens:

A cest grant besoing me faillez,
Que ne soie amés ne joïs.

(Chanson de Blondeaus de Nesle.)

Seignor, ce dit Hernaus, je suis viels et chenus;
Sor tos mes autres fils estoit Gautiers mi drus.
Par sa proesce suis *joïs* et connéus,
Et par sa mort sera mes noblois abattus.

(Roman de Parthenopex de Blois.)

[2] *Choisit*, aperçut, remarqua.

« Onc duel si grant en Gaule n'en avint.
« Rois, retiens les, si feras que gentis,
« Por lor bon pere qui maint jor vous servi. »
Et dit li rois : « Volentiers, non envis [1]. »
Hardré apele : « Ça venez, beaus amis,
« Se Dex maït, merveilles puis oïr ;
« Vez les enfans au Loherenc Hervi,
« Toute à lor terre de Coloigne Ansèis.
« Se le locz, les retendrai o mi. »
Hardrés respont : « Sire, bien avez dit.
« Compains seront à ambedeux mes fils. »
Là remés sunt ; l'evesque s'en revint.
Compains Guillaume fu Begons li petis [2],
Fromons ses freres refu compains Garin [3].

[1] *Envis* (invisus), de mal-gré.

[2] Compains *Guillaume*. C'est *Guillaume* l'orguillous *de Montclin*, celui qui plus tard assassina Garin.

[3] C'est le Fromont qui joue un si grand rôle dans ce poëme, et dont Adenès a parlé au commencement de *Berte aus grans piés*.

A Fromont orent guerre qu'avez oï conter,
Dont il convint de cor mainte ame desevrer,
Maint chastel, mainte tour à terre craventer.
S'en convint à Pepin mainte paine endurer.

(Page 7, et *Addenda*, page 191.)

Compains, compagnon, ou commensal. Ce titre de compaing avait quelque chose de fraternel. Il rappelait une communauté d'enfance, d'études, de gîte et d'exercices. Sainte-Palaye, qui s'est occupé des *frères d'armes*, aurait

Li rois les aime, en grant chierté les tint;
Sor tous se loe de Begon le petit
Qui volentiers le sert devant son lit.
Quant va en bois, li rois nel veut guerpir.
Un riche don l'empereres li fist :
Tote Gascoigne li dona à tenir,
Cil le mercie qui volentiers la prist.
Envie en ont li grant et li petit,
Hardrés en fu corroceus et marris[1].
Puis ne fu gueres, que chevalier l'en fist[2].
Ce fu à Lengres, la cité de haut pris.

XXI.

Li rois tint court à Lengres la cité;
De mains leus sunt li baron assemblé.
Là, fu Garins chevaliers adoubés[3],

dû, ainsi que Du Cange dans ses notes sur Joinville, distinguer les compaings des frères d'armes. On voit ici comme dans mille autres lieux que les *compaings* pouvaient être, par leur âge, étrangers à tous les exercices et devoirs guerriers.

[1] C'est alors que Pepin, pour apaiser Hardré, lui promit de disposer en sa faveur du premier fief vacant. Fromont, plus tard, ne manqua pas de rappeler cette promesse.

[2] *En fist*, on fit.

[3] *Chevaliers adoubés.* Les continuateurs de Du Cange

Fromons, Guillaumes, et Begons l'adurés [1],
Et maint prodome que n'ai pas ci conté.
Haute est la feste, si l'ont bien célébré :
Après mengier sunt del palais torné ;

font venir le mot *adouber* du saxon *dauban*, et l'interprètent, en conséquence, *frapper*, par allusion à la coutume de frapper du plat de l'épée les guerriers que l'on armait chevaliers. L'étymologie peut être bonne ; mais il semble incontestable que l'acception précise d'*adouber*, était celle de vêtir et armer. On voit par le roman de Girart de Vianne qu'un des principaux obstacles à l'adoubement des varlets était la dépense qu'occasionnait cette cérémonie.

Allor respont par mont grant amisté
L'abbé Morant qui tant ot de bonté :
« Par Deu, enfant, de grant gent estes-né....
« Mais d'une chose me dites vérité,
« Se onques fustes chevalier adobé ? »
— Nenil, voir sire, ne lessa povreté.

Et dans le roman de la *prise de Jérusalem*, on voit le substantif *adoub* employé dans le sens d'arme.

L'empereres de France dessendi à ses très,
Illuec se désarma des *adous* qu'ot porté,
Et li duc et li princes et ses riches barnés.

[1] L'*adurés*, l'*endurci*, l'*enforci*. Je ne l'ai trouvé avec cette signification que dans le précieux Cotgrave. Voici l'article de Cotgrave : « *Adurer*, to harden, stiffen, make strong, enure unto. »

Aus ostex vont, es chevaus sunt monté[1],
Escus ont pris, assez ont behordé[2].
Begonnès sist sor Baucent l'aduré[3]
Qui moult fu biaus, li rois li ot doné.
Begons fu preus, de grant nobilité,
Bel tient l'escu d'or fin enluminé[4] :
Ausi va drois com faucon enpené.
Moult le regarde de France li Barnés,
A lui se tienent li jone et li barbé,
Dist l'uns à l'autre : « Ce est la vérité
« N'a si bel home en la Crestienté.
« Preudons sera, se il vit, par aë[5]. »
Repairé sunt, quant il ont behordé,
A l'ostel Begue ont le vin demandé,
Et il lor fu volentiers presenté.

[1] *Aus ostex*, à leurs hôtels respectifs.

[2] *Behordé*, jouté.

[3] *Baucent*, cheval tacheté de noir et de blanc. Je le dériverais volontiers de *ambo-signatus*.

[4] Variante du Msc. 7628.[2].

L'escu au col, d'or fin enluminé.

On voit qu'au temps de la composition du poëme, le système des armoiries n'était pas encore perfectionné.

[5] *Par aë*, par âge. Preudome sera, si Dieu lui prête vie.

Quant dormi orent el palais sunt monté[1].
Ez un message qui de Paris fu nés,
Ou voit le roi, si s'est haut escriés :
« Drois empereres, malement es menés :
« Beauvoisis ont li Normant tot gasté.
« Li dus Richars forment s'est revélé[2],
« Ta terre escille, s'en a ta gent mené. »

XXII.

Li rois l'entent; s'en a le cuer marri.
Haut a parlé que Franceis l'ont oï :
« Consiliez-moi, por Dieu qui ne menti,
« De ces Normans qui ensi m'ont honi.
« Se droit n'en ai, dont n'ai-je nul ami. »
Avant saut Begues qui ot le cuer hardi :
« Drois empereres, » fait-il, « entens à mi :
« Seneschaus suis, la votre grant merci !
« Vous m'en saisistes, ne l'ai pas déservi.

[1] Variante du Msc. 7628. [2].

Quant *béu* orent, el palais sont monté.
Es un mesage, en haut s'est escriés,
De Paris vient, bien sera escoutés :

[2] *Revélé*, révolté.

« Je prens sor moi cest forfait qu'ai oï [1];
« Moi et mon frere Garins que je vois ci,
« Nos irons là qu'ainsi est establi :
« Se ne le fais venir à la merci,
« Mar me lairez vaillant deus parisis.
« Vos remanrez, car il est drois ensi,
« Et nos irons à force et à estrif [2]. »
« Diex, » dist chascuns « quel baron aura ci!
« Se il vit gueres mort sunt si anemi [3]. »
De Lengres partent, un poi après midi,
Cinq cent baron qui tuit furent ami.
Tant ont erré, ce sachiez-vous de fi [4],
Qu'à Paris vienent droit à un samedi.
La nuit i jurent, et s'en vont au matin,

[1] *Forfait*, délit, crime.

[2] *Estrif*, étrier.

[3] *Gueres*, beaucoup. C'est le sens véritable de ce mot. La négation dont on l'accompagne ou que l'on sous-entend fait qu'on le croit à tort synonyme de *peu*. C'est une grosse erreur justifiée par l'Académie, dont l'article sur le mot *guères* suffirait pour discréditer l'autorité la mieux établie.

[4] *De fi*, de confiance, de foi. De là les paysans disent encore *par ma fi!* et non pas de l'indécente expression italienne *per la mia fica!*

Et chevalchèrent à force et à estrif.
En Normendie s'enbatent un mardi.
Les chasteaus prenent, mainte vile ont croissi[1],
Et maintes proies par les chans acoilli.
Cil Normant fuient car moult sunt esbahi.
Li dux Richars n'estoit pas loing de ci[2],
Il repaira au chastel de Poissi;
Et li dux Begues la parole entendi
Que près de lui furent si anemi.
Li vassaus monte qu'il ot le cuer hardi
A bien set cens chevaliers fervestis;
Au chastel vindrent, ains que fust esclarci[3].
As quatre portes ont lor gent establi,
Enserré l'ont ensi com je vous di.
Buegons apèle le vassal Amauri:
« Dites Richard viègne parler à mi,
« Il n'aura garde, loiaument li affi.
« Et si nel fait de m'amor le deffi. »
Et cil s'entorne qu'a la parole oï;
El chastel entre par le pont Savari[4]:

[1] *Croissi*, désolé, martyrisé. Du latin *cruciari*.

[2] J'ai suivi pour les dix vers suivants la leçon du manuscrit de saint Germain 2041. Elle m'a paru la plus vraisemblable et même la seule complètement intelligible.

[3] *Au chastel*. Le château de Poissy, appartenant au roi.

[4] *Le pont Savari*. Ce pont et le château n'existent plus.

Vint à Richart qui moult fu de grant pris :
—« Venez parler à Begon votre ami,
« Vos n'avez garde, ice ai bien oï [1],
« Je vous séure et de Dieu et de mi. »
Et Richars monte sur le mul arrabi,
Vint à Begon et à Garin ausi.
Encontre cort Begons, quant le choisi :
—« Sire, » fait-il, « je vous tieng por ami,
« Se vos ce fetes qui jà vous sera dit :
« Mes parens estes et mes germains cosins ;
« Alez au roi, si li criez merci,
« Faites li droit de ce qu'avez mespris.
« Ou, se ce non, il porrait estre pis. »
—« Volentiers sire » li dux Richars a dit.
Je que diroie ne conteroie ci ?
Au roi de France vint Richars à merci,
Au roi s'acorde, si furent bon ami.
Entre Begon et son frère Garin
Fromont le conte, Guillaume de Montclin,
Flandres aquitrent avec le roi Pepin [2];

On croit qu'ils étaient bâtis sur l'emplacement de l'église actuelle de Poissy. Là naquit saint Louis.

[1] *Ice*, cela.

[2] C'est-à-dire : par les efforts réunis de Begon, de Garin, de Fromont et de Guillaume de Montclin, Flandres fut mise à la discrétion de Pepin ; et par la valeur du Loherain

Tote Gascoigne et Poitou autresi,
Par le pooir au Loherenc Garin.
Nus n'i forfait, vaillant un angevin.
Li emperères à Mont-Loon en vint
Iluec séjorne por faire son plaisir.
Ce fu à feste au baron Saint-Martin [1] :
Li rois apele le Loherenc Garin :
— « Sire vassaus, le ferez-vous ainsi ?
« Aquité m'as Mansiaus et Angevins,
« La vostre terre avez mis en obli
« Qu'ainsi vous tolt li fors rois Anséis.
« Seneschaus estes de trestout mon païs,
« Mandez les homes qui me doivent servir,
« A Mez iront que vostre pères tint. »
Et dit Hardrés : « Mes sires a bien dit,
« Un tel baron doit-on de cuer servir.

Garin, la Gascogne et le Poitou subirent également la loi du roi de France.

[1] C'était le 11 novembre. Autrefois on se rappelait la fête de Saint-Martin, comme aujourd'hui l'anniversaire de nos journées patriotiques. Mais il est à craindre que la popularité des dernières ait moins de durée que n'en avait eu, auparavant, celle d'un pauvre bonhomme de saint. L'évêque de Tours avait de grands droits à la reconnaissance nationale : il avait beaucoup contribué à l'introduction du christianisme dans les Gaules.

« Mes cors méismes ira ensemble ô lui,
« Et tuit mi frere et anbedui mi fil
« Et mes parages, et tuit mes riches liu. »
Li rois semont par trestot son païs
Qu'à Chaélons soient jusqu'à mardi.
D'iluec s'entorne, droit à Verdun en vint,
Desci qu'à Mez ne prenent onques fin.
A la réonde ont la cité assis;
Esmaié furent moult la gent del païs.
Or entendez que li dux Hardrés fist:
Il a mandé les barons del païs
Que par conduit viegnent parler à lui;
Et il le firent quant les mos ont oïs.
Voit les Hardrés, à raison les a mis[1]:
—« Franc chevalier, entendez envers mi:
« Vos fustes home au riche duc Hervi,
« Vous ne devez mie vos fois mentir
« Contre Begon ne encontre Garin;
« Rendez la terre et trestout le païs. »
Et cil respondent: « Volentiers, non envis,
« Nos en penrons conseil à nos amis. »
Quant li communs a la parole oï,
Trestuit se tienent au Loherenc Garin.

[1] *A raison mis*, mettre à raison. C'est *arraisonner* quelqu'un, lui parler.

A grant merveille fist li dux que gentis,
Quant il a pris la mesnie Anséis :
Trestous les fait de novel revestir
Et les envoie arrière en lor pais :
Grant joie en fait li fors rois Anséis.
La féaulté a li Lohérens pris
De tous les homes qui sunt de son païs.
Huimès comencent merveilles à venir.
Li rois de France est venus à Paris :
Li quatre roi sunt en Provence mis[1],
Prinse ont Auvergne et destruit Caorsin[2];
En Moriane se sunt li glouton mis[3],
Brisent moustiers, destruient crecefis,
En ces chapelles font les chevaus gésir :
A Val parfonde nous ont Thierri assis[4],

[1] *Li quatre roi.* Les quatre rois maures qui se partageaient l'Espagne.

[2] *Caorsin*, le Querci, dont la capitale est Cahors.

[3] *Moriane*, la Savoie. Cet état, réuni dans le huitième siècle au royaume de Bourgogne, ne prit le nom de *Savoie* que long-temps après le douzième siècle. Aujourd'hui il n'y a plus que la ville de *Saint-Jean de Maurienne* qui rappelle son premier nom.

[4] *Nous ont Thierri assis.* Thierri, prétendu roi de Maurienne. Le poète dit *nous*, parce qu'en présence des infidèles, tous les chrétiens ne formaient qu'un parti. — *Val parfonde.* Voy. la note de la page 96.

Mais li bons rois a moult bon conseil prins;
En douce France en a au roi tramis [1].
Jofrois i va cil qui fut niés Gaudin [2],
Passa Lions, s'est venus à Clugny [3],
Là demanda nouvelles de Pepin.
On li enseigne en la cit de Paris,
Et il i va à force et à estri.
Quant il i vint, alés en fut Pepins [4]
A Mont-Loon pour faire son delit [5];
Et il en fut couréciés et maris.
Tant chevaucha qu'il le trueva ici.
Il descendirent chiés lor oste Landri [6].

[1] *Tramis*, envoyé.

[2] *Niés Gaudin*, et par conséquent cousin des deux freres Lorrains. La plupart des manuscrits portent :

Giefrois i va qui fu *frères* Gaudin.

[3] Clugny est à douze lieues de Lyon. C'était dans les monastères plutôt que dans les grandes villes qu'on pouvait s'informer des affaires publiques.

[4] *Alés en fut.* Nous disons encore dans le même sens : *s'en alla*, se fut en allé.

[5] *Delit*, plaisir.

[6] *Lor oste Landri.* Le titre d'*oste*, ou *hoste*, obligeait celui qui le portait à loger et entretenir, pendant un temps déterminé, le seigneur de qui il l'avait reçu. Les principaux barons de France avaient ainsi un droit d'*hostelage* dans chacune des places importantes du royaume.

Ains que manjast li riches rois Pepins,
Par devant lui el palais se sunt mis.
Jofrois parolle cis qui fut niés Gaudin :
« Cis Dame-Diex, qui de l'aigue fist vin
« Au jor des noces de saint Archedeclin [1],
« Il saut et gart le riche roi Pepin !
« Sa force croisse, son barnage et son lin [2],
« Par quoi il puisse son règne maintenir !
« A vous m'envoie li riches rois Thieris;
« De Moriane a la terre à tenir.
« Li quatre roi se sunt ensemble mis,
« De Provence ont tout le païs conquis :
« En Moriane se sunt à force mis
« Où il destruient mostiers et crucefis.
« Moult par-enpirent la loi à Jhésu-Crist.
« Es sains mostiers font les chevaus gésir,
« Prenent les prestres, les escorchent tos vis.
« Assise ont Arles, la grant cité de pris.
« Thierris manda sa gent et ses amis
« Pour assembler aus cuivers maléis,
« Bien a huit jors qu'à aus se combati ;

Il faut consulter ici l'excellent article de Du Cange sur le mot *hospes*.

[1] *Saint Archedeclin*, nom du marié de Cana. C'est une corruption de *Architriclinus*, maître-d'hôtel.

[2] *Son barnage et son lin*, sa chevalerie et sa lignée.

« Moult i perdi, onques rien n'i conquist:
« Or ci vous mande, par Dieu qui ne menti,
« Secourez-les, car il sunt vos amis. »
Li rois l'entent, si en bronche le vis;
Hardré apelle, Foucher et Savari,
Et Dant-Bernart, et le conte Henri:
« Consilliez-moi, par Dieu qui ne menti
« De ceste chouse qu'avez oï ici. »
Et dist Hardrés: « Or entendez à mi. »
A une part se sunt trait li marchis[1].
Premier parla Hardrés au poil flori,
N'ot si felon el roiaume Pepin.
Où voit le roi, ci l'a à raison mis:
« Drois empereres, entendez ci à mi;
« Charles Martiaus qui maint estor vainqui[2],
« (Jhesus de gloire ait de s'ame merci!)
« Envers le duc Girart gueroia-il.
« Maint orfe firent et maint homme morir[3],
« Dont mainte dame remèrent sans maris.
« Mort sunt li père, ci sunt petit li fil.

[1] *A une part*, à l'écart. Au lieu de rassembler tous les barons de sa cour, Pepin se retire pour délibérer avec les vieillards et les gens du parti de Hardré. On verra bientôt que Garin le Loherain lui en fait de durs reproches.

[2] *Estor*, force, puissance.

[3] *Orfe*, orphelin. Maint orfe et maint homme firent-ils mourir.

« Tes regne est povres et d'argent escheris [1],
« Et Sarrasin depuis l'ont envahi.
« Rois, prens conseil au los que je te dis [2] :
« Ivers ira, si revenra avris,
« Erbe croistra par chans et par larris,
« Là paisteront li bon cheval de pris ;
« Adonc irons, se il se puet tenir [3]. »
Dit l'empereres : « Et je l'otroi ensi. »
Adonc reviurent dont il erent parti ;
Tuit coi s'asient, ne font noise ne cri :
Premier parla Hardrés au poil flori :
« Signor mesage, entendez envers mi ;
« Mon sire avez trouvé moult dégarni.
« Ivers ira, ci revenra Avris,
« Adonc irons, car pré seront flori.
« Et paisteront cil destrier arabi. »
Dient li mes : « Mauvais conseil à ci,
« Ains iert mes sires mors et ensevelis. »
Adonc se claiment malenrous et chétis :
« Que ferons-nos ? que pourons devenir ?
« En nostre terre n'oserons revertir,

[1] *D'argent escheris*, épuisés d'argent. De là le vieux mot *eschars*, chiche.

[2] *Au los*, à l'avis.

[3] *Se il se puet tenir*. Si le roi de Maurienne peut se maintenir jusque-là.

« Ne verrons mais nos filles ne nos fils,
« Se ne voulons renoier Jhesu-Crist.
« Aine nous lairons escorchier trestous vis.
« Or nous secoure li rois de paradis! »
A l'ostel ert li Loherans Garins,
Ensemble o-lui Guillaume et Fromondins,
Jofrois d'Anjou et li quens Jocelins,
Begons li prous del chatel de Belin,
Il n'ot meillor jusqu'à l'aigue del Rin;
En lor compaigne chevalier trente sis.
Là se déportent et mainent grant delit [1].
Del grant palais uns escuiers en vint;
Garins demande : « Dont venez, biaus Amins? »
— « Sire, » dit-il, « jà le porrez oïr :
« De celle salle où j'ai merveille oï?
« Quatre mésage qui sunt home Thieri,
« Secors quéroient, mais il i ont failli.
« Hardrés li dux les a bien escondis,
« Peres Fromont mon signor que vois ci [2].
Et dit li dux : « Grant villenie fit

[1] *Là se déportent.* Se déporter offre ici le sens du verbe *se divertir,* avec lequel il a d'ailleurs la plus grande analogie. *Se déporter* et *déportement* ont ensuite signifié *se conduire et conduite;* aujourd'hui *déportement* ne s'emploie plus qu'en méchante part, et comme synonyme de *mauvaise conduite.*

[2] *Peres Fromont.* Hardrés le duc, père de Fromont.

« Et grant péchié quant il les escondit.
« Car i alons, biaus compains Fromondins,
« En cel palais parler au roi Pepin,
« Qu'en autre soit li suen consaus vertis,
« Et secourions le riche roi Thieri.
« Jouvencel sommes, acroissons nostre pris;
« Se li rois faut, ci mandons nos amis,
« Et querons los en un autre païs[1]!
— « Vollentiers, sire, » Fromons li respondit.
En pied se levent li enfant de haut pris,
Jusqu'au palais ne prinrent onques fin[2].
Contremont monte et Begons et Garins,
Il et Guillaumes et li prous Fromondins;
Les mes encontrent, qui ont le chief enclin[3],
Tenrement plourent des biaus eus de lor vis.
Begons les voit, moult grant pitié l'en prit:
— « Estes-vos mes? » li Loherans a dit.
Li uns respont: « Si maït Diex, oïl,
« De Moriane, dou royaume Thieri;

[1] Ce discours de Garin me semble bien exprimer l'esprit de l'ancienne chevalerie française. On y voit percer l'impatience du repos plutôt que l'indignation de l'injustice, ou même la haine des ennemis du nom chrétien.

[2] *Prinrent fin.* Prendre fin et finer sont toujours synonymes de *délayer, arrêter.*

[3] *Le chief enclin,* la tête basse.

« J'ai non Jofroi, niés suis au bon Gaudin. »
— « Par foi, » dist Begues, « vous estes mes cousins. »
Et dist li mes : « Moult sommes entreprins;
« Li quatre roi gastent notre païs.
« Por secour querre venimes à Pepin,
« Et il nous a, sire, du tout failli. »
— « Tornez arriere, sire; » ce dit Garins :
« Se li rois faut, nous serions mès honis. »
Et li message dient : « Vostre merci ! »
Arrieres vont devant le roi Pepin.

XXIII.

Li dux Garins est el palais montés :
O lui les mes qu'il a fait retourner;
Joste-lui Begues, de qui il fut amés,
Fromons, Guillaumes, leur compaignon juré[1].
Garins parla qui bien fut escoutés :
« Drois empereres, envers moi entendez;
« Dit avez chouse dont vous estes blasmés.
« Vous déussiez à vos barons parler,
« Ne mie croire les chenus, les barbés,
« Qui le sejour aiment et repouser[2],

[1] *Compaignon juré*, c'est-à-dire *leurs compains.* (Voy. la note 3, page 63.)

[2] *Le sejour,* le loisir. Rabelais a encore pris ce mot dans

« Et au couchier le vin et le claré[1].
« Jà par tels gens en pris ne monterez. »
— « Vous distes mal, » ce dist li quens Hardrés,
« La terre est povre et li païs gastés
« Par Dant-Gerard qu'est de Roucillon nés,
« Et par Paiens, les cuivers defaés.
« Tex se fait ore de guerre abandonné,[2]
« Se l'Empereres estoit là aroutés[3]
« Jà n'i mestroit un denier monéé. »

le même sens. « *Buveurs tres illustres,... pendant qu'es-* « *tes de sejour.* »

[1] *Le claré*, c'est-à-dire, *filtré, clarifié.* C'était, dit le traducteur du *de rerum Proprietatibus*, « une liqueur faite « de vin, et de miel, et d'espices de bonne odeur qui sont « moulues en poudre et mises en un sac de linge avec du « sucre et du miel. Et puis coule-l'en le vin parmy, plu- « seurs fois, ainsi come on fait la lexive. » Le *claré* était donc une sorte de ratafia. Du Cange, qui cite le texte latin de ce passage, confond le claré avec l'Hippocras : mais il aurait dû remarquer qu'au livre XVII, chapitre 184 du même traité, l'auteur a soin de distinguer les deux liqueurs.

[2] *De guerre abandonné*, entièrement voué à la guerre. (*Omnino deditus.*)

[3] *Aroutés*, acheminé, en marche. « *Arrouter*, » disait encore Nicot, au seizième siècle, « c'est mettre en « chemin, acheminer, avoyer. Comme : *il fit arrouter* « *ses sommiers devers France.* »

Respont Garins: « Je cuit que vous gabez;
« Ains que li mois soit trestout trespassés,
« I venroi-jou à dix mil home armés,
« Secour aura Dans Thieris l'adurés. »
Ce dist Fromons: « Peres, car repousez :
« Dit en avez dont vous estes blamés.
« Laissiez la cort, que mestier n'i avez;
« Nous remainrons que avez engendrés.
« Li rois est jones, s'el servirons asséz;
« Bien le puis faire, je et mes parentés. »
—« Voir, » dist li rois, « trop en avez parlé;
« Tout mettez-sus au bon conte Hardré.
« Adonc irai, puisque vos le vollez. »
Et respont Begues: « Car faire le devez. »

XXIV.

« Rois empereres, » ce dist li dux Garins,
« Se vos sofrez que soit prins rois Tierris,
« Li regnes ert perdus et li païs.
« Ainc n'acointastes plus felons anemis,
« Il gasteront trestout, ce vous plevis.
« Toute Bourgogne iert de la guerre pris [1]. »
—« Laissiez ester, » ce dist li rois Pepins,

[1] *Toute Bourgogne*, c'est-à-dire, le comté et le duché de Bourgogne.

« Je vous en jure le cor de Saint-Denis,
« Secour ara li riches rois Tierris. »
Respont Begons : « La vostre grant merci !
« Signor Franceis, Mancel et Angevin,
« Avez oï que l'empereres dit ;
« Or en vos terres, por vos armes saisir ;
« Qu'à Pentescoste soions trestuit ici.
« Ou à Lions, où li consaus iert prins. »
Grant joie en font Mancel et Angevin,
Et Loherenc et tuit li Poitevin,
Et l'Allemant, et cil d'outre le Rin.
— « Drois empereres, » ce dist li dux Garins,
« A Pentescoste iert chevaliers Aubris,
« Jofrois d'Anjou, et mes niés Hernaïs,
« Et li quens Huedes, et l'Allemans Oris ;
« Chevalerie sera par aus en pris. »

XXV.

NOSTRE empereres semont s'ost durement :
Normant, Breton i vinrent voirement,
Et Avallois, Flamenc et Loherenc[1].
Delà le Rin i vint mout fière gent ;

[1] *Avallois*, les habitants des terres basses, ou *à val*, que nous appelons encore *Pays-Bas*.

D'Ais la chapelle dusqu'au pui Saint-Vincent[1],
Ne remaint home, par le mien esciant,
Qui ne venist à l'ost moult richement.
Cil de Gascoigne i vienent liement;
Begons les guie, li dux au fier talent[2]:
Jusqu'à Lions n'i eut arestement.
Là poïssiez véoir maint garnement,
Mains paveillons qui sunt tendus au vent,
Et maint pennon où li fins ors resplent.
Li rois descent desus le pavement:
El palais monte, qui fut fait à ciment.
Li seneschaus et tuit li chambellant
Entour lui sunt: chascuns son ostel prent.

XXVI.

HÉBERGIÉ sunt Franceis et aresté[3].
Grant joie mainent par toute la cité.
Li Borguignon ont Aubri adoubé,

[1] Le manuscrit 7628. 2. offre la variante:

Jusqu'as pors d'Ai jusqu'as pors Saint-Vincent.

mais je n'ai pas trouvé plus facilement le *port* que le *puis Saint-Vincent.*

[2] *Les guie*, les conduit, les *guide.*

[3] *Hébergié.* Les Mss. portent encore: *haubergié* et

Et l'Allemant et Huedes le sené[1],
Le quens Joffroi d'Angiers la grant cité,
Et Hernaïs, qui d'Orléans fu né.
Quant mangié orent et midis fu passés,
Chevaus demandent, on lor a amené.
Les escus prennent, behorder vont as prés.
L'erbe i est verde et gent i ot asséz.
Aubris fu biaus, eschevis et molés[2],
Gros par espaules, graisles par le baudré[3];
N'eut plus bel homme en soissante cités.
Mout bien li siet l'escus enluminés;
Cil qui l'esgardent cuident qu'à tout soit nés[4].

herbergié. Ici, comme dans tous les autres cas, j'ai préféré l'ancienne manière d'écrire, qui se rapprochait le plus de la moderne. Indépendamment de tous les avantages que présente ce choix systématique, j'ai pensé que l'orthographe la mieux conservée devait être, par cette seule raison, la plus généralement adoptée autrefois.

[1] *Et l'Allemant*, Ouri. — *Le sené*, le sensé.

[2] *Eschevis*. J'ai cité ces deux vers dans une note de *Berte aus grans piés*: mais je crains d'y avoir mal interprété le mot *eschevis*. Il signifierait plutôt ici *grand*, *étendu*, *élancé*, que *chevelu*. — *Molés*, moulé.

[3] *Baudré*, ceinture. Ce que nous appelons *la taille*. De là *baudrier*.

[4] *Qu'à tout soit nés*, qu'il ait fait tout cela dès sa naissance.

Moult bel behorde tout contre val les pres ;
Bien li avint, si fu de tous loués.
Li dux Garins l'a à Begon montré :
« Frères, » dit-il, « por Dieu, or esgardez
« Cil iert preudons, se il vit par aë. »

XXVII.

El cheval sist li rois de Mont-Loon,
De la ville issent il et si compaignon :
Li jors fu biaus, si fu chaus li sablons.
Bien behorda Aubris li Borguignons,
Et l'Allemans, et Eudes li frans hons,
Jofrois d'Anjou et Gautiers d'Avalon,
Et Hernaïs, qui puis fut moult preudons,
Et Fouquerés, Hues de Besençon.
Li rois ot chaut, ce virent li baron ;
Li vis li sue et la face environ :
Les escus baissent, si s'en vont en maison.
Le fils Charlon à la clère façon
Après maugier li prent une frissons :
Malades fu, s'en pese à maint baron [1].
El lit le cochent sans nule arestison.

[1] *S'en*, si (*sic*) en pèse.

XXVIII.

DUREMENT fut enfers li rois Pepins [1],
Chargiés de mal et durement souspris.
Là fut Hardrés o le grenon flori [2]:
« Sire, » fait-il, « je vous avoie dit;
« Ne le pourrez endurer ne sofrir [3].
« Cil fol garson t'ont en folie mis [4],
« Garins, Begons, et Guillaumes mes fis,
« Et Fromondins et Bernars de Naisil.
« Or sunt vostre homme de vous moult esbahi.
— « Voir, » dist li rois, « je suis moult entrepris. »
— « Faites mander, » dist Hardrés li floris,
« Chascuns s'en voit arrier en son païs
« Le matinet; que feroient ici ? »
Quant li message ont la parole oï,
Dolant en furent et durement marri.

[1] *Enfers*, malade (*infirmus.*)

[2] *O le grenon flori*, avec ou aux cheveux blanchis. *Grenon* semble venir de *crinis*.

[3] *Ne sofrir*. Ce behourd n'avait eu lieu qu'à l'occasion et comme prélude de l'expédition projetée. Hardrés, qui l'avait blâmée, revient ici sur ses prévisions.

[4] *T'ont en folie mis*, c'est-à-dire : t'ont fait faire une sottise. (J'ai suivi la leçon du msc. 7608.)

A l'ostel vinrent où li Loherens gist :
En piés se dresce, quant il les a choisi.
Il lor demande : « Que avez-vos oï ? »
Et dit Jofrois : « Moult sommes esbahis,
« Li rois a mal et se gist en son lit;
« Hardrés commande et les autres aussi
« Demain en voissent Mancel et Angevin,
« Breton, et Saisne, et cil d'outre le Rin [1]. »
Respont li dux : « Il n'ira mie ensi. »
Diluec s'en torne et Begons et Garins,
Fromons, Guillaumes, et Bernars de Naisil.
El palais montent que firent Sarrasin [2],
Tresqu'à la chambre ne prinrent onques fin.

[1] *Saisne*, Saxons.

[2] *Sarrasin*, c'est-à-dire les *non-baptisés*. Par ce mot, nos poètes entendent aussi bien les païens que les musulmans, les Romains ou les Vandales que les Maures ou les Turcs. Ce palais de Lyon n'existe plus aujourd'hui : c'était le séjour des gouverneurs romains ; Auguste et plusieurs autres empereurs l'avaient même habité. Il était bâti sur le penchant de la montagne *Saint-Just*, et pendant long-temps, ses ruines conservées au milieu des vignes portèrent le nom de *maison de l'Antiquaille*. Au dix-septième siècle, on érigea, à leur place, le couvent des religieuses de la Visitation. Il est aujourd'hui transformé en un hôpital des fous, connu sous l'ancien nom de *maison de l'Antiquaille*.

Garins apelle le portier en latin[1] :
Cil ouvre l'uis, li dux dedans se mist,
Devant le roi desor un banc s'assist.
Li dux li tate et le bras et le pis ;
Li rois fu moult de fort mal entrepris.
« Ce est raoncles, » li Loherens a dit[2],
« Mais se Dieu plaist, demain serez garis.
« Vous commandastes Hardré que je vois-ci,
« Vostre home voisent chascuns en son païs ;
« Péchiés seroit, vos en seriez honis.
« Faites le bien, ne vous mouvez de ci[3],
« Jusqu'à cel jour que vos serez garis.
« O vous remaignent li viel et li flori.

[1] *En latin.* Garin prononça sans doute le mot *Ave.* On peut croire qu'il s'en servit afin de prévenir tout obstacle sur son passage. Le roi était malade, et le duc donnait ainsi à entendre qu'il était médecin. Remarquez que c'est le *portier de la chambre,* et non de tout le palais.

[2] *Raoncles.* (Msc. 7608, *réancles.* — Msc. de l'Arsenal 181, *draoncles.* — Msc. 7628, 2. *racles.*) C'est le nom d'une maladie de la peau. Dans la basse latinité, ce mot a quelquefois été traduit par *dracunculus* et *dranculus;* voyez ces mots dans Du Cange. Mais on ne trouve dans les glossaires *raoncles, réancles, draoncles,* ni *racles.*

[3] *Faites le bien.* Nous avons transformé en adverbe ce substantif, et nous disons aujourd'hui: *faites bien.*

« Moi et Fromons, Guillaumes de Montclin,
« Begons, Huons, et l'Allemans Oris,
« Ensemble o nous li borgoins Auberis,
« A Moriane irons aus Sarrasins.
« Esauchier dois l'enseigne Saint-Denis[1],
« Et vos devez de la terre eslargir. »
Et dit li rois : « Or avez-vos bien dit.
« Je vous commant l'enseigne Saint-Denis,
« Vous et Begon qui estes mes amis,
« Et Fromondin, Guillaume de Montclin ;
« Et que il facent del tout à vo plaisir,
« Come mon cor si lor commande et pri.[2] »
Et dit Fromons : « Bien l'avons-mès oï,
« Ne lor faudrons tant come serons vif. »
Par l'ost crierent le ban au roi Pepin,
N'i ait vassal si haut ne si hardi
De l'ost se part, por les membres tollir[3].
Demain en voissent avec le duc Garin
Qui portera l'enseigne Saint-Denis.

[1] *Esauchier*, etc, c'est-à-dire : « Mon devoir est d'ac-« croître le renom de la bannière de France ; le vôtre est « d'agrandir vos états. »

[2] Je leur recommande cela, comme s'il s'agissait de ma personne.

[3] *Por les membres tollir*, sous peine d'être démembré.

La nuit fut belle et li jors esclarcit:
Li Loherans se leva par matin,
S'est de ses armes aprestés et garnis.
La oïssiez et corner et glatir,
Ces olifans et ces cors resbondir.
Trosser sommiers et chargier et garnir,
Vins et viandes por lor cors garantir.
De Lions issent plus de soissante mil
Devant aus fu l'enseigne Saint-Denis.
Tresqu'à Vianne ne prinsrent onques fin [1].
Desor le Rone ont tuit lor ostel prins;
Marchiés lor vint, et l'ost s'en esbaudit [2].
S'ourent plenté et de pain et de vin.
La nuit gaita Guillaumes de Monclin [3],
Hains de Bordelle, à deus mil fervestis,
Jusqu'au matin que jors fu esclaris.
Li ost se lieve si tost com li jors vit;
Maint pavillon véissiez recoillir [4],

[1] *Vianne*, Vienne, à cinq lieues de Lyon.

[2] *Marchiés lor vint.* Le mot *marchié* (marché) s'est pris souvent, comme ici, dans le sens de *provisions alimentaires d'une armée,* et, si l'on peut parler ainsi, de *vivanderie.* « Venientibus autem nobis, ante civitates « eorum, imperabat civibus ut nobis secure apportarent « *mercatum.* » (Tudebod. lib. 1, apud Muratori.)

[3] *Gaita*, fit le guet.

[4] *Recoillir*, replier, ou reployer.

Et maint sommier trosser et maint roncins.
Li ost s'arroute par vaus et par larris [1],
Et par les roches dont moult a el païs.
De l'une à l'autre voient singes saillir,
Voient ces ors des bocages issir.
Costoient Yse dont corant sunt li fil;
Jusqu'à Romans ne prinrent onques fin.
D'autre part logent à la roche-Cayn [2].

[1] *Larris.* Du Cange et les autres interprètent ce mot: *terrain inculte;* ils auraient dû ajouter: *et inégal.* En effet, on trouve à chaque instant: *au bas, au haut d'un larris.* J'en citerai deux exemples entre mille:

Et Macabrés en va tot à *val un larris*
Et maine dis convois de Paens fer-vestis.

(Parthenopex de Blois.)

« Celuy grand chevalier broche le destrier. Mais le cheval de Lan-
« celot est plus isnel que le sien, si le attaint en la *montée d'un*
« *larris.* »

(Lancelot du lac.)

[2] Variantes:

Voient ces ors des boscages issir
De l'un à l'autre ices grans sers saillir
Dusc' à Romans ne prisrent onques fin
Là heberja li Loherans Garins.

(Msc. Saint-Germ. 2041.)

De l'un à l'autre voient singes saillir
Voient ces ors des bocages issir
Tresqu'à Valences ne prinrent onques fin

XXIX.

Li os héberge qui ne s'atarge mie,
Belement loge aval la praérie
L'erbe i est verde qui ne lor déplait mie.

Costoient Ise dont parfont sont li ris
Jusqu'à Romangne ne prinrent onqoes fin
De l'autre part sor la roche Cayn.

(Msc. Saint-Germ. 1244.)

De l'une à l'autre voit en singes saillier
Voient ces ors de bochages esir
Tresqu'à Valences ne pristrent onques fin
Costoient Ise dont corant sont li fil
Jusqoes Romans ne prisrent onques fin
De l'autre part soz la Cayn.

(Msc. 7533.)

La veist-on des bous ses ors saillir
Et sor ses roches ces grans cinges fuir
Les gens i traient s'en ont bien cent ocis
Dusqu'à Valence ne prinrent onques fin
Rise costoient dont parfont sunt li fil
Dusque Dormant un chastel seignori
D'autre part logent à la roche Cain.

(Msc de l'Arsenal 181.)

(Le Msc. 9654. 3. A. offre la même leçon, si ce n'est qu'il donne *Yse*, au lieu de *Rise*, et *Vermans* au lieu de *Dormant*.)

Que véissiez ces grans singes saillir

La nuit demeurent, plus ne sejornent mie;
Li os s'aroute qui fut belle et furnie:

Notre gent traient s'en ont assez ocis
Jusqu'à Valence ne prenent onques fin
Costoient Ise dont corant sunt li fil
Dusqu'à Romans ne prenent onques fin
Outre se logent sur la roche Cayn.

(Msc. 7608.)

De l'un à l'autre voient singes saillir
Voient ces ors des boscages issir
Tresqu'à Valence ne prisrent onques fin
Costoient Ise dont corant sunt li fil
Jusqu'à Romans ne prisrent onques fin
De l'autre part soz la roche Cayn.

(Msc. 7628. 2.)

J'ai voulu donner, une fois, presque toutes les variantes du même endroit, afin de rendre le lecteur juge éclairé de mon travail, du temps que j'ai dû y mettre et du discernement dont j'ai pu manquer ou faire preuve. Pour chaque passage, il m'a fallu tout comparer; et souvent c'est le dernier manuscrit qui m'a fait parfaitement comprendre le mot, le vers, ou le récit obscurs.

L'*Yse* dont il est ici parlé est évidemment l'Isère; mais toutes les recherches que j'ai faites sur la *Roche-Cayn* ont été infructueuses. Elle s'élevait sur les bords de l'Isère, mais était-ce un fort, un château, une bourgade? Cassini et l'histoire se taisent également.

Quant aux singes et aux ours qui sortaient des rochers semés sur la route de Vienne à Valence, il est nécessaire, non pas de remarquer l'invraisemblance du ré-

El front devant l'enseigne Saint-Denise
A mil pennons de cendal de Candie[1].
Là véissiez tant destriers de Hongrie,
Tantes banieres qui contre vent balie :
Sachiez, si ont grande chevalerie,
Se Diex n'en pense, grant mestier ont d'aïe[2].

cit, mais de rappeler qu'on raconte quelque chose de semblable de la *montagne inaccessible*, située à quelques lieues de Romans, et l'une des prétendues *merveilles du Dauphiné*. « François Ier, » est-il dit dans la bibliothèque du marquis de Paulmy, « fit faire des machines pour « l'escalader; on en vint à bout, et on y trouva des trou- « peaux de chamois qu'on crut y avoir été transportés « par miracle et s'y être multipliés de toute ancienneté. » (Vol. N. n. page 348.) Si l'anecdote est vraie, le poète est sans doute ici moins inexact qu'on ne serait tenté de le croire.

[1] *A mil pennons*. Pennons ou gonfanons de lance.

[2] *Se Diex*, etc., c'est-à-dire : Sachez que s'ils ont de grandes forces, ils ont aussi grand besoin d'aide, si Dieu n'y pourvoit.

XXX.

Li os chevauche par tertres et par combes[1]
A quatre lieus tot droit de Val parfonde[2].
Devant la vile ot maintduc et maint comte.

[1] *Combes*, *Combles* et *Combres*. C'est une plaine prolongée, et pour ainsi dire creusée au travers des montagnes. Ce mot est encore usité dans le même sens en Dauphiné et en Savoie. On lit dans le roman d'*Hervis :*

> Hervis regarde, vers le tertre combré
> Si a choisi, vit venir les armés.

[2] *Val parfonde*. Suivant toutes les apparences, cette ville était située dans l'emplacement occupé depuis par l'abbaye de *Haute-Combe*, c'est-à-dire à quatre lieues de Chambéry et sur le bord du lac du Bourget. Voici en effet ce que j'ai trouvé dans un portefeuille conservé à la Bibliothèque royale et rempli de notes rassemblées par le savant Antoine Lancelot: « Haute-Combe est ainsi « nommée *à cause qu'elle est dans une vallée profonde.* »

Un lecteur anonyme a écrit en marge du Msc. 7608: « *Val parfonde*, ville dont on ne parle plus. » Ce peu de mots prouve que l'annotateur ne devinait pas quelle pouvait être cette ville; mais il n'en faut pas tirer la conséquence que l'imagination du poëte en aura rêvé l'existence. Hugues de Toul, comme on le verra à la fin de ce volume, dans les *Testimonia*, en parle également. D'ailleurs le choix que firent plus tard les ducs de Savoie de l'abbaye de Haute-Combe pour leur sépulture, permet de

Li roi i sunt, Dame Diex les confonde!
A tuit lor gent, cui Diex envoist grant honte [1] !

XXXI.

A quatre liues de l'ost sunt aresté;
L'erbe i est verde et bel i sunt li pré.
Maint pavillon i ot et maint bon tré [2],
Le Garin tendent en un vergier ramé [3].
Entes i ot et de l'ombre à plenté,
De lez une aigue qui moult lor vint à gré.
Quant mangié orent et il orent diné,
Entor Garin furent tuit assenblé.
Fromons i fu et ses riches barnés;
Li dux Garins grant joie en a mené.
Sor une coute vermeille de cendé [4]
Sunt, lez Garin, li grant prince aresté:
De sor frais jons sunt li bel bacheler.
Li mes parolent qui sunt enlatinié [5],

supposer que ce lieu offrait des souvenirs respectables.

[1] *A tuit lor gent,* c'est-à-dire: « Les rois païens y sont « avec tous leurs gens. » On voit que les poètes se seraient fait scrupule de prononcer un nom d'infidèle sans l'accompagner d'imprécations.

[2] *Tré* pour *tref,* tente.

[3] *Le Garin*, le tref de Garin.

[4] *Cendé,* cendale.

[5] *Enlatinié,* instruit dans les langues étrangères et sa-

Le duc Garin en ont araisonné :
« Gentis hons, sire, jà ne vous iert celé,
« A quatre liues sunt Paien ostelé,
« A Valparfonde, l'orguillouse cité.
« Là est nos sires, cui Diex croisse bonté !
« Grant joie aura quant il liert conté
« Ci sunt Franceis li haut baron chasé.
« Paien morront, jel sais de vérité.
Garins l'oït ; s'a Fromont apelé :
« Prenons conseil de ce quil ont conté.
« Faisons tel chose qui à Dieu vengne à gré. »
Et cil respondent : « A vostre volonté
« Commandez-nos, ferons ce que vourez. »

XXXII.

« Compains Fromons, » ce dit li dux Garins,
« Ci nous envoie l'empereres Pepins.
« Mieus devons faire que se il fust ici.
« Li mes me dient que ci sunt Sarrasins ;
« Envoions-i lor convine véir[1]. »

vantes, et non pas seulement dans la langue latine. *Latinier* répond précisément au mot *truchement*.

[1] *Convine*, rassemblement, réunion. Ce mot vient évidemment de *convenæ* employé par Cicéron dans le même sens.

Et dist Fromons : « Tout à vostre plaisir !
« Je i envoie Haimon que je vois ci,
« Harduin, Bouchart, et Bernart de Naisil. »
— « Et je, » fait-il, « mon frere de Belin [1],
« Le venéor, et son frere Thieri [2].
« Sire Fromons, moult par-avez bien dit. »
Et cil monterent sur les chevaus de pris,
N'ont pas escus, mais lances i ont pris.
Vers Valparfonde sunt li baron guenchi;
Cil les guierent qui sorent le païs [3].
Sor une roche dont li pan sunt bruni
En sunt monté pour véoir le païs.
Tout contreval voient les Sarrasins;
Li os dura sept liues et demi,
S'ourent chevaus grans et fors et antis [4] :

[1] *Et je, fait-il.* Et dit Garins.

[2] *Le venéor.* Do, surnommé le veneur. (*Venator.*) — *Thieri.* Thierry *des monts d'Aussai,* ou d'Alsace.

[3] *Guierent,* guidèrent.

[4] *Antis,* fleuris, élégants, de bonne grâce. Les critiques n'ont pas compris, jusqu'à présent, ce mot. Dans le charmant roman d'*Aucassin et Nicolette*, M. Méon a rejeté la fin du second vers, tel que le donne l'unique leçon qu'on en connaisse :

Qui vauroit beaus vers oïr
Del deport *viés et àntif*...

« attendu, » a-t-il ajouté, « que *antif* ne signifierait rien,

BIBLIOTHECA

Se Dieu créussent qui en la crois fu mis,
Plus bele gent onques nus hons ne vit.
Begons le voit, à ses compagnons dit,
Bernart apelle : « Que vous en est avis ? »
Et dit Bernars : « Jà le pourez oïr ;
« Ralons-nous-en en cest nostre païs[1].
« Follie fut quant nous vinmes ici,
« Contre chascun de nous sunt il bien mil ;
« Nuns hons de chair ne les pouroit sofrir. »
Et respont Begues : « Merveilles avez dit[2],
« Feble gent sunt, mauvais et concueillis[3] ;
« Ne croient Dieu ne le Saint-Esperit.
« Pléust à Dieu qui en la crois fut mis,
« Tuit li Paien qui de mere sunt vis
« En cest champ fussent assenblé et assis!
« A grant dolor les verriez jà morir.
« Je, endroit moi, en ociroie mil. »
A ces parolles se sunt es chevaus mis,

« puisqu'il ne serait que la répétition du mot précédent.
« M. de Sainte-Palaye convenait lui même que *antif* ne
« signifiait rien. » (Fabliaux, t. 3, page 380.)

[1] *En cest*, ou : *en celui nostre païs.*

[2] *Merveilles avez dit.* Il est rare que cette expression ne s'emploie pas dans un sens défavorable. Il répond à notre : *Je suis étrangement surpris de ce que vous dites.*

[3] *Et concueillis*, et réunis de tous côtés. Nous disons encore dans le même sens défavorable, *un ramas.*

Vienent arriere aus gens le roi Pepin;
Il les atandent devant le duc Garin.
Es-vous Bernart devant les autres vint,
Fromons li dist: « Que vous est-il avis? »
— « Beaus niés, » fait il, « j'ai véu Sarrasins,
« Bien ont, sept liues, la Valparfonde assis;
« Demandez le Haimon le postéis,
« Richart votre oncle, et le preu Harduin. »
Dit li quens Haimes: « Vérité avez dit.
« N'avons pas gent qui les puissent sofrir.
« Allons arriere, se il nous sevent ci
« Demain venront à nous, à l'esclarir. »
Dist li dux Begues: « Or avez-vous mal dit.
« Mais chevauchons à force et à estri,
« Se il le sevent, il s'en vouront fuir.
« Nous n'atendroient por tout l'or que Diex fist.
« Se nel créez, demandez-le Hervi,
« Le vénéor et mon oncle Thieri.
« Desconfit fussent Paien et Sarrasin
« Se il savoient que nous fussions ici.
« Tuit s'enfuiroient la mesnie Apollin.
« Jà n'i pourez, ce croi, a tens venir. »
— « Voir, » dist Fromons, « merveilles avez dit;
« Vollez ocire la gent au roi Pepin.
« Je croirai bien mon oncle de Naisil,
« Haimon mon frere et mes autres amis.
« Je n'irai pas, foi que dois Saint-Martin;

« Arrier irai à nostre roi Pepin. »
— « Vous dites mal, » ce dit li dux Garins,
« Mes compains estes et jurés et plevis.
« Et li rois a et commandé et dit
« Que vos fassiez del tout à mon plaisir. »
Et dist Bernars: « Merveilles avez dit;
« Vollez que fasse la gent Pepin honnir? »

XXXIII.

Se dist Garins: « Un petit m'entendez;
« Mes compains estes et pleivis et jurés.
« Vos sairement, vos fiance acquitez,
« Et el non Dieu avec moi en venez. »
Et dist Fromons: « De follie parlez.
« Je n'irai mie, jà mar en douterez [1]. »
— « Ce poise moi, » dit Garins li senés,
« Moins en serons et cremus et doutés.
« Un gieu vous pars dont vos ne vous gardez [2].
« Se Diex ce donc, qui en crois fu penés,

[1] *Mar* (*male.*)

[2] *Un gieu vous pars.* Expression dilemmatique empruntée aux *jeus partis*, ou chansons dialoguées. C'est comme s'il y avait : *Je vous laisse le choix; ou vous viendrez avec nous, ou, si nous sommes vainqueurs, vous n'aurez pas votre part du butin.* Tout ce passage est fort intéressant pour la connaissance des anciennes mœurs.

« Que li Paien soient débareté,
« Se je conquiers avoir, jà ni penrez. »
— « J'oi bien que dites, » dist Fromons l'adurés.
Et dit dux Begues : « Nous avons gens assez,
« A mil vassaus, trestout d'un parenté. »
Fromons s'en est à une part tornés,
Et li roial sunt d'autre part alé[1],
Et Loherenc et Normant a plenté :
Et li borgoing primerains a torné[2],
Et l'Allemans qui de Coulongne est né[3],
Li quens dou Liege, et Gautiers li senés[4],
De Normandie Richars li adurés,
Dux Hernaïs, et Jofrois l'alosés[5];
Hunaus de Nantes, Salemons li senés,
Begons li dux, li chevaliers menbrés.
Thieris d'Ardenne vint pongnant par les prés,

[1] *Li roial*, les hommes du roi : les *royalistes*. Il est des temps, en France, où ce surnom devient une injure, et, dans ces temps-là, pour paraître *bon Français*, il faut affecter l'horreur de tous les souvenirs de l'ancienne France.

[2] *Li borgoing*, Aubry le Bourguignon.

[3] *L'Allemans*. Ouri, surnommé l'Allemand.

[4] *Li quens dou Liege*, Girars. Jusqu'au dix-septième siècle on a dit *le Liege* pour *Liege*. — *Gautiers*, surnommé *l'orphenin*. (Voy. ci-dessus, page 51.)

[5] *L'alosés*, le loué, le vanté. De *laus*, on a fait *los* et *alosé*.

Hues de Troies mais il n'est mie armés.
A vois escrie : « Garins, n'i arestez,
« Courons lor sus, n'avons que demorer.
« Lor conrois ont rangiés et devisés. »
Là ot pennons au vent dévelopés :
« Alez avant, en la cité entrez,
« Et, de par moi, Thieri me salluez ;
« Secors li vient de France li regné :
« Demain verront maint Turc debareté
« Et maint tirant honnir et vergonder,
« Se Diex le vuet sofrir et endurer ;
« Isse-s'en fors, aus loges et aus trés [1],
« Ains le midi seront prins et maté.
« Je et mes freres qui prodons est assez
« Et Auberis qui de Borgoigne est nés
« Ferons grans cous de nos brans acerés. »
Dient li mes : « Si con vos comandez [2]. »
Les destriers brochent des esperons dorés ;
Entre deus roches se sunt acheminé
Lez une croute de vielle antiquité [3],

[1] *Isse-s'-en.* Que Thierry sorte et s'avance vers les tentes des païens.

[2] *Si con*, ainsi comme.

[3] *Croute*, grotte. Le poète entend parler de quelque souterrain de construction antique, comme il y en a tant dans les villes méridionales. La plupart sont des débris d'anciens aqueducs.

C'est uns chemins qui parfons fut chavés [1].
Ains qu'il fut vespres, vinrent en la cité.

XXXIV.

Li mesagier entrerent dans la cit.
Encontre vienent et parant et amin;
Nouveles dient et content à Thierri:
Coment Garins chevauche au cuer hardi,
Begons ses freres, et li borgoins Aubris;
Coment Fromons les a en champ guerpis [2],
Il et Bernars les ont del tout failli.
Et dist li rois : « Merveilles ai oï. »
Et dist li mes : « De par Garin vous di,
« Issez vous-en, faites aus loges cris,
« De toutes parts seront jà assailli.
« Sachiez la gent de France viennent ci. »
Thieris l'oït, forment s'en esjoï.
Un cor sonna por la ville estormir [3],
Où voit ses homes, fièrement lor a dit :
« Signor, issez, en non Saint-Esperit. »

[1] *Chemin*, etc., c'est-à-dire chemin souterrain qui fut profondément creusé. — *Chavés*, de *cavare*.

[2] *Guerpis*. Synonyme de *déguerpir*, comme *laisser* de *délaisser*.

[3] *Estormir*, réveiller, mettre en alarme.

Là véissiez tans bons haubers vestir,
Heaumes lacier et bons chevaus covrir.
Thieris séoit sor un destrier de pris
Qui ot couvert et col, et teste, et pis,
D'un riche paile que fisrent Sarrasin.
Parmi la porte s'en ist li rois Thierris
A quatre mil qui sunt moult de haut pris.
Cil comancèrent et la noise et le cri,
Et li roial dautre part se sunt mis.
Garins les guie et Begons li hardis;
Hervi commande l'ensangne Saint-Denis[1].
N'a tel vassal jusqu'à l'esve dou Rin :
Si bel la porte que onques ne mesprit.
Apres lui vint et Begons et Garins,
Li Allemans, Girars qui Liege tint[2];
Gautiers li larges, Hues de Cambresis[3],

[1] *Hervi commande*, c'est-à-dire: Garin confie à Hervis, etc. Cet Hervis est l'Hervis du Plesséis, dont le père, simple bourgeois de Metz, était filleul du duc Hervis.

[2] *Li Allemans.* Orry, fils de la troisième fille du duc Hervis. — *Girard de Liege*, fils de la quatrième fille d'Hervis.

[3] *Gautiers* ou *Walter*, surnommé l'Orphenin, comme son père, et comme lui comte de Haynault. Il était frère de Hue de Cambray; leur mère était la cinquième fille d'Hervis.

Aubris li dux et ses niés Hernaïs[1]
Et Sallemons, Hunaus qui Nantes tint,
Li dux Richars, Jofrois li angevins;
Hues del Mans, et Gautiers de Paris;
Li quens de Troies, de Bar li dux Henris;
Cil de Biauvais, et li preus Jocelins[2].
Fierent en l'ost com chevaliers de pris.
En la bataille de nostre roi Pepin
Chevauche après li flamans Baudoins:
Là furent tref contre terre flati,
Maint pavillon rompu et departi;
Coupent visages et poins et bras et pis.
Li dux Garins en i a maint ocis.
Sarrasin s'arment, Diex les puist maléir!
Cornent encontre, font lor tinbres taintir,
Maint olifant i poïssiez oïr:
Des icelle oure que naquit Jhesus-Crist
N'ot tel bataille ne un tel féreis,
Fors devant Troies où Achilles fenit[3].

[1] *Aubris* le Bourgoing. — Hernaïs d'Orléans. Salomon de Bretagne.

[2] *Cil de Biauvais.* Plusieurs Mss. portent: *Et Amauris.* — *Jocelins* de Dijon.

[3] Il ne manquait que deux connaissances aux artistes du moyen âge: aux écrivains, *la chronologie;* aux peintres, la perspective. Il faut dire pourtant qu'au lieu d'*A-*

Et li quens Begues en la presse se mist.
A son espie en va maint departir.
Monjoie ! escrie, l'enseigne Saint-Denis.
Es Saint Denise, sor un bon cheval sist[1],
Et saint Meurisse, Et saint Jorge autressi,
Moult furent bien et véu et choisi:
Des paveillons gittèrent Sarrasins.
Là véissiez les quatre rois guenchir,
Lor gent aidier et en povoir tenir.
Begons les voit; à pou n'enrage vis.
Le destrier broche des esperons d'or fin,
Fiert un des rois, sor l'escu d'azur bis;
Percé li a, et le haubert mal mis;
El cor li met la lance au fer bruni,
En plaine terre l'a abatu soumis.
« *Monjoie!* » escrie, l'enseigne Saint-Denis,
« Ferez, » fait-il, « torné sunt à déclin. »
L'autre a ocis li Loherens Garins.
Paien s'en fuient, Diex les puist maléir!
Franc les enchaucent, Mancel et Angevin,
Et li Normant et cil d'outre le Rin.
Là véissiez grant noise et grant hutin;
Li dux Begons et ses freres Garins

chilles, un manuscrit écrit *Charles*, et un autre *Girars*, sans doute de Roussillon.

[1] *Es*, pour *Es-vous*. Voilà.

Chassent les rois tot un ferré chemin;
Les deus ont mors, et les deus autres prins.
Si les commandent Doon le Poitevin:
— « Gardez les bien, « dit Begons de Belin,
« Les renderons l'empéreor Pepin,
« Mal gré en ait Bernars et Fromondins [1],
« Qui au besoing faillirent à Garin. »
En cest assault que firent Sarrasin
Là fut navrés li riches rois Thierris;
D'un quarrel fut ferus sor l'iaume bis,
Le cercle coupe qui estoit à or fin,
Fiert en la teste, Diex quel damage a ci!
Li rois se pame qui ne se pot tenir.
Entor lui vinrent et parant et amin,
Par bras le prennent, le cuident retenir:
Mais il commande qu'on l'emporte de ci,
A Valparfonde entrerent à grans cris.
Com il entandent que ce estoit Thierris,
Grans fu li duels, onques greignor ne vis.
Or lairons ci dou riche roi Thierri
Qui navrés est, Diex li face merci!

[1] *Mal gré en ait.* C'est la première forme de l'adverbe elliptique *malgré*. Et des remarques de ce genre seraient peut-être dignes d'un dictionnaire académique dans lequel on ne trouverait pas que *rien* signifie précisément *nulle chose*, et *personne*, nulle personne.

Si redirons de Bernart de Naisil,
Et de Fromont, com il sunt esbahis
De ce que fuient li cuiver Sarrasin.
Dist Fromons : « Oncles, certes je suis trahis ;
« Desconfit sunt Paien et Sarrasin,
« Or puis bien dire qu'en France suis honnis,
« N'aurai honor, ne cil qui sunt o mi [1]. »
— « Ne t'esmaier, » dit Bernars, « biaus amis [2]. »
« Viens après moi, vivement et seris. »
Li enchaus faut, Begons s'est départis,
Lor hiaumes ostent, et lor gent autressi.
Bernars le voit, li sires de Naisil,
Et Fromondins, et li quens Aloris :
Begons esgarde, vit lor hiaumes luisir [3],
Garin apele et Foucart, et Seguin :
— « Foi que vous dois, Paien et Sarrasin
« Sunt retorné, je vois là grant hustin [4],
« Lor hiaumes lacent maintenant li meschin. »
Quant Garins voit Fromont, si li a dit :
« Sire compains, quant venistes-vous ci ? »

[1] *Honor.* Ce mot doit toujours s'entendre dans le sens de *fief; bénéfice féodal; casement.*

[2] *Ne t'esmaier*, ne crains pas. C'est le *noli extimescere* des Latins.

[3] *Luisir*, luire. De *lucere*, *lucescere*

[4] *Retornés*, revenus à la charge.

Et dit Fromons : « Mes cuers ne puet mentir,
« Ne vous fauroie, por les membres tollir! »
Que vous diroie? mort furent Sarrasin,
Bien lor allast, ne fust li rois Thierris;
Mais li rois fu navrés, ne pot garir :
Ce fu damage à la gent del païs.
Franc si logerent aus tres les Sarrasins,
Es paveillons qu'a val les chans ont pris,
Truevent léans et le pain et le vin.
Signor oïez com fist li dux Garins :
L'or et l'argent qu'avoient Sarrasin
Les palefrois, les murs et les roncins [1]
Departit tot aus chevalliers de pris;
Il n'en retint vaillant un angevin.
Fromons le voit, à pou n'enrage vis:
—« Où est ma pars, sire compains Garins,
« Et la mon frère, Guillaume de Monclin [2] ? »
—« Que demandez, sire compains? » fait-il,
« Jà n'en ai-je vaillant deus parisis :
« Jel doing à ceus qui bien l'ont desservi,
« Qu'en ont perdu lor freres et lors fis,
« Peres et oncles et lor germains cousins. »

[1] *Murs*, pour *muls*, mulets; comme *mar* pour mal, *malè*.

[2] *Et la*, et celle de. L'ancienne expression me semble préférable.

—« Or le laissons, » dit Bernars de Naisil,
« De ce qu'on a convient-il à sofrir.
« Parlé en iert en autre lieu que ci[1]. »
L'esve demandent, au mangier sunt assis[2].
Or chanterons dou riche roi Thierri
Qui navrés est; Diex li fasse merci!
De ses péchies fu-il bien repentis.
Ses homes liges fait devant lui venir[3]:

[1] *En autre lieu que ci.* Ce dernier vers est d'une grande portée. Il laisse deviner les longues haines que le partage de Garin fit naître. Je ne serais pas surpris de trouver un jour que cet événement tant chanté autrefois, est la première origine du proverbe du *Partage de Montgomery*.

[2] *L'esve demandent.* Pour bien comprendre cet usage de demander l'eau avant le repas, il faut se rappeler qu'avant le quatorzième siècle, on ne se servait pas à table de *fouchettes*. Les dames les plus élégantes comme les barons les plus courtois prenaient également avec leurs doigts viandes rôties, poissons et mets de toute espèce. Je tremble de le supposer, mais alors plusieurs mains pouvaient se rencontrer de divers points dans le même plat, et c'était surtout pour la commune sécurité, qu'on avait adopté rigoureusement l'usage de *laver* à l'entrée et au sortir de la table.

[3] *Ses homes liges.* Remarquez que les hauts barons, quand il s'agit d'une affaire importante, ne manquent jamais d'appeler leurs hommes liges. Telle était l'*anarchie* féodale.

De seur un drap a fait les sains tenir[1].
— « Baron oïez, » ce dist li rois Thierris,
« Entendez-moi, franc chevalier gentil :
« Faites moi ci ma fillete venir. »
Et cil si font, puisque il lor a dit.
— « Diex, » dist li peres, « com plus serois garis,
« S'éust mari Blancheflors au cler vis !
« S'éust baron qui la terre ténist,
« Sachiez que m'arme plus à aise en séist. »
Respont Jofrois li viés et li gentis :
— « Là fors, a moult de chevaliers de pris ;
« Là est dux Begues del chatel de Belin,

[1] Au lieu de ce vers, plusieurs manuscrits désignent le bras de saint Étienne, que prétendaient posséder un grand nombre de villes :

De saint Esteule fait le bras là venir.

(Msc. 7628. 2.)

Le bras saint Estienne sor nu paile gésir.

(Msc. 7508.)

Deseur un drap a fait le bras tenir
De saint Estienne le bénéoit martir.

(Msc. 9654 3. A.)

Mais cette désignation me semble avoir été ajoutée après coup, les variantes de l'expression indiquant la trace du doigt monacal. (Voyez encore la note de la page 117.)

« Mieudres de lui ne but onques de vin;
« Garins ses freres, li borguignons Aubris;
« Ci est là fors li allemans Ouris,
« Li quens Jofrois, et li dus Hernaïs.
« Séussiez-vous tout le monde en chief quis [1],
« N'éussiez tant de prodommes choisis:
« Mais sor les autres est Bégons li marchis,
« Il et Garins qui moult est de haut pris.
« En ceste terre uns sol jà ne venist
« Se ne féussent et Buegons et Garins;
« Li dux de Metz sor lui l'afaire prinst.
« Mandez Garin, que il vengne à vous ci,
« Plus bel vassal en cest siecle ne vis.
« Il vous aura mestier en cest païs [2],
« Bien tenra terre contre vos anemis. »
Respont li rois: « Donc le faites venir,
« Hastez-vous tost, car je me crieng morir. »
Respont Jofrois: « Tout à vostre plaisir! »
Plus de dis montent sor les chevaus de pris;
Isnelement sunt venus à Garin [3];
Loherens truevent, au mangier sunt assis:

[1] C'est-à-dire: « Si vous aviez conquis tout-à-fait le « monde. »

[2] C'est-à-dire: *Il vous fera besoin.*

[3] *Isnelement*, rapidement. Je crois ce mot formé d'*anhéliter*.

« Gentis hons, sire, te demande Thieris.
« Navrés est moult, si se crient de morir;
« Venez à lui, n'i metez nul respit. »
— « Volentiers, sire, » ce li a dit Garins.
Begon apelle : « ne vous mouvez de ci;
J'irai parler au riche roi Thierri.
Li dux apelle li Borguignon Aubri :
« Venez a moi, et vous biaus niés Ouris. »
Vint chevaliers enmena avec li;
En la cit entrent, sans nes un contredit[1].
Jusqu'à la salle ne prinsrent onques fin.
Illuec descendent, bien fut qui chevax tint[2].
El palais entrent par les degrés marbrins,
Ains n'aresterent jusque devant Thierri;
Encontre vont li grant et li petit[3].
Thierri sallue si tost com il le vit,
Et li rois lui, et bassement li dist :
« Desiré t'ai, frans chevaliers gentis,
« Garantis m'as la terre et le païs;
« Preu en auras, dementiers que je vis :
« Je vous donrai Blancheflor au cler vis. »

[1] *Nes un*, même un. Delà les Italiens ont fait *nessuno*.

[2] *Illuec*, etc., là ils descendent de cheval, et ils ne manquèrent pas de gens qui tinssent leurs chevaux.

[3] *Encontre vont*. Tous ceux qui étaient près du roi s'avancent à leur rencontre.

La damoiselle font devant eus venir,
Mien escient, quinze ans ot et demi[1];
Il n'a si gente en soissante païs.
« Tenez ma fille, ben l'avez déservi,
« Et si vous rens ma terre et mon païs. »
— « Et je la prens, » ce dit li dux Garins,
« Par tel convent, com vous porrez oïr[2],
« Se le me loue l'empereres Pepins[3],
« Et se nel veut, moi l'esteura sofrir[4].
« Mais une chouse sachiez-vous tout de fi,
« Se ne l'avoie, n'ele moi à mari,
« Diex ne fist homme si mésféist vers li,
« Que ne préisse la guerre de sor mi[5]. »

[1] Variantes:

Mien escient n'ot que *huit ans et demi.*

(Msc. 7608.)

Mien escient *sept ans ot et demi.*

(Msc. 7628. 2.)

[2] *Par tel convent,* à la condition que je vais vous exposer.

[3] *Loue,* approuve. Cette union donnant à Garin l'héritage d'un royaume, les lois féodales ne lui permettaient pas de la contracter sans le consentement de Pepin.

[4] *L'esteura.* Il conviendra à moi de subir sa sentence, sa volonté.

[5] C'est-à-dire: « Mais en tous cas, qu'elle soit ou non

Et dist li rois : « Or avez vous bien dit. »
  Ceste pucelle de male ore nasqui,
Que maint prodome morront encore por li !
  Maintenant font les reliques vénir [1] :
Féauté font au Loherenc Garin [2] ;
Il la fiance, elle lui autresi.

« ma femme, sachez qu'il n'est personne à qui je ne dé-
« clarasse la guerre, s'il venait à lui faire injure. » Cette réponse de Garin et la réflexion que le poète ajoute aussitôt, préparent à la guerre qui s'éleva dans la suite à l'occasion des gros mots dits à la reine Blanchefleur par Fromont.

[1] *Les reliques* des saints sur lesquelles on faisait serment. A vrai dire, faire serment, c'est prendre à témoin quelque puissance immortelle de l'engagement contracté. Aujourd'hui que nous avons repoussé de nos lois la religion et la Divinité, nous y avons maintenu le serment. Dès lors c'est une formule sans conséquence, et si nos ancêtres avaient eu comme nous la faculté de ne *jurer* (ou adjurer) que le *néant*, il est probable qu'ils eussent été aussi prodigues de cette formalité que nous-mêmes.

Mais, je vous prie, quand le juge avant de prononcer un arrêt de mort ordonne aux témoins de *jurer de dire la vérité*, connaît-il bien et surtout se soucie-t-il de rappeler la force de cette parole ? C'était pourtant à cause de cela qu'autrefois un Christ était placé sur la tête du juge.

[2] *Feauté font*, les gens du roi font serment de fidélité à Garin.

Puis fait ses marches et ses chatiaus garnir
De toutes chouses com les devoit furnir;
Ses gens i laisse, moult en remaint ici.
Et dit li rois : « Por Dieu merci vous pri,
« Sachiez-moi fors ce quarrel qui m'ocit. »
Il li sachierent, et li cors s'étendist,
L'ame s'en part, que lons sejor n'i fist.
Adonc commence et la noise et li cris;
Le soir le gaitent : puis l'ont en terre mis.
Et Garins est de la cort departis.
Jusqu'as hauberges est venus li marchis,
Son frère encontre duc Begon de Belin.
Lors li conta les nouveles et dit
Que feme ara, se lotroie Pepin
Li empereres de qui il doit tenir.
« Diex en ait gré! » li dux Begons a dit.
Lairons de lui, si dirons de Pepin.
Li rois estoit repassés et garis :
Ce fut un jor que nouvelles oït,
Coment Fromons le fist envers Garin.
« Diex! » dist li rois, « merveilles avez dit;
« Ha! riches dux, Diex te puist benéir[1] !
« Li vostre peres léaument me servit,
« Onques vers moi nule riens ne mesprint. »

[1] *Ha! riches dux*, grand duc Garin.

Li rois s'en torne, de Lions est partis,
Car moult convoite en France revenir [1],
Jusqu'à Paris li empereres vint.
Grant joie en font la gent de cel païs,
Car il cuidoient que tout l'ost revenist.
Mais ne puet estre, qu'arrière fu Garins
Et avec lui Guillaumes de Monclin,
Li quens Fromons et Bernars de Naisil.
A Lions vinrent droit à un samedi.
Ensamble o aus dans Begons de Belin.
Nouvelles ont demandé de Pepin,
N'en truevent mies que il estoit partis.
Forment en poise au Loherenc Garin
Car ses afaires préist iluecques fin,
Qui puis torna à duel et à declin;
Dont mainte terre tornèrent à essil,
Desherité en furent orphenin,
Et mainte dame en remaint sans mari.
Droit en Gascongne va Begons de Belin,
En Bordelois Guillaumes de Monclin,

[1] *En France.* La Bourgogne et le Dauphiné étaient inféodés à la France, mais n'étaient pas la France. Le poète a senti qu'il fallait expliquer par le vif desir qu'avait le roi de revenir en France, son départ de Lyon avant d'avoir revu les vainqueurs de Val parfonde.

Richars ses freres et li queus Harduis ;
En Avignon Aleaumes li floris,
Et Fouquères à Pierelate vint.
En Nevers vont Achars et Bancelins ;
Chascuns des princes s'en va en son païs.
Entre Fromont et le vassal Garin
S'en vont en France parler au roi Pepin
Por lor afaire que il vuelent fenir.
De ci à Lengres ne prinrent onques fin.
Au main s'entornent quant il fut esclaris [1],
Tant esploiterent qu'en Champangne sunt mis,
A Loons vinrent, où ert li rois Pepins [2],
Là le trouverent en son palais marbrin.
Li empereres fut moult aescheri [3];
Avec lui fu Hardrés de champflori,
Ensamble o lui Joselins et Landris.
Atant es-vous le Loherenc Garin,
Fromont le comte, de Verdun Lancelin :
Et la nouvelle en vint au roi Pepin
Que ici vient li Loherans Garins ;

[1] *S'entornent*, s'éloignent de Langres. — *Main*, matin.

[2] *A Loons*, à Laon.

[3] *Aescheri*. M. de Roquefort l'interprète : *peu aimé*. Je crois qu'il signifie plutôt : *entouré, accompagné*. Nous retrouverons souvent ce mot.

Li dux de Mes, fils au villain Hervi,
Qui la bataille vainqui des Sarrasins;
Les quatre rois a en estor conquis.
— « Diex, » dit li rois, « dès ore croist mes pris. »
Li Loherens dou cheval descendi,
A val la ville sunt li ostel porquis.
Chascuns demande noveles de son fil
Et de son frere, de son germain cousin.
Sachiez des mors est enforciés li cris,
Et des vis sunt mout forment resbaudis.
Li Loherens à l'ostel descendi[1],
Vest robe nueve et la vielle rendi[2].

XXXV.

Li Loherens à Mont-Loon descent,
Tous les degrés en monte el pavement:
Li rois le vit, entre ses bras le prent,
Il li demande: « Com vous est convenant? »
Et cil respont: « Merci Dieu, gentement.
« Bien avons fait vostre commandement,

[1] *A l'ostel,* à la maison où il prenait son hôtel. (Voy. plus haut, page 74, note 6.)

[2] *Rendi,* laissa, abandonna sans doute à son hôte de Laon. Plusieurs leçons portent *guerpi,* au lieu de *rendi.* On voit que la *mise décente* était déjà de rigueur à la cour.

« Je et mes freres Begons au fier talent.
« Les quatre rois avons vaincus en champ,
« Dui en sont mort à cest commancement;
« Begons mes freres ocist l'un voirement,
« Et j'ocis l'autre, sire, ne m'en repens.
« Tant i ferimes trestuit comunalment
« Au branc d'acier dont li fer sunt tranchant,
« Que tuit sunt mort destranchié et sanglant:
« Mais d'une chose nous va moult malement,
« Mors est Thierris o le fier hardement
« De Morianne, dont nos sommes dolent.
« Il me manda à son deviement [1],
« Si me donna sa fille voirement.
« Je la prins, sire, par tel devisement [2]
« S'il vous séoit et venoit à talant;
« Toute sa terre me donna ensement. »
Et dist li rois: « Je le vueil voirement;
« Ne vous croistra honor, à mon vivant,
« Si m'aït Diex, dont je soie dolans;
« Car vous m'avez servi moult léalment,
« Si com le vois, et tesmoigne la gent. »
— « Grant merci, sire, » dist Garins en riant,
« De vous servir ai éu bon talent. »

[1] *Deviement*, trépassement.

[2] *Par tel devisement*, etc., sous la réserve de votre agrément et approbation.

Voit le Fromons, à pou d'ire ne fent :
En haut parole moult felenessement,
Et dit au roi : « Sire, je le defens[1] ;
« Jà, fut uns jor que m'éustes covent,
« Quand vous chaciez devant Mont Meliant[2],
« En la forest qui à celui appent,
« Quant à Begon donnas en chasement[3]
« La ducheté de Gascongne la grant,
« Vous m'otriastes, (plus l'oïrent de cent,)
« S'il eschaioit terre ne chasement
« Qui me séist et vénist à talant,
« Je l'averoie sans nul délaiement.
« Ceste me siet, je la vuel voirement. »
Et dist li rois : « Or a plait de noiant[4] :
« Ce dont li pères fait don à son enfant,
« Qu'il s'en ist fors, voyant tote la gent[5],

[1] *Je le defens*, je m'y oppose, je ne le permettrai pas.

[2] *Mont Meliant.* Je crois que par Mont Meliant, il faut entendre Meulan (Mellentum), effectivement situé en forme d'amphithéâtre, sur une montagne.

[3] *Chasement, casement.* Ce mot était synonyme de *tenement*, terre que le roi ou les seigneurs aient donné à tenir.

[4] *Or a plait de noiant*, c'est-à-dire : « Maintenant il y « a réclamation pour rien. »

[5] *Qu'il s'en ist fors*, parce qu'il s'en va ou trépasse.

« Ne la puet perdre, par nes un jugement[1].
« S'autre rechiet, si l'aurez voirement. »
Et dit Fromons : « Je n'en ferai noiant. »
Adonc parla Garins moult docement :
« Sire Fromons de Bordelle la grant,
« Compaignons d'armes avons esté lons tens,
« Amé vous ai de fin cuer léaument;
« Bien me montrastes à l'encommencement :
« Puis en l'estour où j'entrai fierement
« Vous me guerpites et li votre parant;
« Et neporquant, n'ai point de mautalant.
« Si m'aït Diex, s'en éussiez dit tant,
« Hui matinet, à l'aube aparissant,
« Quant moi et vous venimes chevauchant
« Tout sol à sol, les bois de Val-Dormant,
« Que vous séist la pucelle au cor gent,
« Je vous donasse et l'onor et la gent.
« Mais je voi bien que orgueil i a grant
« Et felonnie et mervillous bobant[2];

[1] *Par nes un jugement*, c'est-à-dire : Cet enfant ne peut le perdre même par un arrêt. Voilà une discussion féodale bien en règle. On sait que ce fut sous Charles-le-Chauve que les fiefs devinrent héréditaires.

[2] *Bobant*, présomption.

« Ne vous donroie la monte d'un besant[1]. »
Fromons l'oït, rougit de mautalant,
En haut parolle par fier contenement:
« De Bordelois fui-je nés voirement,
« En ceste terre sunt mi millor parent:
« Vous pourchaciez mon deshéritement.
« Mais, par l'apostre que quièrent pénéant[2],
« Né par la foi que dois à mes parens,
« Jà ne verrez passer un demi an,
« De chevaliers vous montrerai itant
« Par devant Mes, vo millor chasement,
« Qui vous donroit tout l'or de Bonivent[3]
« N'en isteriez tant com un ars destent[4]. »

[1] *Ne vous donroie.* Je ne vous donnerais pas, de la terre du roi Henry, la valeur d'un besant.

[2] *Pénéant*, péuitent.

[3] *Bonivent*, Benevent. Charlemagne avait, en 803, soumis le duc de Benevent au tribut annuel de 25,000 sous d'or; et nous voyons qu'une partie de ce tribut était encore exigée rigoureusement sous Louis-le-Débonnaire. « Beniventanorum principem pacto sacramentis con- « strinxit, ut singulis annis, septem millia solidorum « auri arcæ inferret publicæ. » (Aimoini, lib. 5, cap. X, anno 814.) Je pense que de là vint le proverbe si répété dans nos romans de *l'or de Bonivent.*

[4] *N'en isteriez*, etc., c'est à-dire: Vous ne pourriez vous en éloigner de la portée d'un arc.

Garins l'oït, à pou d'ire ne fent[1];
Envers Fromont saillit de maintenant[2],
En haut parolle que bien l'oïrent cent :
« Fis à putain, fels créus de noiant,
« Garlains vos aives voir n'en déist noiant
« Envers Hervi cui Loheraine apent[3];
« Il le férist del poing emmi les dens. »
A lui s'eslaisse, sel férist voirement[4],
Quant l'empereres par le mantel le prent.
Iluec comence li grans borroflemens[5]
Dont furent mort chevalier ne sais quant,
Chasteau brisié, et villes à noient,
Désérité en furent li enfant.
Chançons commence de grant efforcement[6],
Onc ne fu mieudre, en cest siecle vivant.

[1] *A pou d'ire ne fent*, peu s'en faut qu'il ne fende de colère.

[2] *Envers*, etc., c'est-à-dire : Il s'avança alors vers Fromont.

[3] *Votre aives*, etc., c'est-à-dire : « Garlains votre aïeul lui-même, n'en eût pas dit autant à mon père Hervis : il eût été frappé, etc. »

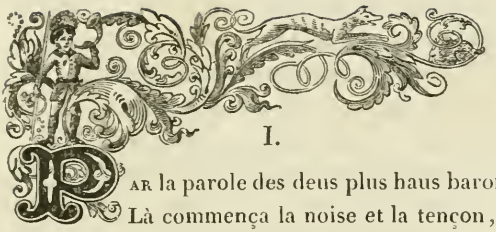
[4] C'est-à-dire : Garin s'élance vers Fromont, il l'eût réellement frappé, quand, etc.

[5] *Borroflemens*, soulèvement furieux. Je n'ai pas trouvé ce mot pittoresque dans les glossaires.

[6] *Efforcement*, lutte.

LA

SECONDE CHANSON.



I.

PAR la parole des deus plus haus barons
Là commença la noise et la tençon,
En tel manière come vous conterons.
Fromons avoit là sus moult compaignons
Plus que n'en ot Garins, bien le sait-on;
Li rois fu joenes, n'i ot point de raison,
Ne le douterent vaillant un esperon.

II.

LI dux Garins fist forment à prisier,
Moult fu dolans, quant s'oï menacier;
En piés se dresce, n'a soing de l'atargier,
En haut parole à loi de chevalier:

— « Sire Fromons, » ce dist Garins li fiers,
« Bien avez fait quant m'avez acointié[1]
« De traïson, ne vous puis blastengier[2] :
« Garlain vostre aive ne volez forlignier[3]
« Qui son parrain murdrit en un mostier,
« A son signor-lige coupa le chief
« Et son cousin fit en un sac noier
« Dont vous tenez les terres et les fiés
« Et l'héritage, à tort et à pechié[4] :
« Sissons tollistes au cortois Berangier;
« Mes cuisins fu, je la vueil chalengier[5].
« Car par celui que quierent chevalier[6],
« Se vous i truis et au deseur en vieng[7],
« Je vous trairai à m'espée le chief;
« Ensi doit-on traïtor chastoier

1 *Acointié de traïson*, pris en traître.

2 *Blastengier*, blâmer, savoir mauvais gré.

3 C'est-à-dire: Vous ne voulez pas déroger à votre *aive*, (aïeul.)

4 Cette histoire de félonies de Garlain, grand-père de Fromont, était sans doute racontée dans le roman de *Gerard de Roussillon.*

5 *Chalengier*, réclamer. Du latin *calumniari.*

6 *Quierent*, requièrent, requèrent.

7 *Au deseur*, au-dessus. *Venir au deseur*, c'est triompher. Voyez la chanson de *Floire et Blanchefleur*, à la suite de *Berte aus grans piés*, page 194.

« Qu'à tort honnist son signor droiturier.[1] »
Fromons l'oït, le sans cuide changier,
Soure li cort, n'a soing de l'atargier[2];
Garins le fiert quand le vit aprochier,
Grant cop li donne à mont desor le chief[3],
Tout estendu l'abatit à ses piés.
Bordelois saillent; soissante chevallier
Celle part vienent, por lor signor aidier.
Là véissiez un estor commancier,
Tant cheveus traire et tant grenons sachier[4]
Et tant grant cop et férir et bailler.
Li rois fu jones, si ne se pot aidier;
Né il nel prisent vaillant un sol denier.

Li quens Hardrés en une chambre vint
Où il soloit dormir et repairier,
A son chevet trouva un brane d'acier,
Li glous le prent, Diex li doint encombrier!
Sus el palais arrier est réparies,
Par lui morurent le jour maint chevalier;
Li Bordelois nes vourent espargner,

[1] *Qu'à tort*, qui, à tort.

[2] *Soure li*, pour *sur lui*. Les Italiens disent de même : *sovra*.

[3] *A mont de sor le chief*, c'est-à-dire en haut, sur la tête.

[4] *Grenons sachier*, barbe tirer

Les Loherens ont forment laidengiés :
Plus de quatorze en ont coupé le chief,
Au remenant font la salle vuidier,
Vienent aus huis, les truevent veroilliés [1]
Et à fors barres fermés et atachiés.
Garins remaint dolans et coureciés
En un anglet dou grant palais se tient,
Et devant lui trouva un grant hatier [2],
Print l'en sa main que il en ot mestier :
Là se defent come bon chevalier.
Or en ait Diex et manaide et pitié [3] !
Hardrés l'empresse qui tint le branc d'acier,
Car volentiers li tollist-il le chief.
Mais Dieu ne plot, ne la soie pitié ;
Jà n'iert honis cui Diex veut bien aidier.

A ces parolles, vint Hernaïs d'Orliens [4],
Icil fu niés à Garin le guerrier

[1] *Vienent aus huis.* Chassés de la salle, les Lorrains courent aux portes ; mais ils les trouvent verrouillées et fermées à fortes barres.

[2] Un grand *hatier*, ou *hastier*. Espèce de chenet, sur lequel on posait les *hastes* ou broches.

[3] *Manaide*, protection, secours.

[4] *A ces parolles.* Nous avons déjà vu cette expression dans le même sens. *Sur ces entrefaites, Hernaïs arrive dans la ville de Laon.*

Et freres Huedon l'esveque droiturier,
Cil qui fist faire la grant tour de Péviers [1],
Il et sa mere Heloïs au cor chier.
Hernaïs vient, n'a soing de l'atargier,
Au roi de France pour rescovrer ses fiés [2].
Il n'i vint pas comme villain bregier [3],
Mais comme prou et vigueureus et fier.

[1] *Péviers*, Pithiviers. (Voyez plus haut, page 50.) A l'occasion de ce souvenir historique que notre poète rappelle fréquemment, je dirai que, jusqu'à la révolution de 1791, l'évêque d'Orléans était seigneur de Pithiviers; « et, » dit à ce sujet l'auteur des *Mélanges d'une grande bibliothèque* (celle du marquis de Paulmy), « ces prélats « ont acquis cette seigneurie par le don qui leur en fut « fait par un de leurs prédécesseurs, dont la mère était « héritière de cette seigneurie. On voit encore sa tombe « dans l'église collégiale. »

Ce prélat était *l'évêque droiturier Huedon*, et sa mère était *Héloïs au cor gent*. Mais la tombe d'Héloïs, qu'est-elle devenue!! Malheureux révolutionnaires qui ne pardonnaient pas même aux morts d'avoir été illustres!

[2] *Rescovrer*. D'autres leçons portent *rescoure* et *relever*, c'est-à-dire *recueillir*. On verra plus loin que le père d'Hernaïs étant mort, celui-ci devait venir près du roi réclamer son héritage féodal.

[3] *Comme villain bregier*, c'est-à-dire comme un vilain, un berger; entouré de compagnons timides et méprisables.

En sa compaigne ot set mils chevaliers
Aus belles armes et aus corans destriers.
Enmi sa voie encontre un escuier
Qui fu navrés en son cor d'un espié,
Et del palais s'en vint, corans à pié;
Li sans vermaus à la terre li chiet.
Voit l'Hernaïs, si l'en a arainié [1]:
« Va, biaus amis, Diex garisse ton chief!
« Quel noise est ore en cest palais plenier ? »
— « En non-Dieu, sire, grans deus et grans pitiés [2];
« Li quens Fromons et Hardrés au vis fier,
« (Jhesu de gloire lor doint-il encombrier!)
« Loherains ont forment estoutoiés [3],
« Plus de quatorze en i ont mors laissiés,
« Li dux Garins est forment enpiriés. »
Hernais l'oït, le sans cuide changier:
A vois escrie: « Or avant, chevalier!
« Or verrai-je, par foi, qui m'aura chier [4]:

[1] *Arainié,* araisonné. — *Voit l'Hernaïs,* Hernaïs le voit.

[2] *Grans deus,* grande douleur. Les Champenois ont gardé cette expression dont ils ne font qu'un seul mot: *Cela me fait grandeu.*

[3] *Estoutoiés,* trahis, ou, comme dit aujourd'hui le peuple, *subtilisés.* On a dit aussi: *Estoutie* (de *astutia, astutus*).

[4] C'est-à-dire: Je vais reconnaître quels sont mes véritables amis.

« Cis est mes oncles, je ne le dois laissier[1]. »
Isnellement descendent des destriers,
Les chevaus prinrent li vaillant escuier,
Et cil montèrent contremont le planchier.
Vienent aus huis; les truevent veroilliés
Et bien fermés, mais ne lor a mestier:
El palais truevent un grant fust de dis piés
A hie fierent plus de cent chevalier[2]
Si que les huis font des gons arachier,
Et que la barre font toute outrebrisier;
En cel palais les firent trébuchier.
Espées traites, en vinrent el planchier[3].

Devant les autres vint Hernaïs li fiers:
Chastel! escrie : « Or avant chevaliers! »
Et fiert Hardré un grant cop et pleinier
Que la cervelle en espant à ses piés:
Puis refiert l'autre, ne l'a pas espargnié,
Le tiers consuit, à travers, par derrier,
Parmi le coupe com un ram d'olivier[4].

[1] *Cis*, Garin.

[2] *A hie*, à perte d'haleine. *Hie* vient de *hiatus*. On a donné le même nom à un instrument de paveur propre à soulever les pierres.

[3] *Espées traites*. Les Orlenois parviennent sur le plancher de la salle, les épées tirées.

[4] *Parmi*, etc. Il le coupe par le milieu comme un rameau d'olivier.

Bien i ferirent cil autre chevalier,
N'i ot celui qui n'océist le sien.
En fuie tornent li navré, li blécié,
Desous les tables les véissiez fichier
Por eux garir, mais ne lor a mestier.
Et Garins fut baus et joïans et liés,
Hernaïs voit, si l'en a mercié :
« Vostre merci, » ce dist li dux, « biaus niés,
« Si m'aït Dieu, éu m'avez mestier.
« Se ne fuissiez, mors fuisse et destranchiés.
« Nel gariront li cuvert pautonnier [1]. »
Il les destranche et devant et derrier ;
Le palais font de Bordelois vuidier.
Mais en Fromont n'i ot que courecier,
Quant voit ses hommes morir et destranchier,
Et voit son pere en la chambre couchié.
Ne sot que faire, que moult fut esmaiés.
Par la fenestre saut fors en un vergier,
A son ostel en est venus à pié,
A vois escrie : « Amenez mon destrier! »
On li amene, confors n'i a mestier [2].
Fromons i monte par son senestre estrier
Et avec lui quatorze chevalier :

[1] C'est-à-dire : Les lâches drôles ne l'éviteront pas.

[2] *Confors n'i a mestier.* C'est-à-dire : Confort, consolation n'a plus de puissance sur lui, ne peut le servir.

Le tertre avale, si a le haut laissié [1],
Mais vers Sissons n'osa-il reparier.
Vers Saint-Quentin fait son erre adrécier [2].

Huimais dirons d'un vaillant chevalier,
Henris ot nom, qui moult fait à prisier,
Montagu ot tout quite à justicier [3] :
Cuisins germains fut Garin au vis fier,
En sa compangne quarante chevaliers
Aus belles armes et aus courans destriers.
La nouvelle oit, si en fu moult iriés,
Comment Garins i fut estoutoiés ;
Plus tost que pot est vers lui adreciés ;
La gent Fromont le comperront moult chier.
Au remanant a fait les chiefs tranchier,
Fors du palais les fist trestuit gétier,
Le cor Hardré en un fossé lancier.

Li Loherens fist forment à prisier;
L'abé apelle del Saint-Vincent mostier [4] :

1 *Le tertre avale.* Il descend la montagne de Laon.

2 *Son erre adrécier,* diriger sa course.

3 *Montagu.* Château fort situé sur une haute montagne à deux lieues de Laon. Il fut détruit en 1441.

4 *Saint-Vincent.* Le monastère de Saint-Vincent, souvent illustré par la suite, avait été fondé vers la fin du sixième siècle par la reine Brunehaut. Il était bâti sur

« Faites mes hommes en la terre fichier
« Et conréer, et bien aparillier [1]
« Qui por moi sunt ocis et destranchié.
« Rente i metrai, que Diex en ait pitié [2]. »
Respont li abes : « En non Dieu, volentiers. »

Henris li preus de Montagu, li fiers,
Le roi apelle qui France a à baillier [3] :
— « Drois empereres, » dist-il, « un pou m'oiez :
« Tu es meschins et jones chevaliers,
« Si devez bien vos princes justicier;
« Li cuens Fromons voulut vous engignier
« Par son linage qui est cruous et fier;
« Vous cuide-il bien vos barons destranchier
« Qui vous ont moult servi de cuer entier :
« Bien vous devez lever et ensaucier [4].
« Alons après, empereres au vis fier,

une montagne en dehors de la ville. Ruiné par les Normands, par les Anglais, et enfin par les calvinistes, il venait d'être reconstruit entièrement à neuf, quand la révolution de 1791 arriva.

[1] *Et conréer*, et disposer convenablement.

[2] *Rente i metrai.* Je fonderai une rente dans votre couvent, afin que Dieu ait pitié d'eux.

[3] *A baillier*, à gouverner, conduire. On voit que ce mot vient de *bajulare*, que la parodie rendrait par *conduire à la baguette.*

[4] *Lever*, élever

« Ne le tenra chastiaus ne soit perciés [1] ;
« L'en ne doit homme amer por losangier [2],
« Mais por s'onor lever et essaucier. »

III.

« Drois empereres, » ce dit li dux Henris,
« Montagu tieng de vous, et mon païs,
« Et suis cosins germains au duc Garin ;
« Et sa seror fu ma mère Héloïs [3] :
« Onques mes aives, li Loherens Hervis,
« Le votre pere, par mon chief, ne traït,
« Si comme fist Hardrés, li viés floris,

[1] C'est-à-dire : Il n'est pas de château, s'il s'y réfugie, que nous ne renversions.

[2] *Losangier*, plaisanter.

[3] *Héloïs*. Henry de Montagu était donc frère d'Hernaïs d'Orléans. Il est singulier que le poète n'en ait rien dit dans le dénombrement des enfants d'Hervis. (Voyez page 50.) Je soupçonne d'interpolation tout ce qui se rapporte à Henry de Montagu, car il est plus naturel de croire que c'est Hernaïs d'Orléans qui devrait tenir ce discours. On se rappelle combien Voltaire, dans ses prétendues épopées de la *Bataille de Fontenoy* et de la *Henriade*, eut de peine à satisfaire la vanité des gentilshommes français : les descendants des Lorrains n'étaient pas plus accommodants dans les onzième et douzième siècles ; ils voulaient tous se rattacher au tronc du vilain Hervis.

« Envers Girar qui Roucillon maintint [1].
« Ainc ses linages au votre n'obéit [2],
« Vostre baron avoient envahi
« Qui de fin cuer loial vous a servi;
« Mort li éussent, de verté vous le dis,
« Ne fut Hernais d'Orlenois, li gentis,
« La merci-Dieu, moult bien le garenti.
« Alez après, empereres gentis,
« Prenez Fromont si l'en amenez ci.
« Après toi voisent ti homme et ti amin,
« Prenez Sissons qui moult est près de ci,
« Moult en seront baissié vostre anemi. »

IV.

NOSTRE empereres a fait sa gent mander.
Là véissiez communes assenbler,
Et les villains venir et aüner [3].
Là véissiez tante ensengnes porter,
Tante baniere au vent desvolleper.
Droit à Sissons font lor erre atorner;

[1] *Envers Girar.* Henry rappelle ici un acte de trahison d'Hardré sans doute consigné dans le roman de *Girard de Roussillon.*

[2] *Ses linages,* le lignage d'Hardré.

[3] *Aüner,* se réunir. (De *adunare.*) Nos histoires parlent pour la première fois des guerriers fournis par les

Bien gart Fromons ! se il i est trouvés [1],
Li rois de France le voudra bien grever.
Il jure Dieu qui tout a à sauver,
S'il le puet penre, n'en bataille trouver,
Il le fera en sa prison geter.

V.

Adonc chevauche l'empereres Pepins :
Bien sunt sept cent qui sunt ensemble li.
Sept vint en ot d'Orlenois Hernaïs
Et bien cinquante de Montagu Henris,
Outre les autres qui furent del païs ;
Devant aus ont le penoncel Pepin.
Chauvignon passent qui en la roche sist [2] :
Devant chevauche li Loherens Garins
Et bien trois cens de chevaliers de pris.
Dedens Sissons ne se sunt garde pris

communes à l'époque de la bataille de Bouvinés, c'est-à-dire en 1214 ; voici un texte, plus ancien au moins d'un demi-siècle, qui les met également en scène.

[1] *Bien gart*, bien se garde.

[2] *Chauvignon*, *Cavignon*, et *Chevignon*. C'est aujourd'hui le village de *Chavignon*, situé sur une hauteur à cinquante pas de la *Lette*, sur la route de Laon à Soissons. Variante :

Chauvignon passent qu'au chief du tertre sist.

Que de nul homme déussent etre assis.
Li Loherenc chevauchent à estris
Parmi la barre, les pons et le postis [1] ;
Et par les guez que il trovent petis.
La cité prenent, sans nes un contredit.
Au chastelet s'en est montés Garins [2] ;
Ses cors méismes s'est là deseure mis [3],
Les gardes trueve, au mangier sunt assis.
Trestuit les prent, li grant et li petit,
Dedens la chartre les a trestous flatis.
De soie part i a chevaliers mis [4]
Qui la tor gardent et en furent saisi.
Par Sissons lieve et la noise et li cris,
Et l'empereres en fist moult que gentis,
Que les viandes fist aus borjois garir [5].

Li Loherens en vint au roi Pepin :
« Drois empereres, » ce dit li dux Garins,
« Prenez Sissons la grant cité de pris ;

[1] *Le postis*, les portes.

[2] Il y avait un palais ou château royal fortifié à Soissons ; il était flanqué de grosses tours rondes. (Voyez le P. Lelong, Histoire de Laon.)

[3] *Deseure mis*. C'est-à-dire : Il pénètre lui-même aux sommités des retranchements.

[4] *De soie part*, de son parti.

[5] *Garir*, préserver, garantir. C'est-à-dire : Il défendit qu'on enlevât de force aux bourgeois leurs provisions.

« Elle siet bien et je la vous acquis [1] :
« Moie doit estre ; mes ancestres la tint.
« Quant tornerez de Loon à Paris
« Et vous vourez à Biauvais revenir [2],
« S'iert vostre chanbre o vos pourez dormir. »
Et dit li rois : « Sire Garins, merci !
« Ne m'ensigniez pas ma foi à mentir [3] ;
« Jà fut uns jors, Hardrés de moi la tint. »
— « Il puet ben estre, sire, » ce dit Garins,
« Mais mes ancestres avant lui la maintint.
« Por ce la prens, s'en vueil estre saisis :

[1] *Elle siet bien*, etc., elle est bien assise. — *Et je la vous acquis*, et je vous l'ai conquise.

[2] *Quand vous voudrez de Laon aller à Paris ou à Beauvais, vous aurez à Soissons un gîte.* Garin mentionne ici le cas d'un voyage vers Paris ou Beauvais, afin d'en faire la limite du droit qu'il accordait au roi. En effet, on trouve dans la plupart des chartes qui nous montrent de ces *droits de gîte*, la déclaration des cas dans lesquels ils seront accordés. Sans cela, les suzerains et leurs vassaux, toujours jaloux d'empiéter sur leurs droits mutuels, eussent toujours fini par abuser de cette prérogative. Du Cange a d'ailleurs bien défini ce privilége féodal : « Ad hoc inductum videtur, ut dominus, per ter-« ras vassallorum iter faciens, in publica diversoria diver-« tere non cogeretur, quod indecorum arbitrarentur. » (Voyez au mot *Gista.*)

[3] C'est-à-dire : *Ne m'apprenez pas à fausser ma foi.*

« Et s'il vous plaist que la volliez tenir [1],
« Vers tout le mont, bons rois, la vous aquis :
« Ou, se ce non, foi que dois saint Denis,
« Jà la verrez et ardoir et bruir,
« Les murs abatre et les mostiers chéir,
« Encontre terre verser les crucefis [2];
« Tant com je vive n'i pora nus dormir,
« Que ne le fasse de male mort morir. »
Li rois l'oït, si en a conseil prins,
La cité prent et reçoit de Garin;
Et puis la fait moult richement garnir,
Les fossés faire et les murs renforcir
Et les breteches haucier et esbaudir [3].
Les vavassors fait dou païs venir,
La féauté en prent del dux Garin.

Devant le roi est venus Hernaïs:
« Drois empereres, je suis venus à ti.
« Je fus tes hons, chevalier me féis.
« Mors est mes pères, certes ce poise mi.
« Je suis venus por mon fief recoillir,
« Se il vous plaist faites m'en revestir.

[1] *Tenir*. Par vous-même, et sans l'*inféoder*.

[2] On voit que nos barons songeaient quelquefois à leur gloire avant de penser à celle de Dieu.

[3] *Breteches*, les fortifications

Et dist li rois : « Je vous aime Hernaïs,
« Que vous m'avez à mon talent servi ;
« Je te rens quite ta terre et ton païs
« Et si te rens le fief Mont-le-Héri [1]. »
— « Grand merci, sire, » ce a dit Hernaïs,
« Et Diex de gloire le me doint desservir [2] ! »
Congié demande, atant s'en est partis.
En Orlenois s'en reva Hernaïs,
A Mont Loon l'empereres Pepins ;
Ensanble o lui et Begons et Garins,
Iluec demourent et sejornent enqui.
Huimais dirons de Fromont que il fist.

Aine ne fina, si vint à Saint Quentin;
Mangié avoit Huedes, ce m'est avis [3].
Es-vous Fromons, au perron descendit,
Encontre saillent li grant et li petit,
Huedes méismes à l'encontre li vint;
Il li escrie : « Bien veigniez-vous cosins !
« A vilonie le vous puet-on tenir [4]

[1] Bouchart, premier baron de Montmorency, possédait déja le fief de Montlhéry, au dixième siècle. Il comptait sans doute Hernaïs au nombre de ses ancêtres.

[2] C'est-à-dire, me fasse la grace de m'en rendre digne.

[3] *Mangié avoit.* C'est-à-dire : Quand il parvint à Saint-Quentin, Huedes, qui en était seigneur, se levait de table.

[4] C'est-à-dire : On pourrait vous reprocher, etc.; ou

« Que vous n'avez un mes devant tramis :
« Mieux en fuissiez honorés et servis. »
Respont Fromons : « Sire, por Dieu merci,
« Li miens mangiers iert huimais moult petis,
« Car le cuer ai correçoux et marri ;
« Que dou roi suis par mautalant partis
« Et de Garin de Mez, le fil Hervi,
« Qui m'a mon pere destranchié et ocis,
« Il et ses niés d'Orlenois Hernaïs.
« Mors est mes peres, dont j'ai le cuer marri,
« Vostres chiers oncles qui souef vous norri. »
Oit le li quens, à pou n'enrage vis :
« Comment diables ! » li quens Huedes a dit,
« Trop vous amoit li Loherans jadis ;
« Vo compangnie ne povoit departir.
« Coment ala ? dites, et coment vint ?
« Et por coi fu la noise et li estris ? »
— « Jel vous dirai » li quens Fromons a dit,
« Le matinet, oyant tous mes amins. »
Et respont Huedes : « Or avez-vous bien dit[1]. »

bien peut-être : « Nous aurions le droit de vous mal recevoir, attendu *que*, etc. »

[1] Il s'agit pour la race d'Hardré d'une affaire sérieuse : Fromont vient solliciter tous ses parents d'entrer dans sa querelle contre la race des Lorrains. Pour les y décider, il faut qu'il leur prouve qu'on leur a fait outrage à tous, dans sa personne; car, s'il reste démontré que son outre-

Onques Fromons, celle nuit, ne dormi
Né ne manja, ne but esve né vin;
Mais toute nuit manderent lor amins.
Droés d'Amiens estoit lors à Chaulni[1]:
Ainc ne fina, si vint à Saint-Quentin.
Li quens Fromons se leva par matin,
La messe oït au mostier Saint-Quentin[2],
Puis en revint au palais marberin.
L'esve demandent, au mangier sunt assis.
Moult sunt dolant dou pere Fromondin.

A ces Parolles es-vous Droon venir,
En sa compangne ot de chevaliers dis;

cuidance est la seule cause de la querelle, il pourra bien être abandonné des siens mêmes. Voilà pourquoi Fromont ne veut s'expliquer qu'en présence de tous ses parents et amis.

[1] *Chaulni.* Chauluy-sur-Oise est à six ou sept lieues de Saint-Quentin. Son château royal fut démoli en 1431. On n'y voit plus des anciennes fortifications que quelques ruines de murailles.

[2] *Mostier Saint-Quentin. Saint-Quentin en l'Ile.* Cette église fut, au dixième siècle, transformée en monastère; mais ici, comme en général, le mot *mostier* signifie simplement *église.* Quand la révolution de 1791 mit fin au monastère de Saint-Quentin, il relevait depuis plus d'un siècle de l'illustre congrégation de Saint-Maur.

Robers i fu qui le Herison tint [1],
De Ribemont Aleaumes li floris [2]
Et Berengiers li sires de Chaulni.
Encontre courent li grant et li petit;
Fromons les voit, si tint le chief enclin.
Droons escrie : « Que avez-vous cosins?
« Com vous esta, que vous vois amati [3] ? »

[1] *Robers*, etc. Variante :

Herbers i fu qui le Heriçon tint.

(Mss. 7608, 9654 3. A., S. G. 2041.)

Les autres manuscrits portent la leçon que nous avons suivie. — *Hérisson* ou *Hirson* est aujourd'hui un bourg considérable de Picardie qui revendique le titre de ville. C'était, dans l'ancienne France, le chef-lieu d'une seigneurie qui, dès le douzième siècle, relevait déja du comté de Guise. Hirson avait un vieux et bon château-fort dont la grosse tour ne put résister, en 1650, au canon des Espagnols.

[2] *De Ribemont.* Seigneurie située dans le voisinage de Saint-Quentin. Plusieurs de ses seigneurs portèrent dans les dixième et onzième siècles le nom d'*Aleaume*, *Anseaume*, ou *Anselme.* C'est la patrie de Condorcet. Le château de Ribemont est un des lieux le plus anciennement célèbres. Il existait, dit le P. Lelong, dès le septième siècle, et il en reste encore quelques vestiges.

[3] *Com vous esta*, etc., comment vous portez-vous,

— « Mauvaisement: » li quens Fromons a dit,
« Mors est votre oncles qui souef vous norit,
« Hardrés li quens qui fu prous et hardis. »
— « Qui l'a donc mort? » Droés lui respondit.
— « Par ma foi, sire, li niés au duc Garin,
« Hernaus d'Orliens, qui fu fils Héloï;
« Par devant moi jusqu'aus dens le fendit. »
— « Sainte Marie! » li quens Droés a dit,
« Onques estous ne fu li dux Garins [1],
« Né vilonnie de sa bouche n'issit:
« Or sai-je bien que vous l'avez porquis,
« Car toujours estes outrageus et mesdis. »
Et dit Fromons: « Se le vollez oïr,
« Je vous dirai coment ala et vint.
« Vous savez bien l'empereres jadis
« M'ot en couvant, quant il fut à Senlis,
« Quant à Begon la Gascoigne rendit,
« Et m'otroia, (plus l'oïrent de mil,)
« S'il eschéoit honor en son païs
« Qui me séist et me deust abélir,
« Que je l'aroie, sans nes un contredit.
« De Morianne est mors li rois Thieris,

vous maintenez-vous, et pourquoi vous vois-je accablé? — *Amati*, assommé; d'où les Italiens ont gardé *amazzare*, tuer.

[1] *Estous*, traitre, insidieux.

« Une fille a, Blancheflor au cler vis,
« Il la donna au Loherenc Garin;
« Trestout son regne li otroia Pepin.
« Et por itant que je le contredis,
« Ont mort mon père et mes autres amis. »
Droés l'entent, à pou n'enrage vis.
— « Tort en éustes, par Dieu, sire cosins.
« De grant folie vous estes entremis;
« Cuidiez-vos bien or à feme faillir?
« S'en voliez une, vous en auriez dis.
« Haut mariage et bon vous ai porquis:
« C'est Helisens, la dame de Pontis[1],
« Suer est germaine au Flamenc Bauduin;
« N'a pas longtemps que mors est ses maris[2],
« Un afant a qu'encor est moult petis:
« S'en l'eritage, biaus niés, vos estes mis[3],
« Si serez bien entre vos anemis[4]. »

[1] *Pontis* ou Ponthieu, dont la capitale est Abbeville.

[2] Ce mari était sans doute Aleaume, dont notre poète a vanté la bravoure. (Voy. page 38.)

[3] *S'en l'eritage vos estes mis.* C'est-à-dire: Si vous recevez l'héritage du varlet de Pontis, à titre de tuteur.

[4] *Si serez bien.* Vous pourrez affronter vos ennemis, non seulement à cause de vos nouvelles seigneuries, mais surtout à cause des puissants amis que ce mariage vous donnera.

Et dit Fromons : « Or avez-vous bien dit.
« Car enpensez que nel sache Pepins[1] ;
« S'il le savoit, foi que dois Saint-Denis,
« Jamais, nul jor, ne porroit avenir[2]. »
— « Sire, » dit Droes, « je movrai le matin,
« Ou orendroit, se vous vient à plaisir[3]. »
A ces parolles uns messages iluec vint
De Sissons droit, la grant cité de pris;
Fromont queroit, si le trova enqui.
Il le salue ci tost com il le vit
Et li quens lui, moult bellement li dit
Et li demande : « D'où venez, biaus amins ? »
— « De Sissons droit me partis hui matin. »
— « Que font ma gent ? » li quens Fromons a dit.
— « Mauvaisement : ti homme sunt assis,
« Li rois de France en la ville s'est mis;
« Donné li a li dux de Mez Garins.
« La féauté a des chevaliers pris
« Et des borjois et des gens du païs[4]. »

[1] *Car*, c'est pourquoi. (*Quarè.*)

[2] Fromont craignait avec raison que Pepin, à titre de suzerain, n'ordonnât à la dame de Ponthieu et au comte Baudoin de refuser son alliance.

[3] C'est-à-dire : « Je me mettrai demain matin en rou-« te, ou dès à présent, si vous le préférez. »

[4] Le seul manuscrit 7608 offre la variante :

Et des borjois et des *pers* del païs.

—« Las ! » dit Fromons, « or sui-je mal baillis,
« N'ai tant de terre où me cuichasse vis [1]. »
—« Ne t'esmaier, amis ; » Droons a dit [2],
« Quant tu fus nés s'avoies moult petit [3] ;
« Tout avenra ce que doit avenir.
« Or soiez prous et chevaliers hardis,
« Si conquerrez dont vous puissiez garir [4],
« Et je irai mon message furnir. »
Et dit Fromons : « Sire votre merci ! »
Droés monta, de la ville est partis.
En sa compangne n'ot de chevaliers sis,
De sa maisnie ala aescheri [5],
Por le message que il voloit servir.
Nouvelles quiert dou Flamant Bauduin ;
Li païsant li ont conté et dit :
« A Saint-Omer le trouverez lundi. »

mais ce manuscrit paraissant l'un des moins anciens, son autorité ne peut balancer celle de tous les autres.

[1] *Vis*, vivant. Quant aux morts, la terre ne leur manque jamais.

[2] *Ne t'esmaier*. Garde de perdre courage. (*Noli timescere.*)

[3] C'est-à-dire : Quand tu nasquis, tu possédais peu de chose. Droes semble vouloir rappeler à Fromont le temps où son père et lui ne possédaient rien en France.

[4] *Vous garir*. Vous garantir.

[5] *Aescheri*, mal entouré, *mincement* escorté, afin de remplir son message plus facilement.

Il passa outre, à Saint-Omer en vint :
Iluec trova le Flamant Bauduin,
Messe ot oïe, del mostier s'en issi.
Atant es-vous Droon qui descendit ;
Encontre va li Flamans Bauduins,
Les bras au col par grant amour li mist,
Et le salue com jà porez oïr :
« Droés d'Amiens, bien puissiez vous venir! »
Et cis respont : « Sire, votre merci ! »
— « Moult grant piece a que je mais ne vous vi,
« Moult me merveil où vous alez ici ;
« Est-ce besoing, » dist li quens « biaus amis ? »
— « Oïl voir, sire, pour votre preu i viens [1].
« Parlez à moi, s'il vous plait, un petit :
« Mors est Hardrés que vos amiez si.
« A Fromont doit la terre revenir [2],
« Quens iert palais, se il longement vit [3].

[1] *Preu*, votre avantage, votre bien.

[2] *La terre*, laquelle terre? le *Soissonnois*, sans doute.

[3] *Quens iert palais*. Expression curieuse. *Comes palatii*, comte palatin. C'était, sous la deuxième race, le *maire du palais* de la première. Seulement, Pepin, auquel l'autorité de maire de palais avait frayé le chemin du trône, sentit le besoin de la circonscrire plus étroitement. Voici comment Hincmar nous fait connaître quelques unes des attributions conservées au comte du palais : *Comitis palatii, inter cœtera penè innumerabilia, in hoc maximè sollicitudo erat, ut omnes legales quæ alibi ortae,*

« Por lui vous quiers Helisend au cler vis,
« Votre seror, la Dame de Pontis. »
Dit li Flamens : « Moult par avez bien dit :
« Cis mariages puet moult bien avenir ;
« Belle est ma suer et gente, Dieu merci !
« Fromons li quens est enforciés d'amis. »
— « Dont vous hastez, » li quens Droons a dit,
« De lonc respit ne vis onques joïr[1],
« Ains que le sache l'empereres Pepins :
« Il la donroit à un de ses mastins
« De la cuisine, por ses oiseaux rostir[2]. »
— « Volentiers, sire, » li Flamens respondit.
Il en apelle Nevelon et Landri :
« Alez avant à ma suer de Pontif ;

propter æquitatis judicium, palatium aggrediebantur, justè ac rationabiliter determinaret, seu perversè judicata ad æquitatis tramitem reduceret. (De ordine ac officio palatii, caput 21.) Ces attributions disparurent à leur tour avec les Carlovingiens, ou plutôt, elles furent alors réparties entre le grand-maître, le grand-sénéchal et la cour des *Francs* ou Pairs de France.

Nous avons vu, dans notre roman, que Hardrés était *maître* ou *maire* de Pepin ; or les amis de Fromont pouvaient croire qu'il succéderait à son père, en obtenant la dignité de *Quens palais.*

[1] *Joïr*, se féliciter. (*Gaudere.*)

[2] *Mastins de la cuisine,* à un des habitués de sa cuisine.

« Dites li bien, gardez n'en soit menti,
« Que contre moi doit estre samedi,
« Droit à Amiens, chiez Droon que voici. »
Et cil respondent : « Tot à votre plaisir. »
Il sunt monté, lor voie ont acoilli;
Aine ne finerent, si vinrent en Pontis.
A Monstereul, de lez Saint Valery[1],
Nouvelles quierent d'Helisend au cler vis,
N'en truevent mie ; se sunt outre guenchis[2],
A Abeville venu sunt au mardi;
La dame truevent, ci demorent iqui.
Celle nuit furent moult richement servis,
Grant joie en ot Helisens au cler vis ;
Et de son frere lor a novelles quis.
« Que fait mes frères? piece a que ne le vis. »
Dit Nevelons : « Jà ne vous iert mentis;
« Il vous sallue et vous mande par mi
« Que vous soiez contre lui samedi
« Droit à Amiens, chiez Droon le hardi. »
« Diex! » dit la dame, « merveilles ai oï,

[1] *Monstereul.* Montreuil, sur la frontière du Ponthieu, du côté de Saint-Omer. — *De lez Saint Valery.* Variantes. Manuscrit 7628[2]. *delez saint-Leheri.* Msc. 7508. *Saint Galeri.* Il faudrait peut-être lire: *Et à Saint Valeri ;* car cette ville est à la frontière parallèle du Ponthieu, à huit lieues environ de Montreuil et à trois d'Abbeville.

[2] *Guenchis,* tournés.

« Mal fit mes freres quant il ne vint par ci[1]. »
Dit Nevelons : « Par foi or est issi[2] ;
« Ontre s'en va parler au roi Pepin. »
Et dit la dame : « Je ferai son plaisir. »

Son oirre apreste ; quant vint au samedi[3],
Jusqu'à Amiens ne prinrent onques fin ;
Encontre va Droés quant il la vit.
La dame vint chiez Galerant d'Autri,
Un borjois riche de viande garni.
D'autre part vint li Flamens Bauduins
A grant compaigne de chevaliers de pris,
En destre moinent li chevaus Arabis[4],
Portent escus et bons espiés brunis.
De l'autre part est venus Fromondins,
Il n'i vint pas com vilains esbahis ;
En sa compangne de chevalliers sept vins,
De sa mainie, de ses riches amins.
A val la ville en sont li ostel prins :
El grant palais descendit Fromondins ;
Et, d'autre part, li Flamans Bauduins

[1] *Mal fit mes freres.* Je crois que ces mots signifient : *mon frère est malade.* Comme on disait : « Que fait mes « freres ? — Il le fait mal. »

[2] *Or est issi.* Il n'est pas dans ses terres.

[3] *Son oirre apreste.* Elle dispose son voyage.

[4] *En destre*, en main ; d'où le mot *destrier.*

El palais monte qui fu grant et polis [1].
Sa seror mande et la cortoise i vient.
Encontre drecent li grant et li petit,
Elle estoit gente et de cor et de vis.
Et li Flamans par la main la saisi :
« Ma belle suer, parlez un poi à mi. »
A une part en sunt ambedui mis [2],
Et dit li quens : « Dame que vous est-il ? »
Dit la cortoise : « Moult bien, la Dieu merci ! »
— « Dame, » dist-il, « demain arez mari. »
— « Frères, » dist-elle, « qu'est-ce ore que tu dis ?
« Ancor n'a gaires que monsignor perdis,
« N'a pas un mois que fut en terre mis ;
« Si ai de lui, se vous plaist, un bean fils,
« Riches hons iert, se Dieu plait et il vit.
« Tres bien li dois sa terre maintenir
« Et lui acroistre, ésaucier et norrir ;
« Trestos li mons devroit de moi laidir
« Se je, si tost, avoie baron prins. »

[1] *El palais monte.* Il y avait donc à Amiens deux palais. « On prétend, » dit un écrivain moderne, « que dès « le temps des Romains, il y avait deux châteaux placés aux deux bouts de la ville. L'un était à Saint-Firmin de Castillon, près la porte de la Hautoye, et l'autre que l'on appelle encore aujourd'hui le *Chatelet.* »

(De la lecture des livres français, tome IX.)

[2] *A une part.* Nous avons pris de là notre *à part.*

— « Si ferez, suer, cis est biaus et meschins[1],
« Il est plus riches que ne fut tes maris :
« Fils est Hardré, si a nom Fromondin.
« Mors est Hardrés, et cis tient le païs. »
Quant la dame a cele parole oï,
Li cuers li mue, autre conseil a prins.
« Sire, » dist-elle, « je ferai vo plaisir. »
Et li Flamens apelle Fromondin :
— « Venez avant, frans chevaliers gentis,
« Droés d'Amiens et tuit li vostre amin. »
Par le poing destre a sa seror saisi,
Fromont la donne, voiant tot ses amins[2].
N'i ot nul terme, né jor n'i ot assis :
Mais maintenant au mostier sunt guenchis ;
Clers et provoires i ot au benéir,
Espousé sunt ; dou mostier sunt partis.
Grans sunt les noces el palais marberin,
Assez i ont, le jour, gabé et ris.

Li jors s'en vait, et la nuit si revint :
En un lit cuichent la dame et Fromondins ;
Mien esciant, bien le poura sofrir.
Première nuit que la dame i dormit,
L'hore fu bonne ; si engenra un fil,

[1] *Meschins*, jeune.
[2] *Fromont la donne*, il la donne à Fromont.

Ce dit l'istoire, il ot non Fromondin [1],
Qui tante guerre et tant estor vainqui,
Et tant chastiaus et tante ville print
Contre Girbert de Mez, le fil Garin.

Huimès commence la chanson à venir [2],
Comment Fromons renoia Jesu-Crist,
Et fut remés entre les Sarrasins
Devant Bordelle, en un challant corsif [3]
Où l'amiraus d'Espaigne le feri.

La nuit s'en va et li jors esclarcit:
Messe et matines vont au moustier oïr.
Quant chanté ont et chascuns s'en revint,
Li quens Fromons a le Flamenc saisi
Par la main destre, s'entrent dans un jardin.
Soz un pumier sunt ambedui assis;
Droés d'Amiens de joste aus s'en revint.
« Parlez à moi, sire, » dit Fromondins,
« Nos somes frères, la dame Dieu merci!
« Del tout vous tieng à mon meillor amin;

[1] *Fromondin.* Nous ferons plus tard avec lui ample connaissance.

[2] *Huimès.* Le poète ou plutôt le rapsode interrompt ici son récit, pour réveiller l'attention de ses auditeurs.

[3] *Un challant corsif,* un bateau de course; d'où *corsaire.*

« Consilliez-moi, la vostre grant merci,
« Dou duc Garin qui mon pere a oci,
« Et de Sissons de quoi m'ont dessaisi. »
Li Flamens l'oit, tout en fut esbahis,
Une grant piece ala que mot ne dist;
Com il parole, de mautalent rougit :
— « Droés d'Amiens, » dist-il, « tu m'as traï;
« Se autretant voire m'éusses dit
« A Saint-Omer quant venistes à mi,
« Li mariages ne poïst avenir.
« Mais je sais bien que cuer ne puet mentir [1],
« Qui son né coupe il deserte son vis [2].
« Ains me convient les grans poines sofrir;
« Ensanble o vous la guerre maintenir. »
— « Grant merci, sire ! » Droés li respondit,
« Or dites donc coment pourons chévir [3]. »

[1] *Cuer ne peut mentir.* Nous avons déja vu cette expression plus haut. Oudin, dans ses Curiosités françaises, rapporte le proverbe: *Bon sang ne peut mentir, c'est-à-dire, que l'on a quelque affection réservée pour ses parents.*

[2] « *S'arracher le nez du visage*, id est, se faire affront « à soy-mesme. »

(Oudin, Curios. franç.)

Deserter pour *faire tort;* au lieu de *il deserte,* plusieurs leçons portent: *deshonore.*

[3] *Chévir*, venir *à chef*, à bout.

Dit li Flamans : « Jà le pourez oïr :
« Ralez-vous en tot droit à Saint-Quent in[1];
« Quant vous aurez vos gent ensamble mis,
« Alez-vous-en tout droit en Cambresis,
« Gastez la terre, essiliez le païs,
« Metez le siege environ la grant cit.
« Hues est niés au Loherant Garin;
« Se vous l'aviez detranchié et ocis[2]
« Vengiés seroit Hardrés au chief flori.
« Et de Cambrai se vos restiez saisis,
« Bien deveriez Sissons mettre en obli.
« Puis quererons la pais au roi Pepin,
« Par mariage serons nous bon amin.
« Je m'en irai en Flandres, mon païs,
« Et semonrai ciaus qu'ai à maintenir;
« Ne remanra li grans né li petis,
« Que tuit ne vengnent au siege en Cambresis. »

Après mangier, se sunt tuit departi :
La dame ala arrières en Pontis.
Fromons s'en va et semont ses amins[3]

[1] *Ralez*, revenez.

[2] *Et ocis*. Baudoin cherche ici à se venger de Hues de Cambrai qu'il détestait, comme on le verra plus bas.

[3] *Fromons s'en va*. Les leçons de cet hémistiche varient beaucoup. Les unes portent *Fromons à Guisnes*,

Que trestuit soient à lui à Saint-Quentin,
Conraié d'armes et richement garni.

Fromons manda Huon qui Gornai tint[1],
Il a mandé le comte Biauvoisin[2],
Mandé Garnier qui Mont-Didier maintint[3],
Lui et Bernart et de Clermont Henri[4],

et ce sont les plus nombreuses; d'autres: *Fromons à Guise.* J'ai préféré la troisième, Guines étant trop éloigné du centre des opérations de Fromont.

1 *Gornai* ou Gournai. Petite ville sur la frontière du Beauvoisis et de Normandie, arrosée par la rivière d'Epte. Le doyenné de Bray en Bauvoisis, limitrophe du territoire de Gournay, est désigné, dans le *Continuateur de Sigebert* et dans la *Coutume de Senlis,* sous le nom des *Acquets de Huon de Gournai.*

2 *Le comte Biauvoisin,* de Beauvais. Il y avait des comtes de Beauvais sous le règne de Charlemagne et sans doute auparavant. C'est ce qu'on voit d'après un passage du deuxième livre des Capitulaires, dans lequel le prince traçant la route de chaque *missus dominicus*, dit : « In Remis, Ebo archiepiscopus... sit super sex videlicet *comitatus*, id est, Remos, Catalaunem, Suessionem, Sylvanetem, *Belvacum*, et Laudunum. »

3 *Mont-Didier.* Petite ville en Picardie entre Amiens et Noyon. On voit, au dixième siècle, un *Hilduin* comte de Mont-Didier.

4 *Clermont.* Ville de l'Ile de France à cinq lieues de

Hebers de Roies li chevalier genti [1];
Manda Perron d'Artois et Jocelin,
Droon d'Amiens et son fil Amauri,
Robert de Boves, Anjorant de Couci [2],
Thomas de Marle et le prou Savari [3]
Et dant Raimbaut de Vendeuil et Ouri,
De Ribemont Aleaume le flori;
Et à Grant-pré remanda por Henri [4],

Beauvais. Le comté de Clermont fut réuni au comté de Chartres dans le douzième siècle, puis à la couronne de France dans le siècle suivant.

[1] De *Roies*. Roye, que Flodoart appelle *Rauga*, était, au commencement du dixième siècle, une forteresse importante. Hugues-le-Grand s'en empara sur Herbert comte de Vermandois, en 933. La baronie de Roye a donné son nom à l'une des plus illustres familles de Picardie; elle s'est fondue dans celles de Roucy et de Larochefoucauld.

[2] Boves et Coucy, forteresses de Picardie, entre le Soissonnois et le Laonnois.

Je ne suis roi ne prince aussi,
Je suis le seignor de Couci.

[3] *Marle*. Dans la Thieriache, sur la Sère. Cette ville eut des seigneurs particuliers, que l'on voit figurer dans l'histoire dès le dixième siècle. Ils étaient de la grande maison de Coucy.

[4] Grand-pré, situé sur une montagne dans le territoire de Sainte-Menehould en Champagne, est un bourg de

Et a mandé le signor de Chaulni,
Et à Néele remanda por Tierri;
Manda Foucars et après Jocelin
Et Gallerant et son frere Gaudin.
Et à Verdun le riche Lancelin [1];
Manda Guillaume son frère de Montelin [2],
Et si manda dant Bernart de Naisil [3]
Et à Boulongne, son frère et il i vint,
Ensamble o lui vint Isorés ses fils [4];
Si vint Fromons qui la tour d'Ordre tint [5];
Grant gent ameine qui sunt de son païs,
Trestuit ensamble au borc de Saint-Quentin:
Plaine est la ville, li fossé sunt empli.

Et li Flamens sen ala au matin;
Partout semont les grans et les petis,
Grans sunt li ost quant sunt ensamble mis.
Droit à Doai assemble Bauduins,

trois cents maisons qui avait titre de comté dès le neuvième siècle. (Voy. Lelong, hist. du Laonnois.)

1 *Lancelin,* évêque de Verdun.

2 *Son frère de Montelin,* c'est-à-dire, Guillaume de Montelin, frère de lui Fromont.

3 *Naisil.* Variantes : *Noisil, Naissil.*

4 *Isorés,* surnommé *le gris.*

5 *Ordre* ou *Odre.* C'est sans doute le château d'Ardres, situé dans le Boulenois.

Et lendemain entrent en Cambrisis.
Fromons se haste d'issir de Saint-Quentin :
A mie-nuit, quant il orent dormi,
A Crevecuer li quens Fromons en vint,
Si come l'aube dut del jor departir.
La gent Fromont descendirent enqui.
Parmi la place vint Isorés li gris,
Sor un cheval courant et arabi.
« Niés Isorés, » dist Fromons li marchis,
« Plus fier de toi ainc de mes iex ne vis ;
« Porte m'ensengne, de bon cuer le te pri. »
Et cil respont : « Sire, vostre merci! »
Le jor chevauchent à force et à estri ;
Là véissiez tant bon hiaume bruni,
Tant bon cheval ainc à mes iex ne vis.
Le grant charroi véissiez accomplir,
Muls et somiers arouter et venir.
Li ardéor se sunt par devant mis [1],
Les coréors maine Isorés li gris.
Et li forrier corent par le païs [2] ;
Lève la noise, si enforce li cris.
Parmi les chans véissiez gens fuir,

[1] *Ardéor,* les brûleurs ; ceux qui étaient chargés d'incendier les barrières, les haies et quelquefois même les récoltes.

[2] *Forrier,* ceux qui sont chargés de faire les provisions, de courir *au fuerre,* ou pour les fourrages.

Les pastoriaus lor bestes accoillir[1];
Aus bois se traient, iluec cuident garir,
Mais ne puet estre, car trop sunt entrepris.
Li couréor ont partout le feu mis;
Ardent les villes, la fumee en issit,
La proie chassent et maint vilains sont prins
Les mains liées si come autres chétis.
La gent s'éfroient, si commence li cris,
Li apiaus sonne, tuit en sunt estormis[2].

Hues se dort en son palais marbrin:
De chevaliers avoit léans sept vins.
(Costume estoit, signor, à icel dis,
Qu'ensemble estoit li chevalier gentil
Aus bonnes villes, aus chatiaus signoris[3]:
Or, sunt aus villes aus bors et aus maisnis
Et aus buissons ensemble o les berbis.)

[1] *Accoillir,* réunir, rentrer.

[2] *Li apiaus,* l'alarme, l'appel; le *rappel,* comme nous disons aujourd'hui.

[3] *Aus bonnes villes.* Vous allez voir comment différaient les *bonnes villes,* des *villes.* Les premières étaient des places fortes; les secondes des campagnes, des fermes. Aujourd'hui le titre de *bonne ville,* dont se glorifient certaines de nos cités, est une faveur insignifiante qu'on accorde à toutes celles qui la demandent, et dont, à défaut de priviléges réels, elles se contentent.

La noise lieve et enforce li cris.
Hues s'éveille, si oït le hustin;
Li senechaus à la fenestre vint,
A lui la sache, si que tonte l'ovrit[1] :
Par les entailles torna avant son vis[2];
Parmi la plaine vit chevaliers venir
Et les vers hiaumes flamboïer et luisir;
Vit tos les chans de chevaliers covrir
Et les banieres ondoier et bruir;
Par la Champagne vit la proie acoillir,
Vaches et bues et prenre et retenir;
Vit le feu mettre et la flamme flatir,
Les pastoriaux et les villains fuir.
Vint à Huon, fièrement li a dit:
« Levez-sus, sire, trop i avez dormi;
« Ne sais quel gent sunt en vostre païs,
« Guerre me semble, au feu qu'on i a mis. »
Hues l'oït, ne fut mie esbahis:
« Or belement, seneschaus, biaus amins,
« Ains que s'en partent, par foi le vous plévis,
« Sarons-nos bien que il averont prins. »
Isnellement est chauciés et vestis;

[1] *La sache,* la tire.

[2] *Par les entailles*, c'est-à-dire par les sculptures et les ciselures qui ornaient la partie extérieure de la fenêtre. Il est probable que le *seneschaus* était dans une des tours avancées du palais marberin.

Lasce unes chauces blanches com flor de lis [1],
Haubert ot bon que on li ot tramis,
Envoia li li Alemans Ouris;
Sor la ventaille li fu li hiaumes mis [2].
Ceinte a l'espié dont li brans fu forbis,
Que li donna li Loherens Garins;
Ferrant li traient, à Gadres fut norris [3],
Selle i ot bonne qui li vint de Paris.
Li bers monta fiers et mautalentis,
L'escu au col en cantel l'a assis [4].
Ensenble o lui de chevaliers sept vins.
Voit les borjois qui demenent lor cris
Et les puicelles qui ont simples les vis;
Quant il les voit, si lor a moult bien dit :
« Seignor et dame, ne vos démenez si,
« N'i arez garde tant com je soie vis.
« Car par la foi que je dois Saint-Denis,

[1] *Unes chauces,* pour *une* paire de *chausses.* Ces chausses, sans doute en filet de maille, se laçaient autour des jambes.

[2] *La ventaille,* la visière, la partie de la coiffure militaire qui couvrait le visage et par où l'on respirait.

[3] *Ferrant,* un cheval ferrant. Cette circonstance justifierait assez l'étymologie du mot *Ferrant* ou *Auferant.* (*Afer.*) — *Gadres,* Cadix.

[4] *En cantel,* de côté, sur l'épaule. M. de Roquefort a mal défini ce mot.

« Ainçois verrez le sanc de moi issir
« Et maint vassal trébuchier et chaïr.
« Alez aus murs les aléoirs garnir[1].
« Aportez pierres et grans pieus por férir,
« Dont defendrons se vuelent asallir. »
Droit à la porte a les serjans assis,
Lez la chauscie aubelestiers a mis :
« Ne vous movez, » li quens Hues a dit,
« Jusqu'à celle heure que me verrez venir;
« Se j'ai mestier, pensez de recoillir[2]. »
Et cil respondent : « Sire, à vostre plaisir. »

En la cité fait les borjois tenir;
Les portes fait moult richement garnir,
Que l'une enterre et l'autre fait ovrir[3].

[1] *Les aléoirs.* Variante : *Aléours.* — Du Cange, au mot *aléors*, l'a expliqué : « Certa pars *Archeriarium*, seu « fenestricularum in urbium et castrorum muris, per quas « sagittarii sagittas in obsidentes emittebant. » Mais le passage qu'il cite à l'appui de sa définition, et surtout ce vers du *Loherain*, doivent plutôt nous faire reconnaître, dans le mot *Aléoirs*, cette espèce de galerie construite à l'extrémité supérieure des murailles et désignée aujourd'hui sous le nom de *terre-plein*.

[2] *De recoillir.* Et s'il en est besoin, si je suis obligé de reculer, pensez à me faciliter le retour, à me recevoir.

[3] *L'une enterre*, c'est-à-dire, terrasse. — A compter du vers précédent, la narration est entièrement différente

Dou siege doute, si s'en voura issir[1]
A sept viut homes, chevaliers sans mentir.
En un vaucel delez un vieu molin[2]
Quatrevins laisse de chevaliers de pris,
Et o soissante les est alés véir[3].
Dusqu'aus ardans ne print-il onques fin[4];
Ne lor dist mot, mais un en va ferir,
Parmi le cor li mist le fer bruni,
« *Cambrai!* » escrie : « Pensez de l'envaïr
« Sor ces gloutons qui gastent mon païs. »

Là véissiez un estour maintenir,
Arme n'i vaut vaillant un angevin.
Là oïssiez gresloier et tentir;
Mainte buisine corner et esbaudir.
Ez Isoré de Boulogne le gris,
Sor un cheval courant et arabi;
Hues le voit, pas ne li abelit :
« Haï, biaus sire, le ferez-vos ensi?

jusqu'au sixième couplet, dans le manuscrit de Navarre. Elle n'y comprend que trente-six vers.

1 *Dou siege doute,* il craint que les ennemis n'occupent toute la campagne autour de Cambrai.

2 *Vaucel,* vallon. (Vallicellum.)

3 *Véir,* voir les ennemis.

4 *Ardans.* Les *ardeors,* ceux qui brûlaient le pays. C'est la leçon du manuscrit 9654.

« Foi que dois Dieu, tort avez envers mi.
« Vous soliez dire que vous m'amiez si
« Plus que nul homme, mais or i a failli.
« Mestier vous oi plus que tuit vostre ami [1];
« Tuit vous faillirent et je vous garanti.
« Dedens Bolongue li Flamens vous assit,
« A vous alai à trois mil fervestis :
« Là fu par moi li Flamens desconfis,
« Puis ne m'aima né ne fu mes amis.
« Je fus o vous un mois et un demi,
« Ainc n'eus del votre vaillant un parisis;
« Le guerredon m'en rendez ores ci,
« Ma terre ardez et gastez mon païs.
« Bien le dois faire; de tel gent es naquis,
« Nature pert; moult souvant l'a-on dit [2].
« Mais, par la foi que dois tous mes amis,
« S'en haute cour vous puis jamais tenir,

[1] *Mestier vous oi,* je vous secourus, je vous fis aide. Ce vers et les suivants rappellent des événements dont le récit ne paraît pas nous avoir été conservé.

[2] *De tel gent es naquis, nature pert,* c'est-à-dire : « Tu « montres bien de qui tu es né : tel père, tel fils. » Ce proverbe est de tous les temps et de tous les peuples. Toutefois, en France, on n'a plus guères aujourd'hui de préventions que *pour* les fils de voleurs et *contre* les enfants des nobles, surtout quand ces derniers s'appellent Bourbon, Rohan, Mortemart, ou Montmorency.

« De traïson serez par moi requis. »
— « Droit en avez, » dist Isorés li gris.
« S'ai contre vous trop durement mespris;
« Qu'a li Flamens tot porchacié et quis [1],
« Et por Fromont, mon oncle, vins-je ci;
« S'enseigne porte por sa gent maintenir.
« Mais contre vous, foi que dois Saint-Denis,
« Ne porterai mais armes, biaus amis [2]. »
Son escuier apelle, si li dist:
« Retorne arriere et ta gent autresi. »

Fromons chevauche li prous et li hardis,
Son neveu trouve Isoré, si li dist:
« Qu'est-ce, biaus niés, en volez-vous fuir? »
— « Nenil, » dist-il, « mais j'ai fait que chetis,
« Quant vins encontre celui qui me norrit;
« Vous me faillistes et il me garentit.
« Mais, par la foi que doi tous mes amis,
« Ainc contre lui n'iert li miens escus prins.
« Se fussiez autre, foi que dois Saint-Denis,
« O mon barnage me fuisse léans mis. »
Respond Fromons: « Vous estes or chetis!

[1] *Qu'a li Flamens.* C'est-à-dire: Parce que le comte de Flandre a requis tous ses barons, et je suis venu à la requête de mon oncle.

[2] *Ne porterai mais,* je ne porterai *jamais* les armes.

« Ne remanra por vous qu'il ne soit pris [1]. »
— « Tost, biaus oncles, ses hiaumes est jà mis;
« Sel povez penre, assez aurez conquis. »

Hues s'areste com chevaliers de pris;
Et Fromons court, s'a l'escu avant mis:
Où voit Huon fièrement l'a requis [2],
Sa lance brise, ii n'i a plus conquis.
Cil se tint bien, que por lui n'est guenchis
Et fiert Fromont si com pourez oïr:
L'escu du col li a frait et mal mis [3]
Et le haubert deront et desarti [4];
Jouste la cuisse le gonfanon li mist,
Si bien l'empaint qu'en terre l'abatit
Et les talons en fait amont venir.
Pour lui rescoure i vienent plus de mil;
Le cheval print, maugré en aient-il,
Un chevalier le donne qu'il choisi.
Et Isorés desous le hiaume en rit.
Où voit sa gent, fièrement lor a dit:

[1] *Ne remanra por vous*, il ne tiendra pas à vous de l'empêcher d'être pris.

[2] *Requis*, atteint.

[3] *L'escu du col*, l'écu pendu au cou. — *Frait*, brisé (fractus.)

[4] *Deront*, rompu. — *Desarti*, entr'ouvert.

« Or esgardez chevalier de haut pris,
« S'avoit aïe priseroit nous petit[1]. »
Parmi le val chevauchent à estri,
Hues s'en torne quant il les a choisis[2].
Fromons chevauche et sa gent autresi,
Cil l'assallirent qui en l'agait sunt mis[3],
A Fromont muevent; mais grant mechief a ci,
Car à chascun estoient-il bien sis[4].
Lances briserent, les escus ont croissis,
Maint chevalier contre terre flatis.
Qui donc véist Huon de Cambresis
Lespée au poing de sor Fromont venir,
Destre et senestre tant riches cous férir
Et couper hiaumes et chevaliers laidir,
De bon vassal li poïst souvenir.
N'out chevalier qui le vueille guerpir;
La gent Fromont les firent départir[5],
Hues s'en torne por sa gent garentir;
Bel les appelle, ne vous en quiers mentir:

[1] *S'avoit aïe,* Si Hues avait aide.

[2] *Quant il les a choisis,* quant il a reconnu leur position.

[3] *En l'agait,* dans le vallon contigu au vieux moulin.

[4] *A chascun*, pour chaque guerrier de Hues.

[5] C'est-à-dire, cependant les guerriers de Fromont les forcèrent à lâcher pied.

« Alez le pas, n'aiez soing del fuir,
« Ne doutez hom tant com je soie vis. »
Perdu a Hues le cheval sor quoi sist;
Li serjant saillent qui aus portes sunt mis.
Là véissiez ung riche pongnéis,
Le conte Huon trestorner et guenchir,
Voler saietes, à la terre chaïr :
Cambrisien font la gent Fromont fuir.

Huimais devons chanter de Bauduin :
A fière gent entra en Cambresis,
Bien trente mil qui gastent le païs.
Passent Escaus, par de là se sunt mis,
La vile assient por ceus dedans laidir.

VI.

La cités est tote assise environ,
D'une part sunt li Flamenc à bandon,
Fromons fu d'autre il et ses compagnons.
Huons ist fors souvent come prodons,
Souvent les fiert par tel devision,
Morir les fait ainsi come moutons.

VII.

La cités fu moult de bien raenplie,
De bone gent fu-elle bien garnie.
Sept vint en orent, ne se reposent mie
Et li quens Hues lor fait souvent saillie,
Chascun jor out moult grant chevalerie.
Fromons i fu, il et sa compengnie,
Mais li quens Hues ne s'en esmaie mie;
Souvent lor saut, ne les laist dormir mie.
Nel sait li rois qui France a en baillie,
Garins li preus à la chière hardie;
Certes Flamenc n'i demorassent mie,
Né Fromondins né sa grant compangnie.
Il i venront, se Diex leur preste vie[1].

VIII.

Grans fu li os qui devant Cambrai sist;
Tosjors enforce et li charrois i vint
Qui lor amaine et le pain et le vin
Et la vitaille et le vair et le gris.
Souvent ist fors Hues de Cambresis,

[1] Ce couplet ne se trouve ni dans le manuscrit 9650, ni dans celui de Navarre.

Trois fois la nuit, ou quatre ou cinq ou sis.
Dist l'uns à l'autre : « Fellenesse ost a ci [1],
« Car cis vassaus ne nous laisse dormir;
« Moult sait de guerre, diable l'en ont aprins.

Ce fu à feste del baron Saint-Martin,
C'est li boillans, qu'il fait chaut et seri [2];
Huons repaire dou riche poignéis,
Tous désarmés au grant palais s'assist.
Ses chevaliers mande grans et petis,
A conseil sunt de renc en renc assis.
Dist li quens Hues : « Or entendez à mi :
« Là sunt Flamant mes morteus anemis;
« Li quens me het à mort, jel sai de fi,
« Et Fromondins ne me tient por amin;
« Bien est raisons que le séust Garins,
« Li rois avec de cui j'ai Cambresis;
« Son fief venroit sauver et garantir. »
Et dist Garniers : « Sire, bien avez dit.
« A Loon est et avec li Garins,
« Envoiez-i en nuit ou le matin. »
Et li quens Hues nel mist pas en obli;

[1] *Fellenesse ost a ci.* C'est-à-dire : Hues possède une armée traîtresse, félonne, redoutable.

[2] *C'est li boillans,* Saint-Martin le bouillant. Il s'agit de la fête de la translation de Saint-Martin, le 4 juillet. L'autre fête de Saint-Martin tombe au 11 novembre.

Lettres fist faire et saéler escris,
Li mes en porte trestout plain un barril[1];
Tant attendi li mes qu'il fut à nuit.
Hues s'en ist, dont enforce li cris[2];
Et l'os s'effroie quant la noise entendit,
Courent aus armes, moult tost furent garni,
Devant la porte se sunt trestuit guenchi;
Chevaus i ot et chevaliers ocis.
Li mes passe oltre, dedens le bois s'est mis,
Bien sot le val, la terre et le païs.
Et li quens Hues arriere est ressortis,
La porte ferme, si est remès li cris.

Li mes esploite, tant que li jors revint;
Vint à Loon devant tierce un petit[3].
Del mostier ist l'emperères Pepins;
Messe ot oïe entre lui et Garin.
Li mes le voit, par devant lui s'est mis,
Si le salue com jà porez oïr :

[1] *Plain un barril. Barril* s'est pris souvent pour un vaisseau de petite capacité, comme dans la vie de saint André Corsini, nº 17. « Ejecit de ore ejus unum *barile* « aquæ et sanatus est. »

[2] *Hues s'en ist.* Hues fait une sortie, afin de distraire les assiégeants.

[3] *Tierce*, neuf heures du matin.

« Cil Dame-Diex qui le monde establit,
« Qui la mer fist et les poissons i mist,
« Force vous doint contre vos anemins.
« A vous m'envoie Hues de Cambresis
« Et si vous mande que Fromons l'a assis;
« Sa terre gaste li Flamens Bauduins.
« Véez les letres que j'ai aporté ci. »
Il les bailla, l'emperères les print,
Derriere lui si a Garin choisi :
« Tenez cest brief, si gardez que il dit. »
Li dux le prent, s'estent le parchemin.

Li Loherens fut à escole mis
Com il estoit jouvenciaus et meschins [1];

[1] *Fu à escole mis.* Nous avons déja vu dans le roman de *Berte*, que cette princesse *estoit bien enseignie* (couplet 109); et tous les monuments du moyen âge s'accordent à prouver que dans tous les temps, nos grands seigneurs, loin de dédaigner les études, tenaient à orgueil de passer pour lettrés. Les premiers poètes et les premiers historiens vulgaires sont des hommes importants dans le royaume. Richard-Cœur-de-Lion, Jean de Brienne, les comtes d'Anjou, de Champagne et de Soissons, composaient des vers à l'envi des souverains de la Provence et des princes d'Allemagne. Surtout ils faisaient leurs délices de la société des troubadours et des trouverres. Bien des gens n'en répéteront pas moins qu'autrefois un grand seigneur eût rougi de savoir lire; mais plût

Bien savoit lire et roman et latin.
Il vit les letres, si reconnut l'escrit :
« Sire, » dist-il, « entendez envers mi.
« Porchascié s'est Fromons, ce m'est avis [1],
« Il a tant fait que il a feme pris ;
« Suer est germaine au Flamenc Bauduin
« Cui vous donnastes la terre et le païs.
« Par mariage sunt ore ensanble mis,
« Si vous cuident trestoute honor tollir.
« Dedans Cambrai ont mon nevou assis ;
« Sa terre gastent et ardent lou païs.
« Or si vous mande Hues, li vostre amis,
« Secorez-le, pour Dieu qui ne menti,
« Et si alez vostre fief garentir
« Que li quens Hues devroit de vous tenir. »
Et dist li rois : « Est-il doneques ensi ? »
— « Oïl voir, sire, encor en est-il pis ;
« Car Fromons a vostre meuble saisi,
« Sans vos congié a li quens feme prins [2]. »

à Dieu que le petit nombre de ceux qui cultivent sincèrement les lettres reçussent encore les mêmes encouragements que dans ces temps méprisés aujourd'hui, — comme si nous avions le droit de mépriser quelque chose.

[1] *Porchascié s'est.* S'est remué, s'est intrigué.

[2] Épouser la dame de Ponthieu, c'était devenir pos-

— « Vous dites voir, amins, » ce dit Pepins.
« Mais, par Saint-Jacques, se je vis, mal le fit,
« Je l'en ferai chierement repentir.
« Envoierai à nuit ou le matin,
« Et manderai Fromont et Bauduin
« Fassent le siege de Cambrai departir. »
— « Non ferez, sire, » ce dist li dux Garins,
« Orguillous est li Flamans Bauduins,
« Il et Fromons se sunt ensanble mis,
« Né ja por vous ne s'en vouront partir.
« Faites le bien, s'il vous vient à plaisir :
« Nus ne remeigne qui armes puist sofrir ;
« Lors si verrez qui vous venra servir
« Et qui de vous voura terre tenir.
« Quant vous aurez vos gent ensenble mis,
« Si destruirez vos mortés anemins ;
« Tuit li plus riche seront en prisons mis :
« Ensi doit rois son roiaume tenir. »
Et dit li rois : « Certes, bien avez dit. »
Dedans la cort l'emperère Pepin
N'ot panetier qui le déust servir,
Keu de cuisine né bouteiller de vin
Né chamberlain qui puist avoir roncin,
Qui ne portast letres par le païs.

sesseur du fief de Ponthieu, et par conséquent saisir le *meuble du roi.*

Li rois semont par trestout son païs :
De l'autre part semont li dux Garins,
Por Begue envoie au chastel de Bélin.
Les os assenblent à Loon la fort cit.
Or vous lairons dou Loherant ici,
Si chanterons de Bernart de Naisil
Et de Fromont qui son mes i tramist.
Tant le cercha qu'il le trueve à Naisil.
Où voit le conte si l'a à raison mis :
« Diex vous saut, sire, de par Fromont, » fait-il,
« Vostre nevou de Lens le poestis[1] ;
« Prenez ces letres que vous envoie cí. »
Bernars les prent, à son clerc les tendit.
Et cil les prent, de chief en chief les lit,
Bernart apelle : « Merveilles puis oïr :
« Mors est Hardrés, Hernaïs l'a ocis.
« Sire Fromons vo niés a feme prins,
« C'est Helisens, la dame de Pontis,
« Suer est germaine au Flamant Bauduin :
« Durement est tribolés li païs;
« Devant Cambrai a Fromons siège mis :

1 *De Lens*, Fromont de Lens. Voici la première fois que le poète donne à Fromont ce surnom. Lens est aujourd'hui une petite ville de l'Artois, à quelques lieues d'Arras. On y voit de longues ruines de murs et de vieilles fortifications.

« Ici vous mande, de par lui le vous di,
« Alez à lui, ne devez lui faillir,
« A tant de gent com vous porez sofrir. »
Et dit Bernars : « Or enforce mes pris
« Et ma grant joie et mes tres grant delis.
« Or sauront bien entor moi mi voisin
« Qui ont les vaches et les grans bues norris,
« Coment je sais del roit espieu ferir.
« Vas en arriere, messagiers, biaus amins,
« Dis mon nevou, gardes ne li mentir,
« Qu'il pense bien de sa guerre fournir :
« Qui bien guerroie, ne l'estuet pas dormir.
« Que par deçà voudrai mon lieu tenir [1];
« Ne li faudrai tant com je soie vis. »
Soudoiers mande tant qu'il en ot trois mil [2],
Estre la gent qui sunt de son païs [3];
Si ne cont mie iceus de Bassegni [4]

[1] *Que par deçà.* C'est-à-dire : Dis à Fromont que je saurai bien tenir ma place, jouer mon rôle, de ce côté, *par deçà.*

[2] *Soudoiers,* gens qu'il soudoie, dont il paye le service.

[3] *Estre,* outre. (Lat., *extrà.*)

[4] *Si ne cont,* etc., et pourtant, je ne conte pas ceux du pays de Bassigny. Variantes : *Besongni.—Besigni.—Baucigni.*

Qui sunt sept cent en conte et en escrit [1].

En Loheraine, à force et à estri,
Entra Bernars li sires de Naisil.
Il art et gaste et proie le païs [2]
Et les sentiers a-il destruit et prins.
Par devant Tol ot riche poignéis [3],
Maint cheval mort, maint chevalier ocis :
Le jor i fu quens Renaus desconfis;
Ne se gardoit, tant par fu-il sorprins.
En la cité se sunt à force mis [4];
Bernars s'en torne, assez i ot conquis.
Assez enmoine et chevaus et roncins,
Coutes et dras et soies et cuissins,
Vaches et asnes et truies et berbis,
Tout en fu plains li chastiaus de Naisil.
Grans fu la joie quant Bernars descendi :
Or escoutez du baron que il fit.
Trestout l'avoir que il éust conquis
N'en retint-il vaillant un Angevin,

[1] *En conte et en escrit.* C'est-à-dire, qui sont inscrits sur les rôles du suzerain au nombre de sept cents.

[2] *Proie,* pille; *proier* de *prædare.*

[3] *Tol,* Toul.

[4] *Se sunt.* Les gens de Bernard de Naisil.

Ains le depart aus chevaliers de pris
Et à tous ceux qui voloient servir;
Puis mande gens, tant qu'il en ot vint mil.
A Lengres fait li quens son ost venir;
Puis a mandé Garnier de Valentin,
Lui et Hervi, de Mascon Joscelin;
Il a mandé dant Renaut de Baugi [1],
Contre lui soient à Dijons samedi,
Conraiés d'armes et richement garnis.

Bernars chevauche à force et à estri
Et est passé par le chastel Thieri [2].
De toutes pars a fait ses os venir,
Par force entrerent en la terre Auberi [3],
Il ardent tout et gastent le païs.
Devant Dijons lor a le siege mis,
N'en tornera li cuens si l'aura prins;
Mais, se Dieu plait, il n'ira mie ensi.
Se Diex garit dant Begon de Belin [4].

Adonc chevauche li mesages Pepin :

[1] *Baugi*, aujourd'hui petit village à peu de distance d'Autun. Il ne faut pas le confondre avec *Biaugi* ou Beaujeu, dont il sera parlé page 193. *Baugi* relevait de Bernard de Naisil, et Beaujeu ne relevait que du roi.

[2] *Le chastel Thieri.* C'est Château-Thierry.

[3] *La terre Auberi*, en Bourgogne.

[4] *Garit*, garde, préserve.

Begon vont querre au chastel de Belin.
Il le trouvèrent à Bordelle la cit[1]
Où il estoit entre ses anemins,
Les fils Hardré qu'à Loon fut ocis[2].
Là le festoient et li font son plaisir :
Se il séussent que ensi avenist,
Ainçois l'éussent destranchié et ocis.

Li mesagiers, quant il Begon choisi,
Moult se merveille et à penser se prist;
N'est pas vilains, de grant sens fut aprins.
Le duc salue, par le mantel l'a prins,
Là fors as loges le mena et detint :
— « Parlez à moi s'il vous vient à plaisir :
« A vous m'envoie l'empereres Pepins.
« Sire, » fait-il, « com demorez-vous ci ?
« Hardrés est mors, vostre niés l'a ocis
« Devant le roi, à Mont-Loon la cit.
« Or si vous mande l'empereres Pepins,
« Il et Garins vostre frères gentis,
« Alez à aus maintenant, sans respit,
« A tant de gens com vous porez sofrir;

[1] *Bordelle*, Bordeaux.

[2] *Les fils Hardré.* Bordeaux était en effet inféodée aux enfants d'Hardré. Voilà pourquoi ce deruier avait vu avec tant de peine que Pepin donnât le duché de Gascogne à Begon. (Voy. Ch. 1, coupl. XX.)

« Merveilles faites quant vos demorez ci ;
« Se il le sevent, jà vous auront ocis. »
Et dit li dux : « Vos n'avez pas mal dit. »
Hervi apelle, si l'a à raison mis [1] :
« Faites moi tost mon bon cheval venir ;
« Nos ne savons ce que puet avenir : »
On li amene son bon cheval de pris,
L'escu a pris qui fu d'azur brunis.
Ceinte a l'espée, si est el palais mis :
« Signor, » fait-il, « jà me mande Pepins ;
« Aler m'estuet, quant mes sires a dit. »
Et dist Guillaumes : « Irai-je avec ti [2] ? »
— « Nennil, » dist Begues, « ains demourras ici,
« Que j'ai espoir de moult tost revenir. »
Congié print Begues, del palais est partis ;
Ains que fust vespres à Gironville vint [3],
Ses homes mande par briés et par escris,
N'i remaint hons qui de lui rieus tenist.
Li Tolosans tot primerains i vint ;

[1] *Hervi. Hervis,* plus tard, châtelain du *Plesséis.*

[2] *Guillaumes* de Montclin, frère de Fromont.

[3] *Gironville.* Château fort bâti sur un rocher, à l'embouchure de la Gironde et précisément à la place occupée aujourd'hui par la fameuse tour du *Cordouan.* Sa construction n'était pas moins célèbre ni moins merveilleuse que celle de la tour du *Cordouan.* Nous en reparlerons.

Cil de Bigorre, cil de Chastel flori [1];
Guis de Biais li enforciés i vint [2];
Dos li Venerres et ses frères Hervis [3];
Et d'Auvignon a mandé Josselin
Et Sallemons ne fut ja en obli [4],
Hunaus de Nantes ensemble lui i vint.
Si a mandé Jofrois qui Anjou tint.

Li os Begon de Blaives departit [5],
Par Grand Mont va, iluec ont messe oï,
Dont ert li lieus et povres et petis [6].

[1] *Chastel flori,* peut-être pour *Castel-ferrus,* village de Gascogne, dans le diocèse de Montauban. Variantes: *Caste soris.* — *Castes euris.*

[2] *Biais.* Village situé dans le Bourdelais (pays de Born), à une lieue de l'Océan et assez près de Bélin. Variantes: *Girars de Blaives* (Man. 7533 [2]. [2].) — *Guis de Blois* (Man. 7542. [3]. [3].) — *Guis de Bihais* (Man. 7628. [2].)

[3] *Dos li Venerres* et *Hervis,* tous deux fils d'un autre Hervis, nommé dans la première chanson.

[4] *Sallemons,* Salomon de Bretagne.

[5] *Blaives,* aujourd'hui *Blaies.* Ville à cinq lieues de Bordeaux et à dix de Gironville.

[6] *Grand-Mont.* La leçon m'est fournie par les Man. 9654. [3]. A et par celui de Navarre. Les autres portent:

Droit à Grant-Mont vienent un venredi,
Qui adonc ert et povres et petis.

ou ne donnent que le premier vers, ou ne donnent ni

Li os s'aroute, plus demore n'i fist.
Ez-un mesage qu'est partis d'Auberi
Le Borguignon, que Bernars ot assis.
Mais li chevaus ne pot dou pas issir [1],
Tant esperonne à pou que ne chaït.
Begons le voit, si le montre à Hervi :
« Véez-vous là un escuier venir?
« Je crois qu'il vient de Mez parler à mi. »
Hervis demande : « Qui vuels-tu, biaus amins? »
— « Sire, je veuil le frère au duc Garin,
« Begon le duc, dou chastel de Belin. »
Hervis respont: « Biaus amis vez-le ci. »
Où voit Begon cele part est guenchis,
Il le salue com jà porez oïr:
« Diex vous saut, sire, qui en la crois fut mis,
« Par vo neveu le Borguignon Aubri! »
Respont li dux: « Diex benéie ti!

l'un ni l'autre, comme le Msc. de Saint-Germain 2041. Toutes ces leçons, à l'exception de la dernière, peuvent servir à borner (sinon à fixer) la date de notre poëme. Grandmont était jusqu'au onzième siècle un lieu sauvage, dans la Marche, sur la route de Gascogne au Berry, à cinq lieues de Limoges. Mais vers 1060, il acquit une grande importance par le choix qu'en fit saint Étienne de Thiers, pour le chef-lieu de son ordre.

[1] *Dou pas issir*. Le pays au milieu duquel est situé Grandmont est hérissé de rochers et de précipices.

« Que fait mes niés li Borguignon Aubri ? »
— « Par ma foi, sire, durement est maris.
« Car Dans Bernars, li lerres de Naisil,
« Gaste sa terre, essille son païs. »
Les letres baille, li Loherens les print
Et les donna son chapelain Henri.
Cil fu cortois et bien et bel les lit :
« Volez oïr merveilles ? » ce a dit,
« Moult est destrois li Borguignons Aubris ;
« Moult le demaine dant Bernars de Naisil ;
« Droit à Dijon lui a le siège mis. »
— « Ce sunt merveilles, » dit li vilains Hervis [1],
« Quant li roitiaus s'est au grant cisne prins [2]. »

[1] *Hervis,* auquel Begon donna plus tard la forteresse du Plesséis, est souvent appelé le *vilain Hervis,* parce qu'il descendait, comme Garin et Begon, d'un riche marchand de Metz. La différence entre les cousins, c'est que le grand-père de Garin, *Thierri*, ayant épousé la fille du duc Pierre de Metz, avait laissé la Lorraine en héritage a son fils Hervis; tandis que son neveu ne devait qu'à sa prud'homie son élévation au rang des chevaliers.

Le poète met un proverbe vulgaire dans la bouche d'*Hervis* du Plesséis précisément parce qu'il avait conservé les manières de parler d'un *vilain.*

[2] *Au grant cisne prins.* Variantes de ce vers :

Quant li rastiaus a le grant cisne prins.

Quant li ratiers a la grant soris pris.

— « Ne sais que faire, » li Loherens a dit,
« Se je m'en vois à monsignor Pepin,
« Mes niés perdra sa terre et son païs.
« Mesagiers, freres, vous convient à sofrir [1],
« A Issoudon en venrez avec mi;
« Iluec seront mi homme et mi amin,
« Conseil penrai bon et léal et fin. »
Dit li mesages : « Je n'ai point de roncin. »
Doner l'en fait un del vilain Hervi.
A Issoudun en vinrent au dormir [2].
De toutes pars vienent prince et marchis,
Entor duc Begue s'assenblent, ce m'est vis :
— « Entendez-çà, » li dux Begons a dit,
« En France a guerre, ce me mande Pepins,
« Moult est grevés li Borguignons Aubris;
« Ces sunt dens choses, ne sais que devenir :
« Consilliez-moi, come mes bons anmis. »

Que li cisnos au grant cisne s'est pris.

J'ai préféré la leçon qui m'a paru la plus vraisemblable. Je l'interprète : *Quant le roitelet a attaqué le grant cigne.* Il répond au proverbe cité par Oudin : *Le gros rat a mangé le chat des Carmes.* (Curiosités françaises.)

[1] *A sofrir,* à prendre patience. (Pati.)

[2] *Issoudun,* ville du Berry, à dix-huit lieues de Grandmont.

Ainc n'i out cele qui un mot li déist.
Hervis saut sus com chevalier genti :
« Je vous conseil, s'il vous vient à plaisir,
« Que n'allez mie en France au roi Pepin;
« Assez ont gens entre lui et Garin,
« Girart dou Liege et l'Allemant Orri :
« Bien puevent guerre contre Fromont tenir.
« Mais alez tost et secourez Aubri,
« Secourez lou car a mestier d'amis.
« Quant vous arez le païs en pais mis,
« S'irez en France au riche roi Pepin. »
Dient trestuit : « Li villains a bien dit. »

Là véissiez les buisines tentir,
Sommiers trosser et le charroi garnir.
De toutes pars font le marchié venir,
Plenté i ot et de pain et de vin.
Droit vers Bourgogne acueillent lor chemin [1].
Tant que ils vinrent à Bourbon Lancéis;
Assez i ot qui es bains se sunt mis [2].

[1] Le seul manuscrit de Navarre offre cette leçon. Les autres portent *Mont-Loon, Meleun,* ou *Mont-Luçon.* Erreurs évidentes.

[2] Ce passage mérite d'arrêter un instant notre attention. Bourbon *Lancy,* ou *l'Ansy,* est aujourd'hui une très petite ville de Bourgogne, à dix lieues d'Autun et une

La nuit sejornent, si s'en vont au matin.
Droit à Biaugiu firent lor ost venir [1].

demi lieue de la Loire. Voici comment d'Espilly s'exprime sur les bains de *Bourbon-Lanci*: « Il y a des eaux « minérales qui sont très renommées: on ne doute nul- « lement que ces eaux n'aient été connues des Romains; « *mais, pendant plusieurs siècles, elles avaient été absolu- « ment oubliées; elles furent découvertes de nouveau en* « 1580. » (Dictionnaire de la France.) On peut d'autant moins douter de l'origine romaine de ces bains que plusieurs restes d'aqueducs romains font encore aujourd'hui dans cette ville l'admiration des étrangers. Mais une circonstance singulière, c'est qu'on ait seulement retrouvé en 1580, des eaux minérales et des bains immenses qui étaient encore connus et recherchés dans le douzième siècle, comme le prouve évidemment ce passage de *Garin*.

[1] *A Biaugiu*, Beaujeu, capitale du Beaujolais, à six lieues de Mâcon. On y voit encore les ruines du beau château des sires de Beaujeu, déja fameux avant le onzième siècle. L'écu de ces barons était décrit dans quatre vers bourguignons.

Un lion nai en champ d'ora
Les ongles roges et la quoua
Un lambey roge sur la joua
Sunt les armes de Bejoua.

Ces armes, la ville de Beaujeu les conserve encore; car il est à remarquer que toutes les villes françaises ont religieusement gardé leurs vieilles armoiries. Il n'y a que la France, qui ne se pare plus aujourd'hui de

« L'escu d'azur aus trois flours de lis d'or. »

Guichars li preus qui la nouvelle oït
Encontre va et grant honor lor fist.
Li dux demande : « Que fais-tu, biaus amins [1] ? »
Cil respont : « Bien ; mais Jofrois de Paris,
« Hervis de Lions et li quens Joscelins
« Ma terre gastent, destruient mon païs. »
Respont li dux : « Or le convient sofrir,
« Mais ains que soie issus de ce païs,
« Cuis chascun faire corrocieus et marris. »
Guichars respont : « La votre grant merci !
« Diex le me doint que jel puisse véir. »
Sor Belle ville furent li ostel prins [2],
Li dux défent que nus rien ni préist :
Son mangier haste sans nes un contredit,
Que fors ira ains que il voist dormir.
Avoine donnent aus bons chevaus de pris.

Quant mangié ourent, li dux Begons a dit :
« Courez aus armes, ne demourez ici. »
Et dit Begons au bon villain Hervi :
« Gardez mon ost, de ce je vous en pri. »
Guichart apelle : « Vous venrez avec mi
« La gent conduire, qui savez le païs. »
Et cil respondent : « Sire, à vostre plaisir. »

[1] *Que fais-tu ?* comment te portes-tu ?

[2] *Belleville,* sur la Saône, à quatre lieues de Beaujeu : cette ville appartenait aux sires de Beaujeu.

Chascuns ala le bon haubert vestir,
Entor le dux assanblent bien deus mil.
Là oïssiez ces buisines bondir,
Riches banieres ondoier et bruir.
Mil serjans mainne por le fais sostenir,
Quatre vins chars fait après lui venir;
Toute nuit errent sans nes un contredit.
El pinel entrent dedans ung val antif [1],
Pres de Lions la grant cité de pris;
D'iluec puet-on les cloches cler oïr
De la cité, quant on les fait bondir.
Lor bons chevaus font maintenant covrir;
Trente vassaus vont la ville estormir [2].

[1] Variante du manuscrit Saint-Germ. 2041.

En pinel entrent, un grant bois valentin.

Il semble évident que le copiste de ce manuscrit aura voulu conserver l'ancienne leçon : *Val antif*, et en même temps indiquer que ce *pinel* était une forêt. Je ne pense pas que cette forêt existe encore, ni même que les antiquaires Lyonnais en aient gardé le souvenir.

[2] Les leçons varient beaucoup sur le nombre. Les unes portent *vingt mil;* les autres *trois mil;* les autres *vingt hommes*. Mais on va voir que l'intention de Begue était de mettre les Lyonnais à la poursuite d'une petite troupe, afin de les entraîner dans une embuscade.

IX.

En Valpinel est Begons arestés.
Biaus fu li jors et li solaus levés;
Et les serjans ont fait devant aler.
Cil de Lions font les portes defermer,
En la Chanpangne font les betes aler,
Asséur sunt, ne cuident rien douter.
Ez-vous Guichart et Renier d'Auviller
La proie acoillent, font la noise lever.
Cil de Lions issent sans plus de demorer,
Bien sunt trois mil; mais n'en sais nul nommer.
Begons sa gent fait à droit deviser [1],
Delez un val conduire et chadeler;
Ja les voudra es portes enserrer.
Cil à la proie font sanblant de l'aler,
Cil les enchauchent qui nes povent amer [2].
En l'agait entrent, ne se sorent garder
Et Begons saut, li gentis et li bers;
Quant l'aperçoivent, n'ont talant de chanter,
Chacuns por soi se met el retorner,
Lor escus ont emmi le champ rué,
Fors de lor dos font les haubers couler.

[1] *Sa gent*, le gros de son armée.

[2] *Cil.* Ceux de Lyon, qui ne peuvent trouver bon qu'on enlève leurs troupeaux, se jettent à leur poursuite.

Communaument entrent en la cité[1].
Que vous diroie? prinse est la fermeté.
Là véissiez les grans salles rober;
Chanbres brisier et les escrins forcier[2]
Et les toniaus des celiers fors giter.
Les chars garnissent et de vin et de blés[3];
Grant gaing i firent, nus ne le puet nonbrer:
Defors as chans font les charrois mener.

Là séjornèrent, dusques à l'anuitier:
Matin leva Begons qui fu mout ber,
Le feu escrie, par tout le fait bouter;
La ville esprent, nus ne l'en puet tenser[4].

Là véissiez ces mostiers enbraser
Et ces grans tors trebuchier et verser;
La gent menue et les femes plorer.
De mors i ot que nus ne sait nombrer.
Begons s'en ist, ses grailes fait soner,

[1] *Communaument.* C'est-à-dire, les guerriers de Begue et ceux de la ville.

[2] *Escrins*, petites chambres, sortes de cabinets consacrés aux objets précieux.

[3] *Les chars.* Ce sont les quatre-vingts chariots que Begon avait fait réunir à la suite de l'armée.

[4] *Tenser,* défendre, garantir.

Et vient à Hanse, sans plus de demorer [1].
Assaillir fait ains la tierce passer,
Et les eschieles fait à ces murs lever.
Cis autre traient por les chevaus tuer [2].
Là oïst-on grant noise demener
Et les tabors et les tinbres sonner.
La ville print, si fist les murs quasser,
Tous les fist fondre et par terre geter.
Ciaus de Biaugiu fist l'avoir delivrer [3],
Le remenant aus soudoiers donner.

Dont commanda li dux à remuer:
L'arriere garde fist Jocelin guier,
Et dant Guichart en l'avant-garde aler;
Dusqu'à Mascon n'ot soing de demorer.
Là véissiez banieres venteler
Et le charroi venir et arouter,
Ceus de la terre la viande amener.

[1] *Hanse* ou *Anse*, petite ville à quatre lieues de Lyon.
[2] *Cis autre*, ceux de la ville.
[3] *Ciaus*, c'est-à-dire *à ceux*.

X.

Li dux chevauche et ses riches marchis;
Guichars les guie qui bien sot le païs.
Dusqu'à Macon ne prinsrent onques fin [1],
Riche abéie qui apent à Clugni.
Li dux defend que nus rien ni préist.
Li os se loge la nuit en pré flori;
Quant li jors vint, li dux Begons lor dit
Qu'avant alast Guichars et Jocelins;
Et il ce font sans nes un contredit.
A Mascon vienent ains que passat midi,
Mais li destroit lor fúrent contredit;
Cil de Mascon s'en issent bien deus mil.
Là véissiez tant bon cheval ocis
Et à ces barres oïssiez noise et cris[2];
Cil les recullent, arrières les ont mis [3],
Maint chevalier i ot des nos ocis.

A Begon vint et la noise et li cris:

[1] *Macon.* Il doit y avoir erreur. Le seul Msc. 9654 porte *Tournu.* Mais ce doit être également une faute, Tournus étant situé bien au-delà de Macon.

[2] *A ces barres*, aux barrières de la ville.

[3] *Cil les recullent.* Ceux de la ville repoussent les gens de Guichard.

Li dux envoie et Doon et Hervi,
Bel lor proia et doucement lor dist:
« Alez avant, franc chevalier gentil,
« Ne puet chaloir de faire poignéis. »
Et cil s'en vont, si ont les escus prins,
Lor gent encontrent qui moult furent laidis.
Do esperonne et li villains Hervis,
O cinq cens homes qui furent de haut pris.
A eus assemble, grans fu li poignéis,
Par vives forces les ont aus portes mis.
Communaument li grant et li petit
Trestuit i entrent, si ont le chastel prins.

Li nos manderent à Begon de Belin
Qu'asséur vengne, car ses ostex est prins;
Mais li frans hons n'i vout mie gésir,
Son tref fait tendre enmi le pré flori,
O lui sa gent, si conte et si marchis,
De ci à l'aube que il dut esclarir.
Ens el chastel sunt enforcié li cri.
Le feu geterent por la ville bruir,
Et il esprent qui que doie avenir.
Là véissiez chevaliers assallir
Et ciaus dedans fors des crènes sallir;
Qui ens remest s'el convient à morir.
Cent en sunt art qui furent del païs,
Troi cent borjois sunt retenus et prins.

Li os s'esmuet qui séjornoit enqui,
Séone passent, droit s'en vont à Baugi,
Le chastel truevent durement desgarni[1],
Li dus le prent, ains n'i ot assalli.
Le feu i boutent et trestout l'ont brui.
La terre cerche parmi ses anemis,
N'i ot maison si bonne ne croissit.
Mout grant eschec i ont le jour conquis,
Que bues que vaches que moutons que berbis.

A Challon vinrent ains que passe midis,
Là fu tendus li riches tref floris.
Li dux defend que nus rien n'i préist,
Car il estoit home lige Auberi[2].
L'os se leva si tost com le jor vit,
Par les vallées li grant charroi lor vint;
El bois entrèrent, si passerent Chauni[3],
Vienent à Biaune, se logerent enqui.

[1] Renaut, le seigneur de *Baugi*, était alors avec Bernard de Naisil, comme nous l'avons vu page 185.

[2] *Il estoit.* Le seigneur de Châlons-sur-Saône.

[3] La plupart des manuscrits portent *Cluigni.* C'est une erreur. Le seul N° 7628 [2]. porte Chauni; le manuscrit de Navarre, *Caunin.* Chagny, que le poète a voulu désigner, est une petite ville située à l'extrémité d'une forêt et à deux lieues de Beaune.

XI.

A Biaune vinrent on li os se loja :
Son mangier faire li bon dux commanda
Et doignent blé, car là n'arestera ;
Chevauchier vuet quant il avesprera [1].

XII.

Li mangiers haste et Begons va dormir.
Avoine donnent aus bons chevaus de pris :
Begons s'éveille quant assez out dormi,
Cheval demande, on li amaine enqui,
Et lui trésismes sor un tertre se mist
Et esgarda la terre et le païs.
Quant l'out véu, arriere s'en revint ;
Les tables metent, au mangier sunt assis.

A ces parolles estes vous Auberi,
A lui disisme de chevaliers de pris,
Espées ceintes et les haubers vestis ;
Bien ressanble home qui terre ait à tenir.

[1] Ce couplet n'est là évidemment que pour servir de repos à la longue rime en *i*, qu'il divise.

Li dux saut sus quant son nevou choisi :
« Biaus niés, » dist-il, « bien puissiez vos venir! »
Et cis respont : « Diex vous puist benéir !
« A vous me plains de Bernart de Naisil
« Qui me destruit et gaste mon païs,
« Devant Dijon a-il le siège mis. »
— « Laissiez ester, biaus niés, » li dux a dit,
« Quant Dieu plaira s'arons moins d'anemins. »
Quant mangié ont et béu à loisir,
Les napes ostent et en prés sunt sailli.
Begons apelle et Doon et Hervi :
« Baron, » dist-il, « vos remanrez ici,
« Et le matin, quant il iert esclari,
« Chevaucherez belement à loisir,
« Ferez batailles envers Dijon venir. »
« Sire, » font-il, « tout à vostre plaisir. »
Il fait aus trés quatre grailes tentir;
Mil chevaliers sor lor chevaus de pris
De l'ost issirent, quant il dut avesprir.
Les gens les guient qui savent le païs,
Et il laissèrent le chastel de Vergi.
En un val entrent qui fu grans et antis,
A quatre lieues de Dijons la fort cit.

Uns més en vint à Bernart, si li dit :
« Gentis hons, sire, que demorez-vous ci ?

« Begons li dux de Belin vient ici,
« Il a moult gent, ne sais où furent prins.
« Il a destruit Lions, ce m'est avis,
« Mascon fondue et abatu Baugi. »
Bernars l'entent, à pou n'enrage vis.
Hervi apelle et le prou Josselin [1]:
« Que la ferons? » dit Bernars de Naisil.
« Venez o moi au chatel de Naisil. »
Et dit Garniers: « Par fois le vous plevis;
« Ains en irons droit à mes lancéis [2],
« Tex en est liés qui encor iert maris. »
La nouvelle oient li grant et li petit [3]:
N'i a celui ne soit griés et marris.
Bernars commande que chascuns soit garnis;
Il atornèrent palefrois et roncins,
Puis s'en revont quand il dut anuitir.
Bernars s'enfuit li sires de Naisil,
Chascuns mieus mieus por lui agarantir.
Au jor en vinrent droit au chastel Thieri [4].

1 *Hervi.* Hervis de Lyon.

2 *A mes lancéis.* Garnier était sans doute sire de Bourbon-Lancy.

3 *La nouvelle*, celle de l'approche de Begon.

4 *Au chastel Thierri.* Le manuscrit de Navarre porte:

Droit au cler jor sunt venu dusqu'à *Trit.*

Je n'ai pas reconnu *Chastel Thierri* ni *Trit.* Il faudrait

N'i font demoure, ains s'en tornent d'enqui.
Aine ne finèrent, si vinrent à Grantcy[1] :
Iluec haubergent, si s'en vont au matin.

Or redirons de Begon de Belin
Qui se leva plus tot que pot matin.
Ez-un messages qui de Dijons issit,
Dit les nouvelles de Bernart de Naisil.
Auberis l'oit, s'en fu griés et marris :
« Or ne t'esmaies, » dit Begons de Belin,
« Car par la crois où Jhésu Cris fu mis,
« Ne finera tant que li quens iert pris. »
Le tertre avalent, vers Dijons se sunt mis;
Truevent aus chans maint bon tonnel de vin
Et maint bacon, froumages de berbis[2].
Li dux apelle le Borguignon Aubri :

peut-être lire *Castel-Til* ou *Til-Chatel,* lieu situé entre Grancey et Dijon sur la route de Langres.

1 *Grantcy*. Msc. 7628. 2. *Gragy*. Le msc. Saint-Germain 2041 a omis tout cet endroit. Grantcy ou Grantcey est à neuf lieues de Dijon. C'était une bonne et ancienne baronie, avec un vieux château qui n'existe plus.

2 *Maint bacon*, maint morceau de porc salé que les gens de Bernard avaient abandonné. *Froumages de berbis*. Plusieurs leçons portent : *froumages por rostir*. J'ai préféré l'autre, comme plus intelligible.

« Faites crier, biaus niés, par cest païs,
« Viande aportent li grant et li petit. »
Et cis respont : « Tout à vostre plaisir. »

Li os chevauche jusqu'à chatel de Tri [1],
Sor la rivière furent li ostel prins
Et lendemain sunt venu à Grantci [2].
Devant la porte li Loherans en vint,
L'escu au col, sor le destrier de pris.
A sa vois clere à escrier s'est pris :
« Ne traiez pas encore je vous pri ;
« Faites Odon, vo signeur, ci venir. »
Et cis respont : « biaus sire vez-me-ci. »
Dit li dux Begues : « Parlez un pou à mi,
« Icest chastel dois-tu tenir d'Aubri ;
« Bernart reçustes, si as ta foi menti ;
« Rens le chastel, met toi en sa merci,
« Se tu nel fais, par verté le te dis,
« Deshérités seras et mal baillis. »
Huedes respont : « Il n'ira mie ensi.

[1] *Chatel de Tri.* Cette leçon du manuscrit de Navarre justifie complètement notre conjecture sur le mot *Chastel Thierri*, de la page précédente. Plusieurs manuscrits portent encore ici *Chastel Thierri.* Il faut néanmoins y reconnaître *Til-Châtel*, situé sur la petite rivière de *Tille.*

[2] *Grantci.* Grantcey, comme plus haut.

« Fort sunt li mur, jà n'en seras saisis. »
Li dux l'oït, de mautalant rougit.
Il en jura la chase Saint-Landri[1],
N'en tornera si seront amati.
Li os se loge aval le pré flori,
Au tref vint Begues, maintenant descendit,
Aus siens commande que tost soient garni.

La feme Huedon ot le cor eschevi,
Elle estoit nièce au Bourgoin Auberi;
Entre ses bras tenoit un de ses fis.
Aus piés Huedon maintenant s'estendit:
« He! Huedes, sire, c'est Begons de Belin
« Qui t'adouba et chevalier te fist;
« Vous me donna, sire, je vous le dis[2].
« Bers, ne porchasse que tu soies honnis.
« Otroies moi d'aler parler à li,
« Rens le chastel, merci ara de ti;
« N'i perderas la monte d'un espi. »
Tuit cil li proient qui estoient enqui,
Il l'otria com home à cuer marri.

La dame monte sor un mul arrabi,

[1] *La chase*, la châsse.
[2] *Vous me donna.* Il me donna, il me maria à vous.

Quinze barons mena ele avec li.
Tant esploita la dame au cor gentis,
Outre s'en vint où li Loherans sist;
De jouste lui fu ses niés Auberis.
Cil chevalier se drescent contre li:
Begon salue et le duc Auberi,
A lor piés chiet et lor crie merci.
« Auberis, sire, entens un pou à mi,
« Ta niece sui, tes peres me norri;
« Le mariage fist d'Huede et de mi:
« Cis à mesprins, certes ce poise mi;
« La ville prens trestout à ton plaisir,
« Mais que tu aies de mon signor merci. »
Dist li dux Begues: « En est-il donc ensi? »
—« Oïl voir, sire, n'i a de mot menti. »
—« Par Dieu, » dist Begues, « et j'en proie Auberi. »
—« Sire, » dist-il, « tot iert à vo plaisir. »
Elle retorne et va à son mari,
Et li quens Huedes sor un cheval saillit,
Vint à Begon, le chatel li rendit,
Et Auberis s'est accordés à lui.

Li os chevauche, vers Langres se sunt mis,
De sous la ville furent li ostel prins.
Ez des borjois ne sais ou trente ou vint[1].

[1] *Ez*, voici. (Ecce.)

En l'ost en viennent où li Loherains sist ;
Bel le salluent, mais il mot ne lor dist.
Vers aus se torne, de mautalent rougit :
« Fil à putains, tuit estes mort et prins.
« Laissiez la chambre l'empereor Pepin [1] ;
« Car envers lui avez vo foi menti.
« Céans méistes son mortel anemi,
« Le traïtor dant Bernart de Naisil. »
Li borjois dient : « Sire, por Dieu merci,
« Mot n'en séumes tant que il en issit.
« Ce fit li vesques, ce savons nos de fi. »
Ez-vous le vesque à dix clers revestis,
Il le salluie de Dieu qui ne menti ;
Begons li dist com jà porez oïr :
« Fis à putain, Diex maléie ti !
« Dehait ait cil qui de vous vesque fist [2] !

[1] *Laissiez la chambre.* C'est-à-dire, quittez la ville où l'empereur a un palais, où il séjourne souvent. Nous avons vu plus haut que Pepin avait tenu grande cour à Langres la cité. (Première chansou, coupl. XXI.)

[2] *Dehait*, disgrace, malheur. Ce mot, dont il est si difficile de retrouver l'origine, me semble pourtant être le *deadt* ou *death* des idiomes saxons. On trouve : *Dathet him ay*, avec la même acception, dans le *Tristrem* de Thomas of Erceldoune. *Mau dehait* signifierait, dans ce cas-là, *mauvaise mort.*

« Alez-vos-en, vuidiez-moi cest païs.
« Vo foi avez au Borguignon menti,
« Il est vos hons et de vous doit tenir [1];
« Tu heberjas son mortel anemi,
« Crestienté me tient que ne t'oci. »
Dit li vesques : « Frans dux, por dieu merci,
« Le jurerai sur le cor Saint-Remi,
« Ne me fut bel né ne le consentis. »

[1] Ce vers est très remarquable. Il atteste une entière réciprocité de droits et de devoirs entre le vassal et le suzerain. Bernard de Naisil ayant ravagé les terres du Bourguignon Auberi, l'évêque de Langres, suzerain d'Auberi, au lieu de favoriser Bernard dans sa fuite, devait lui fermer les portes de sa ville; autrement il faussait la foi jurée.

Le Msc. 7628, 2. est le seul qui ne reproduise pas ce vers. De là l'erreur d'un ancien lecteur, je crois le savant Du Cange, qui a écrit en marge du Msc. la note suivante: « Fault noter que Bernard de Naisil fut retiré à Langres « par l'évesque contre le Bourguignon Aubri, auquel il « semble vouloir dire que Langres appartenoit. Ce qui « montre que l'évesque étoit sujet du Bourguignon. » Il fallait remarquer le contraire. Au reste, nous voyons ici, dans Langres, trois juridictions. Celle du roi, dont elle était *chambre*, celle de l'évêque et celle d'Auberi, homme de l'évêque. Le Msc. 7608 porte: *Vostre hom ert liges et de vous doit tenir.*

Et dist li dux : « Partant aurez merci. »
Li borjoi font del tout à son plaisir.
Li os s'en torne si tost com li jors vint ;
Devers Chastel-Vilain se sont guenchis,
Il ont forfait, or oiéz que il fist [1] :
En Bassigni oïssiez noise et cri [2],
Villes ardoir et ces chastiaus croissir,
Femes plorer et demener grans cris.
Que vous diroie ? Chastel-Villain ont prins.
Lairons de Begues qui estoit de haut pris,
Et chanterons dou riche roi Pepin.

Les os assemble à Mont Loon la cit,
Print un mesage, à Fromont le tramit [3] :
« Frères, » dit-il, « entens un pou à mi [4] ;
« Dis à Fromont isse de Canbrisis ;
« Honte me fait quant gaste mon païs.

[1] *Il ont forfait.* Ceux du château Vilain. Cette petite ville de Champagne est située à six lieues environ de Langres.

[2] Variantes : *Balseigni.* — *Baucingni.* — *Basigni.*

[3] *Print un mesage,* fit venir un messager.

[4] *Frères.* Ce nom touchant de *frère,* donné par un grand roi à un messager, n'avait rien alors d'extraordinaire ; tant la morale du christianisme savait rapprocher les rangs !

« Sans mon congié a li quens fame prins.
« Viengne droit faire à Rains ou à Paris. »
Li mes s'en torne qui la parolle oït,
Vint à Canbrai un pou devant midi,
Et vit Fromont qui venait d'assallir
Et plus i a perdu que n'a conquis;
Vint bières ot que navrés que d'ocis [1].
Fromons se poine o ses autres amins.
Ez-vous le mes qui ens el tref se mist,
Nel salua, mais fièrement li dist :
« Fromons, » dist-il, « Pepins m'envoie ci
« Et si te mande que ta foi as menti;
« Sans son congié que tu as fame prins,
« Par ton orguel as son baron assis :
« Viens li droit faire à Rains ou à Paris,
« Ou à Sissons ou au borc Saint-Denis [2];
« Se tu nel fais, malement est baillis.
« Ne te laira où tu te gises vis;
« Sissons te tout, aincor te feras pis. »
Fromons l'oït, à pou n'eurage vis;

[1] *Vint bières.* Vingt bières remplies de morts et de blessés. Le mot *bière*, comme on voit, avait une acception plus étendue qu'aujourd'hui.

[2] *Ou à Sissons.* Variante du manuscrit de Navarre :

Ou à Estampes.....

Dit au message : « M'a-ce mandé Pepins ?
« Il n'est pas rois, bien le set-on de fi,
« Karles ses pères à grant tort l'a tolli[1]. »
Li mes respont : « Vous i avez menti. »
Fromons l'oït, s'en a le cuer marri ;
Ung coutel prent, on destre pong le tint,
Le masagier volloit ferir au pis[2],
Mais il fallit, un demoisel férit
Qui mort l'abat, par devant lui chéit[3].
Ung autre print, volentiers l'océist,
Quant Isorés par le poing le saisit,

[1] *Karles ses pères.* Il est certain que Charles Martel, souvent appelé roi par des écrivains presque contemporains, n'avait pas plus le droit de se nommer *prince des Francs*, titre qu'il a certainement affecté, que Pepin n'eût le droit de se *poser* « roi des Francs. » Le premier usurpateur était Charles Martel. Ces deux vers attestent une connaissance de notre histoire qu'on ne trouve pas dans la première chanson.

[2] *Volloit ferir.* Fromont traite le messager du roi, suivant l'habitude des barons du moyen âge attestée dans nos romans par une foule d'exemples. Ces ambassadeurs couraient risque de perdre la vie, ou pour le moins la liberté, quand ils étaient chargés de transmettre des paroles sévères; à plus forte raison, quand leur fidélité leur faisait, comme ici, un rigoureux devoir d'interrompre le baron irrité par un: *Vous en avez menti.*

[3] *Qui,* lequel il jette mort.

Dist au mesage : « Alez de ci amis,
« N'i arez garde, ci com moi est avis [1]. »
Li mesagiers au tref le Flamant vint,
Iluec trova sur une coute assis [2].
Com il le voit, fièrement li a dit :
« Li rois vous mande qui chevalier vous fist,
« Donna toi Flandres et l'onor à tenir,
« Par votre orguel avez son home assis.
« Flandres penra, si en seras fors mis. »
Et dit li quens : « Follie avez requis [3] :
« Ains que Pepins soit de Flandres saisis,
« En morront cent qui aincores sunt vis [4]. »
Dist li messages : « Je vous ai bien oï,
« Il n'i a autre : de par lui vous defi.

[1] *Garde,* dans le sens de sécurité. (Tuitio.) D'autres manuscrits portent : *N'i avez force, ou n'i aurez force.* On pourrait entendre cette leçon : *Il ne vous est pas fait violence.* Isorés, dans ce cas, chercherait à prévenir le récit défavorable que le messager pouvait faire de sa réception au roi des Francs. Mais cette explication est moins naturelle.

[2] *Sor une coute assis,* variante :

Sor un coffre où se sist.

[3] *Follie avez requis.* C'est-à-dire : Vous prétendez, vous avancez des folies.

[4] *Aincores.* Cette orthographe indique clairement l'etymologie. *Hæc hora,* ou *hanc horam.*

« Se atandez que li rois vengne ici,
« Il vous fera coureçous et marris. »

Quant li mes ot la parolle féni,
Tornés s'en est desor son bon roncin.
A Loon vint lendemain ains midi.
De Saint-Vincent venoit li rois Pepins
Et ses barnages, où il ot messe oï.
Ez le message qui par devant lui vint;
Quant il le voit, si l'a à raison mis:
« Véis Fromont qui Cambrai a assis? »
—« Oïl, par foi; il vous prise petit,
« Ne se movra por vous, ce a il dit. »
—« Si fera, certes! » li rois li répondit.
Garin apelle, si l'a à raison mis:
« Dites vos gens que viengnent le matin. »
Et cil respont: « Sire, à votre plaisir. »

La nuit s'en va et l'ajorner revint;
Par l'ost s'esveillent li grant et li petit.
Cil char s'aroutent par chans et par larris,
De toutes pars la viande lor vint.
Garins s'en va qui l'oriflanbe tint,
A mil vassaus qui moult sunt de haut pris;
Trépassent l'Oise, si ont lor ostel prins

Devant Vanduel, logent ou pré flori [1].

Gautiers d'Hanau celle parolle oït [2]
Hues ses freres en Cambrais ert assis.
Mande ses hommes par trestout le païs;
Braibenson vienent et cil outre le Rin,
De Luceborc li fis au duc Gaudin
Et si i vint li quens qui Namur tint.
Nouvelles vinrent Fromont le poestis
Que li rois vient et li vassaus Garins:
Mais ne les prise vaillant un angevin,
Tresqu'à cele hore que ses niés li a dit:
« Avallois vienent, et cil d'outre le Rin! »
Fromons l'oït, si en fut esbahis.
Il a mandé le Flamant Bauduin
Et il i vint, et Isoré le gris,
Herber de Roie, Huede de Saint-Quentin;
De renc en renc devant Fromont sunt mis:

[1] *Vanduel.* Vendueil, aujourd'hui bourg, sur l'Oise, à cinq lieues de Laon.

[2] *D'Hanau.* Gauthier *li hanuier.* Ici le poète abandonne un instant l'armée de Pepin, pour parler de Gautier surnommé l'orphenin, qui, apprenant le siége de Cambrai, rassemble ses hommes et vole avec eux au secours de son frère.

« Baron, » dit-il, « merveilles puis oïr;
« Pepins chevauche et sa gent autresi,
« Que il nous cuide del siege departir;
« Mais je nel prise vaillant un angevin.
« Et Avallois vienent, com ai oï,
« Et Brabanson et cil d'outre le Rin;
« Prenons conseil bon et léal et fin.
« Que pourons faire? que pourons devenir? »

Premiers parolle li Flamans Bauduins:
« Alons-nos-en, que ferions nos ci?
« Faisons nos marches et nos chastiaux garnir,
« Si courrons sus nos mortés anemins. »

Adonc parla Huedes de Saint-Quentin:
« Sire Flamens, vos n'avez pas bien dit;
« S'estiez en Flandres et par delà le Lis,
« Ne donteriez l'emperéor Pepin:
« Nos sommes ci emmi le sien païs,
« Ne li porrons trestorner ne guenchir[1]. »

[1] *Ne guenchir.* J'ai suivi pour ces quatre vers la leçon du manuscrit de Navarre. Les autres sont inintelligibles, par l'omission du vers:

S'estiez en Flandres et par delà le Lis,

et par l'obscurité des autres. La remarque de Hues de Saint-Quentin est fort judicieuse: l'ennemi était sur la

—« Faisons le bien, « li quens Fromons a dit :
« Alons-nos-en trestuit à Saint-Quentin,
« Là atendons l'empereor Pepin. »
—« Je m'i acors, » dist Isorés li gris,
« Il n'est prodons qui ne le vuet ensi[1].
« Faites trosser, ains que soit anuiti. »

Il atornerent pallefrois et roncins,
Li charrois va tot droit à Saint-Quentin.
En l'avant garde li Flamans Bauduins[2],
Mil chevaliers, les blans haubers vestis :
L'arrière garde fist Isorés li gris,
A tout set cent de chevaliers de pris[3],
O lui fu Fouques et li quens Jocelins.
Trestout le pas n'i ot noise ne cri[4],
Et chevaucherent de ci à Saint-Quentin.
Il entrent ens ains que soit esclari,

terre des barons d'Artois et de Picardie, et le conseil du Flamant ne tendait qu'à les priver de leurs meilleurs auxiliaires.

[1] *Il n'est prodons,* etc., c'est-à-dire : Quiconque refusera d'aller à Saint-Quentin est déloyal.

[2] *Li Flamans Bauduins.* Variantes : *Huedes li palasins,* Msc. 7628. 2. — *Huedon et Bancelin,* Msc. Saint-Germ. 1241.

[3] *A tout,* en tout.

[4] *Trestout le pas,* durant la marche.

Là ont ostés par la ville saisi.

Li aube creve et li jors esclarcit[1];
L'aloue chante si tost com li jors vit:
Li gaite corne qui les chalemians tint[2],
Chascuns escoute se nule riens oït.
Quant il fu jors nule riens n'ont choisi.
Tous les degrés à la posterne vint,
N'i trova riens de quanque il i quist[3].
Plus tot qu'il pot est arrières guenchis,
Ens en la chambre où li quens Hues gist.
Aval la salle en ot quatorze vint.
Si leur a dist: « Trop i avez dormi,
« Fromons s'en va; que demorez ici? »
Cil l'entendirent, contremont sunt sailli,
Isnelement sunt chaucié et vesti:

[1] *L'Aube.* Le poète laisse l'armée de Fromont et revient à Cambrai, dont elle a abandonné le siége. La plupart des leçons portent: *L'Aube apparut.* — *Crever* ici répond parfaitement à notre *poindre.*

[2] *Li gaite*, etc., c'est-à-dire: Celui qui commandait le guet demande à ses compagnons s'ils entendent quelque chose.

[3] *N'i trova riens.* C'est-à-dire: Il descendit les degrés qui conduisaient à la petite porte extérieure (poterne); là il n'aperçut nul de ceux qu'il comptait y trouver, nul de l'armée ennemie.

A val la ville enforcierent li cri.

Ez un mesage sor un rous arabis,
Nouvelles conte et il fu bien oïs :
« Hanuier vienent à force et à estri. »
Hues l'oït, moult joians en devint.
— « Alez arrieres, hastez-moi mon amin,
« Dis-li Fromons a le siege guerpi. »
Cil s'en ala qui la parole oït,
Il les encontre, ne sunt pas loin d'enqui [1],
Car il chevauchent à force et à estri.
Huons s'en va qui mout fu bien aprins [2],
Où voit son frère, la merci li randit;
Adonc li conte com Fromons s'en fouit.
Les esclos suient parmi le pré flori [3],
N'alerent gaires s'ont Isoré choisi,
L'escu au col à deux mil fervestis.
Hues s'en part sor le rous arrabi [4],
Assanbler va, jà fera nouveau cri.
Uns chevaliers contre lui s'en partit,
Huon le fiert, ne l'a pas meschoisi,
Mort l'abatit, Diex li fasse merci !

1 *Les encontre*, rencontre les Haynuiers.
2 *S'en va*, va au devant de Gauthier, son frère.
3 *Les esclos*, les traces.
4 *S'en part*, sort des rangs, s'avance.

Puis férit l'autre et le tier autresi.
—« Ne tornez plus, » dit Isorés li gris[1],
« Car là est Hues au courage hardi,
« Se estiez cent et tornissiez ensi,
« Tuis ociroit, je le sais bien de fi :
« De mon aé tel chevalier ne vi. »

Lor os retraient, si se sunt bien garnis ;
En chief dou renc fut Isorés li gris
Et d'autre part Fouques et Josselins,
Et emmi lieu Droés et Amauris[2].
—« Or i parra, » dist Isorés li gris,
« Que vous ferez au grant fais sostenir ;
« Je vois la terre de chevaliers covrir,
« Alez-vos en le pas vers Saint Quentin. »

Ez-vous Huon et Gautier l'orphenin
Assanblé sunt, que que doie avenir.
Là véissiez maint fort escu croissir
Et maint vassal de son cheval chéir.
Qui donc véist Isoré tant férir,
De grant prouesse li poïst souvenir.
Trois chevaus pert qui sor lui sunt ocis,

[1] *Ne tornez plus.* C'est-à-dire : N'allez plus joûter contre lui.

[2] *Et emmi lieu.* Au centre. (In medio loco.)

N'est pas merveille se il nel pot sofrir[1].
Mande Fromont de Lens, le poestis,
Gent li envoie, où il est desconfis.
Il li envoie le Flament Bauduin;
Lor convoi vont parmi un plain chemin,
Desoz les helmes chasems le chief enclin:
Là ot-il noise et grant fu li hustins.
Avallois fierent et cil d'outre le Rin,
Flament, Braibent et tuit li Poitevin:
Là perdit Hues et sa gent autresi.

Mais par derrieres vint li grans os Pepin:
La nouvelle oit, moult se haste Garins,
El front devant l'ensengne Saint-Denis.
Au soleil luisent cil elme poitevin;
Isorés garde, pas ne li abelit.
Li Flamens dit: « Je vois Franceis venir
« Et la champaigne de chevaliers covrir. »
Dit Isorés: « N'i a que del soffrir. »
Li dux Garins va Bordelois ferir:
Là véissiez mainte lance croissir,
Maint chevalier à grant dolor morir;
Crieut et braient por lor gent esbaudir.
Garins se haste por les siens garantir,

[1] C'est-à-dire: Il ne faut pas s'étonner, vu la disproportion des forces, si Isorés ne put soutenir le choc.

Quatre chevaus li ont soz lui ocis,
Sor le cinquieme moult richement le fist.
Garins de Mez et Isorés li gris
Muevent ensanble com chevalier gentil,
De plain se vont sor les escus férir,
Grans cous se donnent, ne vous en quiers mentir :
Amdui s'abatent, ne se porent tenir.
Des gens Garin en viengnent plus de mil,
A Isoré reviennent si amin ;
Amdui montèrent, que que doie avenir.
Franceis les ont es portes fait flatir[1] ;
En la ville entrent, ne les porent soffrir.

Li rois commande qu'on la ville asséist.
Là véissiez ces escuiers venir,
Puis penre terre, pavillons asséir ;
Le tref le roi tendent en un larris
Et delès lui la gent de son païs ;
D'autre part loge li Loherens Garins
Et d'autre part li Normans qui i vint ;
Gautiers li orphes, Hues de Cambresis
Se sunt logié en un boschet flori.

Mais Isorés les en a de fors mis.
Del chastel issent, quant ils doivent dormir,
Par la poterne du borc de Saint-Quentin :

[1] *Les ont.* Les gens de Fromont.

Jusqu'aus heberges ne prinrent onques fin.
Isorés vit les siens, si lor a dit :
« Ne touchiez jà Huon de Cambresis,
« Lui vous défent que il ne soit mal mis ;
« L'avoir prenez que il ont léans mis. »
Et cil respondent : « Tout à vostre plaisir ! »
Il s'en entrèrent en l'ost le roi Pepin,
Les cordes trenchent et les tentes ont prins ;
Hues le voit, moult grant paor l'emprist,
Il et ses freres en sunt tuit nu foui,
Lor couvertoirs enportent qu'il ont prins,
En l'ost se fierent, dont commence li cris ;
Aus armes courent li grant et li petit.

Isorés torne qui grant eschac ot prins :
Tout droit en est entrés dans Saint-Quentin.
A l'ostel vint, s'a ses armes jus mis,
L'aigue demandent, au mangier sunt assis.
Son eschac a largement departi,
Ains n'en retint vaillant un angevin,
Fors que le tref Huon de Canbresis.

Li conte sunt courecié et mari [1] ;
Si rachatèrent palefrois et roncins.

[1] *Li conte*. Hues de Cambrai et Gautier l'orphenin, que venait de dépouiller Isoré le gris.

Entre le roi et le conte Garin
Chascuns lor donne un bon tref à or fin [1].

El vergier loge li Allemans Ouris [2],
Il fait que fous; car Isorés li gris
Voura sa part de ce qu'il i a mis.
Sa gent a fait dedans l'ost assaillir,
Li Allemans en est alés au cri
Et d'autre part dans Isorés li gris
El vergier entre, si a le tref saisi,
Murs et sommiers, pallefrois et roncins;
Li estor laisse et si remaint li cris.
Li Allemans a la nouvelle oï
Que son tref a perdu, n'en a pas ri;
En l'ost se loge, s'a le vergier guerpi.

Et Fromons mande à Bordelle la cit [3]
Haimon son frere et ses autres amis
Secorent lui, car fort sunt entreprins.
Li mesagiers trepasse le païs,
Ainc ne fina jusqu'à Bordelle vint,

[1] *Un bon tref à orfin.* Variante du Msc. de Navarre :

.....Un tref qui fut de pris.

[2] *El vergier.* Dans le *boschet flori* dont Hues venait d'être expulsé.

[3] *Bordelle.* Bordeaux, fief mouvant du duché de Gascogne.

Le conte trueve de gens aescheri :
Tend li les lettres et Haimes les a prins,
Son chapelain maintenant les tendit.
Cil vit le dueil de Hardré le flori,
Si com il fut devant le roi ocis
Et com li quens Fromons a feme pris.
Quant Haimes l'oit, pas ne li abelit;
Son frère mande Guillaume le marchis,
L'autre Guillaume le comte as Poitevins,
Le tier Guillaume de Blancheflor la cit[1];
Quant sunt venu et assemblé enqui,
Dit lor novelles de Hardré qu'est ocis.
Et dist quens Haimes : « Merveilles puis oïr,
« Moult mal est ore la terre et li païs.
« Bien le savoit dux Begons de Belin,
« Quant à nous dit que le mandoit Pepins.
« Merveille fu que mot ne nous en dist. »
Dient au mes : « Viens avant, biaus amins !
« Or me dis, frères, garde n'i ait menti,
« Est ore au siege dux Begons de Belin ? »

[1] *De Blancheflor*. Variante : *de Blancafort*. Le Msc. de Saint-Germ. 2041 porte :

Le tiers Guillaume des tors de Valentin.

Valentin, inconnu. Quant à *Blancheflor* ou *Blancafort*, c'est sans doute *Blanchefort*, châtellenie ancienne du Limousin, à quatre lieues de Brives et à sept de Tulle.

— « Nenil voir, sire, aïne parler n'en oï;
« Moult grant piece a, certes, que ne le vi.
« Mais or vous mande Fromons li postéis
« Que li aliez aidier à Saint-Quentin. »
Ce dist Guillaumes : « Aler i convient-il. »

Mandent lor hommes à force et à estri,
Tant assenblerent que furent bien set mil.
De vin et d'iaue firent lor nés emplir,
En mer se pongnent: s'ont lor voie acoili,
Nagent et singlent à force et à estri [1] :
Droit à Boulongne se sunt ens el port mis.
Prinrent un mes, à Fromont l'ont tramis;
Il le salue si tost com il le vit :
— « Sire, » dist-il, « parlez un pou à mi [2],
« Salue vous mande Guillaumes li marchis,
« Haims de Bordelle et li quens Harduis.
« Par moi vous mandent, dites votre plaisir
« Quel part iront et où porront vertir ? »

Fromons l'oït, si mande Bauduin
Et les barons et Isoré le gris :

[1] *Nagent,* navignent.

[2] Ici, la mesure change dans quelques manuscrits : durant plusieurs pages, les vers deviennent hexamètres. Mais ces manuscrits, qui ne sont pas les plus nombreux, sont aussi les moins anciens. J'ai cru devoir préférer l'autre leçon.

— « Signor, » dist-il, « Bordelois vienent ci :
« Que me loez? dites en vo plaisir.
« Nous les faisons ensemble nous venir? »
— « Nel ferons, sire, » li quens Bauduins dit,
« Trop avons gent la dedans, Dieu merci!
« Encheriroit et li pains et li vins.
« As chatiaus voisent por brisier les chemins. »
Ce dist Fromons : « Or avez vous bien dit;
« Va t'en, messages, or en droit le te dis;
« Dis as barons ne vengnent pas ici,
« L'uns voise à Nelle et l'autres à Chauni,
« L'autre à Peronne qui n'est pas lons d'enqui;
« Ne laissent viande venir en l'ost Pepin :
« Ensi par force le ferons départir. »
Quanque Fromons conta, li mes a dit
Et li baron se sunt tost départi :
Gastent la terre, essillent le païs;
Marchéans n'ose né aler né venir.

Or vous dirons de Begon de Belin:
Romancort art, si a prins Saint Belin [1],
Le val Rinel a tout à nient mis [2] :

[1] *Romancort.* Ce doit être *Rimaucourt,* village situé à une lieue de *Rynel.* Quant à *Saint Belin,* que la plupart des Mss. écrivent *Sebelin,* c'est sans doute *Saint Blain,* village situé à une lieue de *Rimaucourt* et de Rynel.

[2] *Val Rinel.* — Rynel ou Reynel est un bourg situé

A Gondrecort a sejorné trois dis [1],
Au quart alla droitement à Naisil [2].
Bernars sot bien que il devoit venir,
Les haies place, si a le pas garni,
Fossés a fait, barres et rolléis;
Le pas voura contre Begon tenir.

au milieu d'une vallée bordée de forêts, à cinq lieues de Chaumont et à six de Gondrecourt.

[1] *Gondrecort.* Cette petite ville, en latin *Gundulphicuria*, située à huit lieues de Bar-le-Duc, était l'une des six grandes châtellenies du Bassigny. On y voyait encore en 1749, à l'extrémité de la *ville haute*, les ruines de l'ancien château.

[2] *Naisil.* Il ne reste rien de *Naisil;* ce fameux château a été détruit comme la plupart des forteresses redoutables de nos anciens barons. Mais tout porte à croire que *Naix* (Nasium), hameau du diocèse de Toul, situé sur l'Ornain à deux lieues de Gondrecourt, est le lieu où s'élevait le château de Bernard. « Le village de Naix fut dans son « origine, selon la tradition, une grande cité. On a « trouvé de nos jours, et depuis peu, des bâtiments en- « sevelis sous les ruines de ses murs et des pièces de « monnaie. » (Description du Barrois, 1749.) Suivant M. Dulaure, qui a fait une dissertation sur une inscription trouvée à *Nasium*, ce lieu désigné par les écrivains du moyen âge avec le titre de *castrum*, serait non pas *Nais*, mais à quelque distance de *Nais*. Voy. aussi Expilly, au mot *Nas*.

Li dux chevauche, devant va Auberis,
Cinq cens vassal et mil serjans de pris :
Ens el passage et ou bois se sunt mis;
Li païsant lor sunt devant saillis,
Traient et lancent, en ont assés ocis;
Voillent ou non les ont arrières mis.
Nouvelles viennent à Begon de Belin :
« En ma foi, sire, vostre niés Auberis
« Est reculés, moult en i a d'ocis. »
Quant li dux l'oit, s'a trois mil serjans prins,
Aubalestiers qui sunt de son païs.
Et li serjant se sunt ens el bois mis,
Vollent quarrel parmi le plesséis
Aussi menu come plnie en avril;
Deus bons chevaus Begues soz lui perdit,
Passent les haies, si ont le baile pris[1].

Ici commence uns riches pongnéis :
Bernars li cuens et Fauconès ses fis
Souvent retornent et souvent ont guenchi.
Le jor nos ont maint chevalier ocis;
Mais puis que Begues li Loherans i vint
N'i pot Bernars ne tant ne quant sofrir.

[1] *Le baile.* Variante, *la barre. Le baile* est en effet une espèce de barrière, ou plutôt encore ce que nous appelons aujourd'hui les *palissades.*

Faucon apelle : « Allez-vous-en, biaus fis,
« Conduis ma gent qui bien nos ont servi ;
« Je remenrai por l'estor soustenir :
« Atendez-moi por mon cor garantir,
« Que se j'ere dedans mon chatel mis
« Ne priserois lor gent un parisis. »
Begons escrie si tost com il l'oïst :
« Por Dieu, traïtres, ne le porez garir,
« Par Saint-Denis, hui vous convient morir ;
« Se te puis penre je t'escorcherai vif,
« Se ne me rends les perdes Auberi [1]. »

Li cuens entent à sa gent garentir ;
Mais li chevaus Bernart a le fraine pris [2],
Guerpit la voie, si saut en un jardin
Clos de fossés et de fors rolléis [3].

[1] *Perdes*, pertes. (Perditio.)

[2] *A le fraine pris*. Variante :

Tant entent au bien faire li quens et au ferir
Que li chevaus sorporte, si a son frain sorpris.

(Mss. 7608 et 7628. 2.)

Prendre le frein répond à notre *prendre le mors aux dents*.

[3] *De fors rolléis*. Variante :

Qui fu clous de fossés entour et de palis.

Les *rolléis* sont des *haies* ou enceintes de pieus.

Begons l'enchauce qui bien garde s'en print;
Quant Bernars voit que n'en pourra issir,
Forment li poise quant si est entreprins.
Hardi cuer ot, or oiez que il fit:
Le cheval dresce et vers Begon guenchit
Et fiert le duc, mais n'i a rien conquis;
Sa lance brise, si vola par esclis.
Begons fiert lui com chevalier gentis,
Poitrax ne sengle ne le pot garentir,
Le bon cheval fit à terre flatir.
Bernart retient le signor de Naisil,
Begons le baille au bon vilain Hervi:
« Gardez-moi bien mon mortel anemin.
« Bernars, » dit Begues, « or me rendez Naisil,
« Ou, par celui qui en la crois fu mis,
« Je vous ferai celle teste tollir. »
Et dit Bernars: « J'en proierai mon fil. »

Tost le désarment li chevalier de pris;
Devant la porte du chastel seignori
Mainent Bernart, si l'ont tenu enqui;
A sa voix clere à escrier se print:
« Entendez-moi, Fauconès, sire fis,
« Rens le chastel por moi, car je suis prins. »
Dit Fauconès: « Por néant l'avez dit;
« Se je tenoie l'ung pié en paradis

« Et l'autre avoie au chastel de Naisil,
« Je retrairoie celui de paradis
« Et le mettroie arrier dedans Naisil. »
Bernars l'oït, s'en a geté ung ris,
Dit tel parole que bien déust taisir :
« Voir, » dit Bernars, « bien vois tu es mes fils,
« Bien sai ta mère ains vers moi ne mefit[1]. »
Begons l'oït, à pou n'enrage vis.
« Par Dieu, Bernars, n'i a mestier traïs[2],
« Je te pendrai, ou me rendras Naisil. »
Il en apele et Doon et Hervi :
« Dreciez les forches desoz ce pin anti,
« Si me pendez dant Bernart de Naisil. »
Ce dit Bernars : « Por l'amòr Dieu, merci !
« Ne suis pas leres et ne l'ai deservi[3];
« Laissiez m'encor parler à mon chier fis :

[1] Variantes :

Ne ains ta mèr de toi ne me menti.

(Msc. de Navarre.)

Bien sai que vostre mère ains de vous voir ne dist.

(Msc. 7628. 2.)

Ce dernier vers, reproduit dans deux autres leçons, fait peut-être allusion à quelque circonstance de la conception de Fauconnet, rapportée dans un autre poëme perdu.

[2] *N'i a mestier traïs.* Trahison ne servira de rien ici.

[3] *Leres*, voleur. (Latro.)

« Et s'il rendoit le bon chastel por mi,
« Par tel covent vous en ferai saisir
« Que il ne fust abatus ne laidis;
« Se faisons pais et notre gent ausi,
« Je vous rendrai les perdes Auberi,
« Mais que je fusse de mon chastel saisi[1]. »
Et dit li dux : « Et je l'otroie ensi. »
Son fil apele qui de sor le mur sist :
« Rens le chastel, tot por l'amor de mi,
« Ne me lais pas vergonder né honnir :
« Nostre parage en seroit mal baillis ;
« En covent m'a dux Begues li marquis
« Qu'il ne sera abatu né mal mis. »
Dit Fauconès : « Et je l'otroie ensi. »
La tor delivre au borgoin Auberi;
Puis font crier que nuns rien n'i préist.
Et Fauconès est du chastel partis,
Ensemble o lui vint chevalier gentis;
Son pere laisse coureçous et marri.

[1] *Mais que*, à condition, pourvu que.

XIII.

FAUCONS s'en torne dolens et irascus,
Aine mais nul jor aussi dolens ne fut :
Dusqu'à Verdun n'i a regnes tenu [1].
Et Begons est del chastel tost issus,
Vint à Monclin desor un tertre agu [2],
Vuit le trova, prins l'a et retenu.
Droit à Chatel Oedon en sunt venus [3].

XIV.

LI os chevauche à force et à estri;
Dusqu'à Verdun sunt li forrier guenchi.
Faucons s'en ist quant la nouvelle oït,

[1] *Regnes*, rènes. N'a retenu la bride de son cheval.

[2] *Montclin.* Variantes :

Ains n'aresta s'est à Monclin venus.

(Msc. de Navarre.)

Droit à Monclin qui sor la roche fu.

(Msc. 9654.)

[3] Variantes:

Droit à *chastel Oedon* en sunt venus.

(Msc. de Navarre.)

Dusc'au *chastel Thierri* sunt li couror venus.

(Msc. 7628 [2].)

N'i arresta que léans ne fust prins;
Si jure Dieu le roi de paradis,
Ne finera de ci qu'à Saint-Quentin.
Desous Verdun ot riche pongnéis:
Parmi la porte les enmaine Auberis,
Le borc ont tout à la réonde prins;
Le feu escrient, si l'ont par trestout mis,
Ardent les salles et les palais marbrins;
De ces mostiers véissiez feu isir.
A Mont-Saint-Vane là ont lor ostex prins,
Et Begons jure le cor de Saint-Denis
S'il ne se rendent et mettent à merci,
Se les puet penre, il les fera morir.

Et Fauconès va droit à Saint-Quentin;
A la vesprée s'est en la ville mis.
Fromons le sot, moult en fut esbahis:
Où qu'il le voit moult grant feste li fist:
— « Où est mes oncles, dans Bernars de Naisil? »
— « En nom-Dieu, sire, sachiez que il est prins.
« Begons li dux a retenu Naisil,
« Mon père enmaine en destre com mastin.
« Nuns hons à autre tele honte ne fist.
« Arse a Lions, Hanse fait assallir,
« Pris a Mascon, tout l'a art et brui.
« Bassigni a destruit et le païs
« Et contre terre mis la tour de Monclin;

« Chastel Oedon ne se pot pas tenir,
« Entor Verdun a-il le siège mis,
« Le borc a art, à mes iex bien le vis. »
— « Merveilles est, » dist Isorés li gris,
« Quant ung seus hons en a conquis deux mil. »
— « N'est mies seus, » Fauconès respondit,
« Ains a-il plus de gens que n'en a ci. »
— « Que ne vient-il! » dit Isorés li gris,
« Bien le verroie, que onques ne le vis.
« Je ne le prise vaillant un parisis,
« Jà moi et il ne serons bon ami. »
Dist Fauconès : « Quant li dux venra ci,
« Tout le plus cointe fera-il esbahi.
« Ainc de mes iex tel chevalier ne vis. »

Ez un mesage qui à Fromont en vint:
« Diex vous saut, sire, » dit-il, « de par vo fil
« Qui avant ier fu nés, moult est petis.
« Come ara non? por Dieu dites le mi. »
Respont Fromons : « Aura non Fromondin,
« Car après moi tenra-il mon païs. »
Puis apela ses barons et lor dit:
« Franc chevalier, faites-vos liés et fis[1],
« Nés est li sires dont vous devez tenir,
« Qui vous donra et le vair et le gris,

[1] *Et fis*, et assurés, confiants.

« Les belles armes et les chevaus de pris. »
Dit Berengiers, li sires de Chauni :
« Par les sains Dieu, merveilles ai oï;
« Jà nel verrons, tele gent a ici [1] ;
« Nous sommes viex et chenu et flori,
« La soie grace nous vaura moult petit [2].
Et dit Fromons : « Or avez vous mal dit,
« Dusqu'à quinze ans iert chevaliers mes fis [3]. »

Devant lui vint Guillaumes de Monclin,
Qui out ploré et tint le chief enclin,
Por son chastel qu'est abatus et prins.
Voit le li quens, si l'a à raison mis :

[1] C'est-à-dire : Tels que nous voilà, nul d'entre nous ne le verra.

[2] Plusieurs manuscrits ajoutent ici deux vers qui me semblent une interpolation du Jongleur :

Com as Bretons qui desirent toudis
Le roi Artu qu'est dou siecle partis.

Si le poëme original contenait ces deux vers, il faudrait en conclure que les fables *de la Table ronde* ont été connues en France aussi anciennement que les romans des *Douze pairs*. Mais les meilleures leçons et les plus anciennes ne les donnent pas, entre autres le Msc. du douzième siècle, Saint-Germ. 1244 et le Msc. de Lamare 7628 [2].

[3] Ce vers me semble signifier : Dès que mon fils aura atteint quinze ans, il sera chevalier.

« Freres Guillaumes entendez envers mi,
« Car vous alez bangnier et conjoïr [1].
« Se estes prou, savez que je vous di?
« Ne serez povres tant com je soie vis. »
Respont Guillaumes : « Sire, vostre merci ! »
Quant fu bangniés sus el palais en vint,
Bien fu vestus et de vair et de gris,
Mout fut apers et biaus et eschevis,
Gros par espaules et larges par le pis[2].
Et Isorés le branc d'acier li tint,
Puis le baisa et doucement li dist :
« Oncles Guillaumes, » dit-il, « je vous chasti[3]
« Que soiez prous et corageus tos dis;
« Nuns avers princes ne puet monter en pris[4]. »

[1] Variantes :

Car vous alés baignier et *coscéir*.

(Msc. Saint-Germ. 2141.)

Baignier alez et un pou rafreschir.

(Msc. de Navarre.)

Coscéir me semble synonyme de l'italien *corcare*, coucher.

[2] *Larges par le pis.* Variante du Msc. Saint-Germ. 1244. *Et encharnés le pis.*

[3] *Je vous chasti*, je vous enseigne.

[4] Ce vers contient une des premières et des plus graves sentences des temps chevaleresques. Variante :

Nus avers princes *ne puet terre tenir*.

Ce dit Fromons : « Que faisons nous ici?
« Issons-nous en, por l'amor de mon fil;
« Chevalerie mettons por lui en pris. »
Et cil respondent : « Tout à vostre plaisir. »

Lor véissiez à lor ostés venir,
Chauces lacier et les haubers vestir,
Les bons chevaus atorner et covrir.
Deus maistres portes a fait Fromons ovrir,
Les gens en issent bellement à loisir.
Là véissïez ces banieres fremir
Et ces vers hiaumes contre soleil luisir
Et l'ost le roi durement estormir.
Après Guillaume, le valet de Montclin,
Chevauche Fauques et li pros Jocelins,
Et Berengiers li sires de Chauni.
De l'une part fut Isorés li gris,
Et d'autre part li Flamens Bauduins.
Là véissiez tant damoisel gentil
Qui portent armes por lor seignor servir;
Assenblé sunt et pensent del férir.
Le jor i out maint chevalier ocis,
Dont mainte dame en remaint sans mari.

Adonques point Guillaumes de Montclin,
Bien acesmés sor un cheval de pris,
Qui ot couvert et col et croupe et pis.

Quant li bers point, tos les rans fait fremir;
En son escu va Godefroi ferir,
Nés fu d'Almaine et chanberlains Garin;
Poitraus né saingles ne le pot garentir
Que les tallons ne fasse à mont venir:
Puis abat l'autre et le tier va ferir.
Voit le Garins, à pou n'enrage vis,
Il l'en apelle com jà pourrez oïr:
« Por Dieu Guillaumes, li vallès de Montclin,
« Par celle foi que dois au roi Pepin,
« Vous déussiez de moi terre tenir:
« Je vous féisse chevalier à plaisir
« Et vous créusse vostre fief de Montclin? »
Et dist Guillaumes: « Merveilles puis oïr:
« Begons vo frères m'en a au defors mis;
« Mais se Dieu plaist et longement je vis,
« Jà ne faudrai à nul jor mes amins. »
Adonc commence la meslée et li cris.

Diex! com le fait dans Isorés li gris!
Boulogne escrie, por sa gent esbaudir.
Là véissiez tantes lances croissir,
Tant bon haubert desrompre et dessartir,
Tant chevaliers contre terre flatir.
Moult le fait bien Guillaumes de Monclin,
D'ambedeus pars regardent le meschin [1],

[1] *Le meschin*, le varlet Guillaume.

Sor tous les autres en ot le jor, le pris,
Fors seulement dant Isoré le gris.
Cis esbouelle et destranche et ocist,
Nuns hons qui soit ne puet ses cous sofrir.
Et Hues point, li cuens de Cambresis,
Et Avalois qui furent plus de mil;
Lor grans batailles ont faites resortir:
Qui la chaït del relever n'est fis [1].

XV.

La véissiez un estor commencier,
Tant fort escu estroer et percier
Et tant vassal tantes selles vuider;
De navrés font la champangne jonchier,
Car Franceis sunt mervillous chevalier.
Quant Garins point, les rans fait claroier
Et les couars durement esmaier.
Fromons s'en torne sans plus de délaier,
Devant la porte véissiez tornoier;
Mais Isorés qui tant fit à prisier,
Derrier se mest por les siens aaisier.
Il et Guillaumes de Monclin au vis fier
Véissiez moult guenchir et reparier;

[1] *N'est fis,* n'est assuré.

Cui chaut de ce? il ne lor a mestier[1],
Qu'Allemant viennent plus de quatre milier
Qui on chastel les firent replongier;
Par devant aus se sunt mis li archier.
Franceis s'arestent devant le pont premier;
Defors s'en vont por aus deshaubergier.

XVI.

Li estors fine et li grans behordis
Et Bordelois rentrent à Saint-Quentin.
Entre Guillaume et Isoré le gris
Il n'est nuns jours, trois fois, ou quatre, ou sis,
Que il n'en issent por les nos assallir.
Et cil dedans firent les murs garnir,
Le charrois prennent et brisent les chemins.
Li rois le sot, à pou n'enrage vis:
Garin manda et li vassaus i vint;
Quant il le voit moult fièrement li dist:
« Malement va, dans Loherens, » fait-il,
« Que vostre freres ne me vient pas servir.
« Par vous sui-je en paine et en estri;
« Mais par Saint-Jacque que quierent pellerin,
« Je m'en irai se li dux ci ne vient. »

[1] *Cui chaut,* etc., c'est-à-dire: Qu'importe! cela ne leur servira de rien; car Allemans, etc.

Dist li dux : « Sire, por l'amor Dieu merci!
« De mon cher frère ai novelles oï;
« Par de delà est sor ses anemins,
« Prins a Bernart le signor de Naisil,
« Devant Verdun lor a le siege mis. »
Et dist li rois : « Ci le faites venir. »
Et dist Garins : « Tout à votre plaisir ! »
Letres fait faire, ci mande le marchis
Que vengne à lui au siege à Saint-Quentin.

Li mes s'en torne qui la nouvelle oït,
Passa Dantpierre qui en Estenois sist[1],
Ainc ne fina dusqu'à Verdun en vint,
Trueve le duc qui venoit d'assallir[2];
Il le sallue si tost com il le vit.
« Dont viens, où vas? dis le moi, biaus amins. »
— « En non Dieu, sire, je vieng de Saint-Quentin;
« Tenez les lettres l'emperéor Pepin. »
Begons les print, son chapelain a dit :
« Gardez qu'il a ci-dedans, biaus amins. »
Et cil fut sages, de chief en chief les lit,
Vit la merveille, si li raconte et dit

[1] *En Estenois sist.* Dans le pays ou seigneurie d'*Estain. Estain* est à six lieues environ de Verdun. C'était, avant la révolution, le chef-lieu d'un *bailliage;* c'est aujourd'hui celui d'un canton.

[2] *D'assallir,* de livrer un assaut à la ville de Verdun.

Si com li rois estoit moult entreprins.

Li dux l'oït, au mesagier a dit:
« Et que fait dont li miens frères Garins,
« Girars dou Liege et l'Allemans Oris,
« Et li barnages l'emperéor Pepin,
« Quant ceus de là ne puevent assovir[1] ?
« Je irai là et il vengnent ici[2];
« Se ne li rens ses mortés anemins,
« Li rois me fasse tos les membres tollir.
« Si m'aït Diex, ne mouverai de ci,
« Avant aurai ceste cité conquis.
« Jà vois-tu bien que li mur sunt croissi;
« Il ne la puevent plus longuement tenir.
« Mon signor dites, por Dieu ne li anuist,
« Je irai là quant l'aurai assovi. »

Et li mesages est de lui departis,
Begons li donne un bon cheval de pris,
Bien vaut vint libres de deniers parisis.
Ainc ne fina, si vint à Saint-Quentin.
Le roi conta ce que il ot oï;

[1] *Assovir* ou *assouploier*, soumettre.

[2] *Je irai là*, etc. J'entends ainsi ce vers et les deux suivants: Qu'ils viennent à ma place, et j'irai à Saint-Quentin; alors je veux avoir les membres coupés, si je ne réduis leurs ennemis.

Moult en i ot de ceus qui en ont ris[1] ;
Mais l'emperères n'en pot estre esbaudis,
Ains en jura le cor de Saint-Denis.
Par mautalent en apela Garin :
« Begons li dux me prise moult petit,
« Quant il ne dengne à mon mant ci venir.
« Je m'en irai en nuit ou le matin. »
— « Non ferez, sire, » ce li a dit Garins,
« Vous en seriez vergondés et honnis. »
Un mesagier renvoia au marchis,
Quant il i vint, si fu prise la cit.
Il li conta li mesage Pepin ;
— « Frères, » dist-il, « je irai le matin. »
Doon apelle : « fai mon ost estaublir[2]
« Et mon charroi charroier et garnir
« Et de viandes et de pain et de vin. »
De Bar-le-duc s'en va avant Henris[3]

[1] *De ceux.* Ceux qui étaient secrètement attachés aux intérêts de *Fromont.* Dans toutes les guerres du moyen âge, il se rencontrait des barons voués aux intérêts de ceux qu'ils combattaient. Le devoir de leur fief les obligeait à faire ainsi violence à leurs sentiments.

[2] *Estaublir,* réunir, rassembler.

[3] *Henris,* Henry de Bar-le-Duc. D'après un passage du chroniqueur de l'abbaye de Saint-Mihel, on ne fait remonter l'origine de Bar-le-Duc qu'à la fin du dixième siècle. Mais ce passage ne se rapporte qu'à l'érection de

En l'avant garde, il sait bien le païs.

Li aube apert et li jors esclarit;
Parmi l'ost lieve et la noise et li cris;
Trois cens somiers palefrois et roncins
Vinrent à Dun un pou devant midi [1]:
Là se hebergent et ont lor ostel prins.
Li dux defent que nuns rien n'i préist,
Que la terre est ung sien germain cuisin,
Thiebaut ot nom d'Aspremont le flori [2].
Au matinet sunt vers Grantpré guenchi [3];

la forteresse; la ville et un autre château pouvaient fort bien exister antérieurement. Voici le passage: « Fridericus dux Lotharingiæ, propter frequentes Campanorum in Lotharingiam incursiones, in confinio Lotharingiæ et Campaniæ *castrum* extruxit. »

[1] *Dun*, petite ville située sur la Meuse, à six lieues de Verdun.

[2] Variante:

Thiebaut ot non, d'Aspremont doit tenir.

(Msc. de Navarre.)

Aspremont est aujourd'hui un village à quelque distance de Dun et à quatre lieues de Sainte-Menehould. Elle est située en Argonne, sur la rivière d'Aire et dans un pays couvert de bois.

[3] *Grandpré*. Cette petite ville est à cinq lieues de Dun et située sur la rivière d'Aire. C'était l'un de sept comtés-pairies de Champagne.

Là véissiez tant grant buef acoillir
Et tante vache et tant riche chastri[1];
Metent le feu par trestout le païs,
Grantpré abatent si l'ont à terre mis.
A Restes vinrent à un lundi matin[2];
Aus escuiers font la ville assallir,
Entrent dedans li bon serjant de pris,
Il ont tot ars et destruit et bruit.
Au Nuef-Chastel là ont lor ostés pris[3],
Montagu laissent qui en un tertre sist[4]
Et Pierepont, torné sunt vers Couci[5];

[1] *Chastri,* mouton. De *castratus.* Voyez Du Cange au mot *castricius.*

[2] *Restes.* Msc. 7608 : *Retet.* Aujourd'hui *Rethel-Mazarin.*

[3] *Neuf-Chatel,* bourg sur la rivière d'Aisne, à cinq lieues de Reims et à égale distance de Rethel. On y retrouve les ruines d'un ancien château.

[4] *Montagu* ou *Montaigu,* village situé sur une roche escarpée, à quatre lieues de Laon. Son château fort fut démoli en 1441.

[5] *Et Pierepont.* Village à quatre lieues de Laon et à égale distance de Montaigu. — *Torné sunt vers Couci.* Begon, sans doute avant d'arriver à Coucy-le-Château, passa par Laon. Mais le poète n'en fait pas mention, parce que Laon appartenait au roi, tandis que le sire de Coucy était de la *geste* Fromont.

Tout ont destruit et passent Rumigni[1].
A Ribemont li Loherens en vint.
Que vous diroie? retenu l'ont et prins
Et le chastel contre terre flati;
De chevaliers i ot pris trente six:
Le feu voit-on del borc de Saint-Quentin.

A tant ez-vous un mesagier en vint,
Où voit Aliaume tot en plorant li dist[2]:
« Tout as perdu, frans chevaliers gentis,
« Deherité t'a Begons de Belin.
« N'as tant de terre où te puisse gésir. »
Quant cil l'oït, si tint le chief enclin.

Et l'emperères la nouvelle en oït
Que Begons vient au courage hardi.
Li rois apelle le Loherenc Garin:
« Garde bien m'ost, frans chevalier gentis,
« J'irai encontre le mien charnel amin. »
Desus un tertre en est venus Pepins,
Voit les batailles et les conrois venir
Et les vallées toutes de gent covrir.

[1] *Rumigni.* Village sur la route de Coucy à Ribemont: son château, dont il reste au moins des ruines, remontait au neuvième siècle.

[2] *Aliaume* ou Aleaume de Ribemont.

Un mes demande : « Quel gent sunt ores ci[1] ? »
Et cis respont : « Jà le pourez oïr :
« C'est de Borgoigne li bons dux Auberis,
« Li Miedres dux qui terre puist tenir ;
« Cil sunt Bourgoing qui vienent avec lui[2].
« Après chevauche li bons dux Hernaïs
« Et après li Mancel et Angevin
« Et Avallois et cil d'outre le Rin.
« Vez cels derrieres, c'est li quens Bauduins
« Qui a Auvergne toute quite à tenir.
« Vez ces banieres parmi ces prés venir,
« C'est li quens Begues dou chastel de Belin. »
— « Diex ! » dist li rois, « or ai tout mon devis,
« Sor ciel n'a homme qui le poïst sofrir. »
Envers Begon en est alés Pepins ;
Li dux descent quant il le vit venir,
Et l'emperères moult belement li dist :
« Li mieus amins, bien puissiez-vous venir ! »
Il le baisa et cil le conjoït.

En l'ost en entrent li grant et li petit ;
Si se hebergent et ont lor ostel prins.

[1] *Un mes demande.* Il demande à un messager.

[2] Variante :

Che sunt Breton qui vienent après li.

(Msc. 9654.)

Li dux regarde, si choisit un jardin
Grant et plenier, onques plus bel ne vi.
Begons a dit : « Cui est or cis jardins ? »
Respont Garins : « Nuns hons nel puet tenir
« Que cil dedans ne l'en fasse partir.
« L'autrier i fu li Allemans Oris[1],
« Hues mes niés et Gautiers l'orphenins,
« Trestot perdirent et chevaus et roncins.
« Vous logerez delèz moi, biaus amins. »
— « Non ferai, voir, » li dux Begons a dit,
« Ains logerai dedans en lor depit.
« Je ne suis mie li Allemans Oris;
« S'ensi m'en chassent, assez aront conquis. »
Hervi apelle et Doon et Séguin :
« Tendez mon tref léans en ce jardin. »
Les paoniers font maintenant venir[2],
Les fossés font tot entor le jardin,
Les pex i font por les chevaus tenir[3].

[1] Voyez plus haut, page 223. *Passim.*

[2] *Les paoniers,* les pionniers. Variantes: *Troi peconiers.* — *Mil menourriers.*

[3] *Les pex,* les pieus. Cette description d'un tref est à remarquer. Variante:

Et les passons por les cordes tenir.

(Msc. 9654.)

Les *passons* semblent être des anneaux ou licous.

Le tref tendirent, aine nuns plus bel ne vit;
Quant li pan sunt drecié et à mont mis,
Mangier i poent de chevaliers deus mil.

As grans fenestres fut Isorés li gris
Et vit le tref où li ors reflanbit
Et l'aigle d'or qui devant el chief sist[1].
Il en apelle Guichar et Jocelin :
« Cis tres est miens, que que doie avenir. »
Dit Fauconès : « Il n'ira mie ensi,
« Tex hons le tient qui nel vourа guerpir.
« Dès ores mais vous defen-je l'issir,
« Car ce est Begues li sires de Belin,
« Qui mon chier pere en sa prison a mis :
« Or verrez-vous ce que vous ai promis. »
Dist Isorés : « Por Dieu est ce dont il[2] ?
« Issons-nos eu, li grant et li petit,
« Alons là fors, alons les estormir. »
Là véissiez tant blans haubers vestir,
Et tant cheval enseler et covrir.
Tex s'en issit qui ains puis n'en revint.

[1] *Qui devant el chief sist.* C'est-à-dire, qui est placé au sommet du tref.

[2] *Est ce dont il.* Est-ce donc lui ?

XVII.

Del chastel issent trestuit comunaument :
Li quens Guillaumes en vint premierement
Sor un cheval Arabis et corant;
L'estors commence dolérous et pésans.
Franceis s'armèrent bel et cortoisement :
Et Isorés de Boulongne la grant
Ciaus dedens maine moult desmesurément.
Et Begons vient au grant tornoiement,
Choisit Guillaume qui moult fist durement :
Il en appelle Garin le Loherenc :
— « Qui est or cil sor cest cheval corant,
« Au bis lion qui va à mont rampant[1] ?

[1] *Au bis lion,* etc., au lion de sable rampant. On sait que, dans les armoiries, les animaux *rampants* sont tracés verticalement (*à mont*), et les *courants* horizontalement (*à val*). Les armes ici décrites étaient celles qu'adoptèrent les ducs de Brabant; et, en général, le lion d'*or*, d'*argent*, de *gueule* ou de *sable*, appartient aux divers souverains des Pays-Bas. Ces souverains se glorifiaient de descendre de la lignée de Hardré et de Fromont.

Voici la première fois qu'il est réellement ici question d'*armoiries*. Je ne m'arrêterai pas à l'opinion qui ne fait remonter leur usage qu'au milieu du douzième siècle; elle n'est appuyée que sur un fait négatif. Parce qu'on

— « Cis est Guillaumes de Monclin voirement,
« Cui as tollu son riche ténement ;

ne voit dans nos historiens aucune trace d'armoiries avant cette époque, on a décidé qu'elles avaient été inventées précisément alors et que les croisades en avaient été l'occasion. On a résolu de même la question des *pairs de France,* qui n'existent que depuis Philippe-Auguste, attendu qu'on ne les voit pas figurer auparavant dans nos annales.

Un tel genre de preuves est en général, et ici plus que jamais, inadmissible. Pourquoi n'est-il pas question d'*armoiries* dans nos annales avant le douzième siècle ? Parce qu'on n'est entré dans quelques détails sur les événements purement mondains qu'à compter de cette époque, et parce qu'on ne connaît pas de monuments français évidemment antérieurs. Les armoiries doivent être aussi anciennes que l'usage des grandes armures métalliques sous lesquelles les guerriers cachaient entièrement leurs corps. Or cet usage remonte aux premières invasions des Barbares; les Francs, les Goths, les Vandales et les Lombards étaient déja bardés de cuirasses et de cottes de maille.

En général, le côté faible de l'intelligence humaine c'est le besoin de trouver à tout un commencement, une origine. C'est pour obéir à cette faiblesse que l'on n'a jamais manqué d'affubler tous les ouvrages historiques de préambules fabuleux; car les origines les plus invraisemblables nous satisfont mieux que l'absence d'origines. Tandis que tant de choses n'ont pas commencé (la société elle-même peut-être), nous cernons tout, nous

« Por Dieu, biaus frères, je vos en pri forment,
« Ne l'ociez, por Dieu omnipotent[1] ! »
— « Sire, » dit Begues, « par le cor Saint-Vincent,
« Nos en ferons vostre commandement. »

XVIII.

GRANS fu la noise et enforciés li cris :
Diex ! com le fait Guillaumes de Monclin
Il et ses niés dans Isorés li gris !

traçons les limites de toutes choses. Pour citer quelques exemples, nous décidons que la gravure est du quinzième siècle, la poudre à canon du quatorzième, la boussole du treizième, et la restauration des *Pandectes*, la Chevalerie, les Armoiries, la Pairie, les Communes, l'Architecture gothique, les langues vulgaires elles-mêmes du douzième siècle. Et ces convictions, nous les appuyons toutes sur le même argument : *Personne n'en a parlé auparavant.* Il faudrait en adopter un contraire et dire : Puisqu'on a parlé à telle époque de la gravure, de la poudre à canon, de la boussole, de la pairie, des armoiries, etc., sans les indiquer comme autant d'inventions nouvelles, il faut en conclure qu'elles n'étaient pas alors nouvelles. — Mille pardons de cette longue digression.

[1] On a vu déja plus haut (page 241), les offres que Garin avait faites à Guillaume : le poète montre ici beaucoup d'art : Guillaume de Monclin est celui qui, plus tard, doit tuer Garin en trahison.

Maint en i ont destranchié et ocis;
Li quens Guillaumes moult durement le fist.
Begons le voit, si l'a à raison mis;
Il li demande: « Com as-tu nom, amins? »
— « Sire, » dist-il, « Guillaume de Monclin. »
— « Certes, » dist-il, « n'aras pas nom ensi,
« Ains aras nom l'orguillous de Monclin,
« Qu'à chevalier ne vis plus bel venir
« Por faire d'armes, ne plus prou ne hardi[1]. »
Le destrier broche des esperons d'or fin,
Torna son fer si l'a derrière mis,
Por la proiere li Loherenc Garin;
De ce fit-il mout que preus et gentis.
De l'arestuel va le vassal férir[2],

[1] On voit par là que le mot *orguillous*, orgueilleux, se prenait en fort bonne part, et dans le sens de *fier*, hardi, intrépide. De même, dans Brantôme, le mot rodomontade signifie encore exploit, action héroïque.

[2] *De l'arestuel*, de la poignée, de cette partie de l'épée qui *arrête* la main. Ce mot manque dans tous les glossaires, il est expliqué par le passage suivant du roman d'*Erec et Enide*, de Crestien de Troies:

Li uns contre l'autre guencist;
Mais Erec de tant se froncist,
Por çou que il désarmés iere,
Que sa lance torna derriere
Le fer, et l'*arestuel* devant.

Tout estendu l'a jùs dou cheval mis.
En piés resaut Guillaumes de Monclin,
L'espée traite et l'escus avant mis.
Mais sa grant force li valut mout petit,
Quant au rescore vint Isorés li gris;
Boulongne! escrie, si se fet bien oïr.

Atant ez-vous Faucon et Roscelin
Et Gallerant et son frere Gaudin:
Et Fauconet qui durement le fist,
En son escu va ferir Jocelin,
Nés fu d'Auvergne, cuisins fu à Garin;
Il l'abatit, s'en a le cheval prins,
Si le rendit Guillaume de Monclin,
Puis li escrie: « Montez, sire cuisins! »
Et cis i monte, que volentiers le fist.
Ez-vous Begon et Isoré le gris
Qui s'encontrèrent d'armes vollentéis
Et se hurtèrent et de cor et de pis,
Que les enarmes en font des poins sallir [1]
Et jùs chaïrent des chevaus arrabis.
Là véissiez mout mervillous hustin
D'ambedeus pars, por aidier lor amins:
Begon remontent sor ung cheval de pris

[1] *Les enarmes*, les courroies par lesquelles on tenait l'écu.

Et Isorés s'est sor le sien sallis.
Dès icelle hore que dame Diex naquist,
Ne fu bataille né si dolerous cris.
Ez-vous Fromont qui vint de Saint-Quentin[1],
De Montagu nous abatit Henri,
Et Anjorrans le conte Savari[2].
Hues de Troyes rabatti Jocelin;
Champenois pongnent de bien entalenti,
Por lor signor aidier et garentir;
Mais Isorés lor fait un nouvel cri[3],
Il et Guillaumes l'orguillous de Monclin.
Begons les voit, à pou n'enrage vis:
Fiert Isoré, tant com il pout venir,
Poitraus ne sengle ne le pot garentir;
Jùs dou destrier fait le baron flatir,
Le bras senestre li a rompu parmi,
Si que ne pot son bon escu tenir.
Desor lui vient sa gent por garentir,
Si l'emmenerent là dedens Saint-Quentin:

[1] *Fromont.* Plusieurs Mss. portent ici *Isoré* au lieu de *Fromont.*

[2] *Anjorrans.* Variantes : *Aloris.* — *Jocerans.*

[3] *Un nouvel cri.* On voit par une foule de passages que l'usage était de jeter le *cri de guerre,* non pas avant le combat, mais après la chute de l'ennemi. C'était comme pour proclamer le nom et la race du vainqueur. Le cri de chasse *Alali* rappelle assez exactement cet usage.

Desarmé l'ont et en ung lit assis,
Les mires mandent por son cor garentir.

Et là defors fu grans li pongnéis:
Ez-vous Fromont de Bordelle l'antif,
Là nous abat le bon conte Henri
Qui Auvignon avoit à maintenir [1];
Puis rabatit dant Girart son cuisin.
Begons le voit, à pou n'enrage vis,
Chastel! escrie l'ensengne au duc Garin [2],
Et fiert Faucon, frères Fromont fu-il [3],
Père Isoré de Boulongne le gris;
L'escu li perce et le haubert rompi
Si que li fer li mist parmi le pis.
Il chiet à terre et l'arme s'en parti [4].

A ces parolles, ez-vous poignant Henri
De Montagu le prou et le hardi,

[1] *Auvignon.* Variantes: *Aubigois.* — *Aminois.*

La nous abat le prou conte Amaurri
Qui Nevers ot tot quite à maintenir.

(Msc. de Navarre.)

[2] *L'ensengne au duc Garin.* Variante:

Por sa gent esbaudir.

[3] *Faucon.* Variante: *Fromont.*

[4] *L'arme*, l'ame.

Il fiert Fromont qui la tour d'Ordre tint[1];
Il li trencha et l'eschine et le pis,
Mort le trebuche dou destrier où il sist.
Duel out Fromons quant ses deus frères vit
Par devant lui destranchiés et ocis.
Dit à Guillaume : « Or avons moins d'amins.
« Tornons-nous en, s'il vous vient à plaisir. »
Il en apelle Folquart et Roscelin,
Et Berengier et son frère Seguin :
— « Prenez ces cors, portez en Saint-Quentin. »
Et il ce firent et dollant et marri.

Va s'en Fromons, dolens et esbahis,
Tout courociés entra en Saint-Quentin :
Arrier repairent Mancel et Angevin[2].
Begons semont l'empereor Pepin
Que o lui vengne manger en son jardin,
Et il i vint avec le duc Garin.

Et Fromons fu courociés et marris,
Quant vit ses frères destranchiés et ocis
Et son nevou qui le bras ot croissi.
Or les regrete, com jà porrez oïr :

[1] Variante : *Odre. Ardres* en Picardie.

[2] *Mancel et Angevin*, les gens du tref de Begon.

« Tant mar i fustes franc chevalier gentil[1]!
« Qui vos a mort mis m'a en grant essil.
« N'aurai mès pais tant con je soie vis. »
Dont les a fait richement sevelir
Et en deus bieres a-il les barons mis.
Là véissiez tant bons sautiers tenir,
Chanter ces moines et lor chans esbaudir,
Crois et chandeilles et ensanciers tenir[2].

A son ostel fut Isorés li gris,
Les bras au col, l'orillier desous mis[3];
Il oit la noise et les brais et les cris:
—« Diex! » dist-il « sire, mes pères où est-il?
« Mout me merveille, quant je hui ne le vis,
« Forment redous qu'en l'estor ne soit prins. »
Il joint les piés, si saillit jùs du lit,

[1] *Tant mar i fustes.* Nous retrouverons souvent cet ancien gallicisme qui signifie: *Vous fûtes là bien malheureusement!* (Miserrimè hic fuisti). Cet usage de prononcer quelques paroles sur le corps des héros est encore à remarquer.

[2] C'est là ce que l'on retrouve aujourd'hui sur tant d'anciennes pierres funéraires du moyen âge: des moines levés ou à genoux devant une croix, et, dans leurs mains, un missel, un cierge ou un encensoir.

[3] C'est-à-dire: « Les bras croisés derrière le cou et la « tête appuyée sur l'oreiller. » L'ancien vers est bien autrement pittoresque.

Dusqu'au mostier ne print il onques fin;
A l'uis s'apoie, s'a véu ses amis
Entor les bierres, où il font duel et cri.
Fromont apelle, si l'a à raison mis:
— « Où est mes pères? je n'el vois mie ci. »
— « Biaus niés, » dist-il, « par foi, il est ocis.
« Mort l'a dux Begues, li Loherans chaitis,
« Lui et mon frère qui la tor d'Ordre tint. »
Isorés l'oit, à pou n'enrage vis:
— « Hélas! » dist-il, « porquoi ne suis garis?
« Jà comparroit mi mortex anemins[1]. »
— « Laissiez ester, » li quens Guillaumes dit,
« Tout avenra ce que doit avenir;
« Li mort as mors, li vis voissent as vis,
« Duel sor dolor et joie sor joïr
« Jà nuns frans hons nel devroit maintenir[2]. »
Les cors enportent, les ont en terre mis.

A son ostel vint Isorés li gris:
Fromons apelle Guillaume de Monclin[3]:

[1] *Comparroit,* aurait la pareille.

[2] *Duel sor dolor,* etc., c'est-à-dire: Un homme généreux ne devrait jamais se désoler d'une infortune, ou témoigner sa joie d'un heureux accident. Nous avons déja vu (page 45) ce proverbe et nous le reverrons encore.

[3] *Fromons apelle.* Variante:

Et Fromondins apelle ses amis.

— « Issons nous-en, franc chevalier gentil,
« Que Loherenc sunt au mangier assis[1]. »
Et cil respondent : « Tot à vostre plaisir ! »
Là véist-on maint bon cheval covrir,
Tant bon haubert endosser et vestir.
Li quens Fromons fait sa gent fors issir,
Devant s'en vint Guillaumes de Monclin.

XIX.

BORDELOIS issent qui sunt bon chevalier,
Aparillié de lor honte vengier :
Lieve la noise sans plus de délaier.
As armes courent Normant et Berruier ;
A l'assembler font les cris enforcier.
Begues l'oït qui estoit au vergier :
A vois escrie : « Armez-vous, chevalier ! »
Des tables issent et laissent le mengier,
Li rois méismes se courut haubergier[2]
Et Begons s'arme o le visage fier,
D'aubert et d'iaume et d'espée et d'acier ;
Ceinte a Floberge la clere au pong dormier[3],

[1] *Au mangier.* Au repas auquel Begon avait invité le roi Pepin et les barons de son armée, dans son tref.

[2] *Haubergier,* couvrir, revêtir d'un haubert.

[3] *Floberge,* aliàs *Froberge.* C'est la fameuse épée qu'eut plus tard Renaud de Montauban. Boiardo et Arioste

Hastivement sailli sor son destrier.
Bien aparoit quant li dux Begons fiert,
Par devant lui fait les rens claroier;
Au dos le suient maint vaillant chevalier.
Après Begon qui tant fait à prisier
Véissiez-vous les routes expeissier;
Là véissiez le comte droiturier
Après la lance férir del branc d'acier,
Destre et senestre guenchir et repairier.
Ensement va com loutre par vivier[1],
Quant les poissons fait en la dois mucier[2].

XX.

MOULT fu dolans Fromons li poestis
Quant aus siens voit la champaigne guerpir[3];
Derrier se tint Guillaumes de Monclin,
Il et Fromons qui durement le fist.
Les lor enmainnent el chatel, pour garir[4];

la nomment *Framberga*, et nous en avons fait *Flamberge*.

1 *Loutre*. Variantes: *Lores*. — *Loires;*

2 *Dois*, canal.

3 *La champagne*, la campagne. — Une leçon porte:

Quant à ses eus voit Champenois venir.

mais on ne peut guère l'admettre.

4 *Pour garir*, c'est-à-dire: pour *les* guérir, les mettre en garde.

Begons les chasse, sor un grant cheval sist,
Menaçant va ses morteus anemis,
Devant les autres plus qu'un ars ne traisist[1].
Fromons le voit tout au devant venir,
Guillaume apelle l'orguillous de Monclin :
« Alez avant, biaus frères, jel vous prie[2],
« J'irai après por le faix sostenir;
« Veci Begon qui mon frère a ocis,
« S'or ne m'en venge je esragerai vis. »
Le destrier broche des esperons d'or fin,
Brandit la lance à l'acier poitevin;
Sor son escu painturé à or fin
Le va Fromons mervillous coup férir,
Et li fers coule devant, emmi le pis;
Oncques la maille dou blanc haubert treslis
Ne li valut un bliaut de samit;
Coupe la joue, jusqu'à l'oreille vint,
Si bien l'en point que li vassaus chaït,
Trestout envers du cheval l'abatit,
Et li sans raie qui trestout le covrit[3];
Va s'en Fromons, cuide l'avoir ocis.

[1] *Begons les chasse*, etc., c'est-à-dire: Begon s'avance à leur poursuite sur un grand cheval, il précède les siens de plus d'une portée d'arc.

[2] *Avant*, c'est-à-dire, à l'avant-garde, pour protéger la rentrée de leurs guerriers.

[3] *Li sans raie*, le sang coule.

Séurément entrent en Saint-Quentin [1].

Desur Begon est arestés Pepins
Et li barnages et ses frères Garins;
Mout cuident bien que Begons soit ocis,
N'i a celui ne se claime chétis.
Bien le regrete li borgoins Auberis :
— « Tant mar i fustes, frans chevaliers gentis !
« Qui vous a mors il n'est pas mes amins. »
Il l'emportèrent el tref au duc Garin,
Il le désarment del blanc haubert treslis,
Sanglente avoit la cotte de samis;
Tant ot sainié tot ot li cors pallis.

Li rois a fait les bons mires venir,
Dedens Salerne orent esté norri :
Le dux cerchierent la plaie emmi le pis,
La hanste virent qui defors en issit,
Dont sorent bien que il estoit garis [2].
Le roi confortent entre lui et Garin
Et les barons qui le duel ont de li :
— « Ne doutez rien, baron, » ce dist Landris,
« En pou de tens sera li dux garis. »
Li rois l'oït, entre ses bras le prit,

[1] *Séurément.* Variante : *Serréément.*
[2] *Garis,* sauvé. (Cautus.)

Moult doucement en plourant li a dit:
« Or en pensez, li miens tres bons amins [1],
« Tant vous donrai en argent et or fin
« Nel porteroient deus mulet Sarrasin. »
— « Grans mercis! sire, « ce li a dit Landris,
« Mais par celui qui de l'aigue fist vin,
« Jà n'en arons vaillant un angevin,
« Jusqu'à celle ore que li dux soit garis. »
La plaie atornent, si ont l'emplatre mis,
Dedens un lit font le baron dormir:
Quant il s'éveille la dolor ne sentit;
Trés bien parolle à nostre roi Pepin [2].

[1] *En pensez,* songez à ce que vous dites, à tenir votre promesse.

[2] Ce passage rappelle parfaitement celui du quatrième chant de l'Iliade où Machaon guérit la blessure de Ménélas. Je cite de préférence la belle et exacte traduction de M. Bignan. Agamemnon parlant à son héraut:

Vole, ô Talthybius, et que ta voix s'empresse
D'appeler en ces lieux l'habile Machaon....
Machaon de l'armure a soudain retiré
La pointe de la flèche et son fer acéré;
Puis, brisant tous les nœuds dont l'assemblage enlace
La ceinture d'airain et l'épaisse cuirasse,
Jusqu'au fond de la plaie il se creuse un chemin,
En exprime le sang et d'une agile main
Y verse habilement le baume salutaire
Dont le Centaure ami dota jadis son père.
Ainsi de prompts secours soulagent le guerrier.

Huimais dirons de Fromont que il fist.

Il cuide bien que Begons soit ocis,
Il se desarme del haubert qu'ot vestis,
Vint à l'ostel où quens Isorés gist;
Contre lui viennent li grans et li petit :
« Niés, » dist Fromons, « comment vous est-il ? »
« Sire, » dit-il, « par tens serai garis [1];
« Que avez fait? gardez n'i ait menti. »
— « Moult bien, beaus niés, la dame Dieu merci!
« Begon ai mort, le diauble ai ocis
« Qui tel damage a fait de nos amins. »
— « C'est grans dolor, » dist Isorés li gris [2],
« Ainc de mes eus tel chevalier ne vi,
« Ce poise moi que je ne l'ai ocis [3].
« Li cuers me dit qu'il est ancores vis. »
— « Non est, beaus niés, foi que dois Saint-Denis. »
— « Jà le saurons, » dist Isorés li gris.

[1] *Par tens,* etc., avec le temps, je serai sain et sauf.

[2] *Dolor.* Variantes : *Damages.* — *Meschief.*

[3] Isorés regrette que Begue soit mort, parce qu'un autre l'a tué. Cependant le Msc. de Saint-Germ. 2041 porte :

Ce poise moi certes qu'il est ocis.

Mais Begon ayant, peu de temps auparavant, tué de sa propre main le père d'*Isorés,* l'autre leçon semble plus correcte.

Foucart apelle qui fut nés de Paris ;
Truans estoit, pautonniers et coquins :
— « Amins, biaus frères, prens mon peliçon gris,
« Si vas en l'ost lor convine véir,
« Et si sauras se Begons est ocis. »
Et cil respont : « Vollentiers, non envis. »

Il s'atapine et si a taint son vis[1].
Par la posterne est-il en l'ost vertis;
Venus en est au tref le roi Pepin.
Entre les povres est li truans assis;
Noveles quiert de Begon le marchis,
Sé il est mors, ou il est encor vis.
Dient li povre : « Il vit, la Dieu merci[2] !
« Il garira sé Dieu vient à plaisir. »
A lor parolle ne se vout pas tenir,
Il entre au tref où li dux Begons gist;
Léans estoit l'empereres Pepins
Et l'Allemans et li borgoins Aubris,
Garins ses frères, Huons de Cambresis;
Entor le duc sunt li baron assis.
Et li truans qui là dedans se mist

[1] *Il s'atapine.* Il se déguise et brunit son visage comme celui des pélerins quand ils revenaient de Syrie. Nous avons conservé : *Eu tapinois*, dans un sens analogue.

[2] *Li povre.* Variante : *Li portiers.*

Por saint sepulcre lor a le bien requis[1].
Et li dux Begues qui fut volentéis[2],
Un besant d'or donna au pelerin;
Autre li donne l'empereres Pepins,
Léans en ot ne sais ou cinq ou sis.
— « Dont es-tu nés, amins, » ce dist Pepins?
— « Sire, d'Orliens, s'il vous vient à plaisir.
« A Saint Romacle en vois pour moi garir[3],
« Si suis enflé com vous povez véir. »
Li glous s'entorne, onques congié n'en print;
Plus tost que pot rentra en Saint-Quentin.
Voit l'Isorés si l'a à raison mis:
— « Fuis-tu en l'ost, et de Begon que dis?
« Se il est mors ou il est encor vis? »
Et cis respont: « Si m'aïst Diex, oïl.
« Il est plus sains ne soit une pertris[4]. »

[1] *Lor a le bien requis.* Variante:

..... A le bienfait requis.

Dans cette leçon, *bienfait* doit se prendre dans le sens d'aumône et comme ci-dessus, page 7:

Tort en avez, arcevesques gentis,
Qui les *bienfais* volez oster de ci.

[2] *Volentéis*, dispos, sain. Comme plus loin, page 274.

[3] *Saint Romacle.* Le siége ordinaire des miracles de saint Romacle était Arras.

[4] *Pertris*, perdrix. Les Anglais disent encore *Partrid-*

Et dist Fromons : « Vous i avez menti. »
— « Non ai voir, sire, car a mes iex le vis. »
— « Ce m'est moult bel, » dist Isorés li gris,
« Parmi mes mains le convenra morir,
« Né Diex né hons ne le puet garentir. »
Huimais devons à nos Franceis venir.

Assemblé sunt el tref le roi Pepin;
Mains dus, mains princes, mains chevaliers gentis
I poïssiez esgarder et véir.
Ilueques fu li borgoins Auberis :
— « Niés, » ce dit Begues, « que demorez-vous ci?
« Alez-en fuere, s'il vous plaist le matin:
« Alez porquerre et le pain et le vin.
« Si vos suiront et dansel et meschin [1]. »
Et cis respont : « Tot à vostre plaisir ! »

A la jor née est levés Auberis [2] :

ge, et nos Champenois ont gardé l'ancienne prononciation.

[1] *Dansel*, damoisel, jeune noble. — *Meschin*, jeune vilain.

[2] *La jor née*. Les Mss. écrivent encore ce mot : *La jornée*, *l'ajornée*. J'ai préféré *la jor née* (dies nata), comme se retrouvant dans le plus grand nombre des Mss. et comme offrant pour ce mot la manière d'écrire la plus ancienne et la plus *rationnelle*.

O lui trois mil de chevaliers de pris.
Et la nouvelle en vint à Saint-Quentin,
Droit à l'ostel dant Isoré le gris :
Il a mandé Guillaume de Monclin :
— « Oncles, » dist-il, « par le cor Saint-Denis,
« En fuere en est alés li Dux Aubris [1].
« Sé Diex donnaist que li dux i fu prins,
« Nos raverions dant Bernart de Naisil [2]. »
Et dist Guillaumes : « Certes bien avez dit. »
Il s'en issirent par la porte Landri,
Sor les chevaus courans et arrabis.
Si s'enbuscherent en un bois de sapin [3],
Puis les escrient, que de près les ont prins :
« Fis à putains, certes serez ocis ! »

En fuie tornent li grant et li petit,
Aubris li dux i fu moult entreprins,
Assalli lui Guillaumes de Monclin.
Là véissiez un estor maintenir,

[1] *En fuere.* Ou comme aujourd'hui : *en fourrage.*

[2] *Dant Bernart.* Variante : *mon oncle.*

[3] *En un bois de sapin.* Variante : *En un breuillet petit.* A quatre cents pas environ de Saint-Quentin vers le sud, se trouve un hameau qui a gardé le nom de *l'Abiette*, c'est-à-dire *petit bois de sapins.* C'est là sans doute où s'*enbuscherent* Isorés et Guillaume.

Tant hanste fraite et tant escu croissi [1];
Retenus fu li borgoins Auberis.
Quant la nouvelle en vint à l'ost Pepin,
Cil vavassor en sunt moult esbahi
Qui ont perdu lor nevous et lor fis.
La noise engraigne et se lieve li cris [2].
Begons l'oït, à pou n'enrage vis;
Isnellement a un haubert vesti.
Li mire crient : « Sire, por Dieu merci [3],
« Vos n'estes pas encores bien garis. »
— « Signor, » dist-il, « me vollez-vous honnir ?
« Je ne lairoie por tot l'or que Diex fist
« Que n'aille aidier mon chier nevou Aubri. »
Li mire l'oent, si sunt tuit esbahis,
Font un emplâtre, sor la plaie l'ont mis,
Et l'ont saigné de Dieu de paradis [4].
Puis lace l'elme qui fu fais à Senlis,
Et il saut sus come preus et hardis;
Au dos le suient plus de mil fervestis.

Jusqu'à l'estor ne prisrent onques fin:

[1] *Hanste fraite* (hasta fracta), lance rompue.

[2] *Engraigne*, grandit. (Grandior fit.)

[3] *Por Dieu merci.* (Pro Dei misericordia.)

[4] *L'ont saigné*, le signent, font sur lui le signe de la croix. Aujourd'hui les médecins *signent* moins leurs malades et les *saignent* davantage. Compensation.

Li quens Guillaumes avait Aubri saisi,
Jà l'enmenast s'il en éust loisir.
Moult richement vint Begons de Belin [1],
Les gens Guillaume fist arrier resortir,
Parmi les portes les firent ens flatir;
Li chastiaus fust et retenus et prins
Sé se hastassent Franceis en lor venir.
— « Sainte Marie! » dist Isorés li gris,
« Je oi là fors grant meslée et grant cri. »
Dist uns serjans: « Car nos sommes tuit prins;
« Au borc defors est li dux Bégons mis. »
— « Coment diaubles, est-il donques garis? »
— « Oïl voir, sire, fors et volentéis. »
— « Or sà, mes armes, » dist Isorés li gris [2].
— « Merci! biau sire, » dist Gallerans d'Autri [3],
« Vos n'estes pas encore bien garis. »
Et dist li quens: « Merveilles avez dit.
« Se je n'i vois, nos somes trestuit prins. »
Isnellement est armés et garnis,
El cheval monte, si a son escu prins.
Li bons chevaus fait la pierre croissir,
Parmi la fent, s'en fait le feu issir.
On borc en vint où ert li poignéis,

[1] *Richement*, fortement.

[2] *Sà*, ou çà. Tous les Mss. écrivent *sa*.

[3] D'*Autri*. Variantes: *Davis*. — *Dantis*.

Boulongne ! escrie si tost com il i vint.
Deus en abat et le tier a ocis;
Contre lui vienent li grant et li petit,
Fors les remet del bore, ce m'est avis.
Begons le voit, à pou n'enrage vis.
Desus le pont maintient le chapléis,
Maint coup i donne et maint en i a prins.
Jà par eus tous ne fust arrieres mis
Quant li quens Hues l'a par le fraine saisi,
Adone l'enmainne; si se sunt departis,
Jusqu'aus hauberges ne prisrent onques fin;
Et cil dedens font les portes garnir.

Au tref Begon en vint li rois Pepins,
Il li demande : « Coment vous est amins ? »
— « Moult bien, biaus sire, prins i fust Auberis,
« Menés en fust, quant li secors li vint;
« S'éusse suite, li chastiaus fu tot prins.
« Mais Isorés de Bolongne, li gris,
« Nous en geta qui d'armes assez fist;
« Ains de mes ieus tel chevalier ne vis.
« Mal dahé ait qui ceste guerre fist !
« Mout desiraisse que il fust mes amins. »
Que qu'il parolent et il noisent ensi [1],

[1] *Que qu'il parolent,* tandis que. (Quæ cum.) On trouve plusieurs exemples de cette manière de parler :

Que que la bele Idoine pleure et plaint et dolouse

Parmi l'ost liève et la noise et li cris
Que cil dedens ourent le charroi prins :
— « Ne vous chaut, sire, « dit Bégons de Belin,
« Je irai là et vous remanrez ci ;
« Sé bien n'acquis la terre et le païs [1],
« Jamais nul jour ne soiez mes anmis. »
Au jour s'en torne, si tost com l'aube vint;
Aubelestiers enmaine quatre mil
Et bien cinq cens de chevaliers de pris [2],
Chastiaus el mont ne les porroit tenir [3].
Ainc ne finèrent, si vinrent à Chaulni [4];
As escuiers le firent assallir,

Le preu Garsilion que tant aime et goulouse,
Atant ez-vous sa maistre de lost aler jalouse,
Isnelement corant toute une voie herbouse,
Et voit sa damoisele en vie dolerouse.
Hé Dex !
Qui d'amour sent dolor et peine
Bien doit avoir joie prochaine.

(Chanson d'Audefroi le bastard.)

1 *N'acquis,* n'acquiers, ne *conquiers.*

2 *Aubelestiers,* etc. Je n'ai vu cette leçon que dans le Msc. 9654. 3. A., mais j'ai cru devoir la préférer à celle-ci que présentent les autres :

Ensemble o lui chevaliers quatre mil
Aubelestiers qui sunt de son païs.

3 *Tenir,* arrêter.

4 *Chaulni.* Voy. ci-dessus page 147, note 1.

Que vous diroie ? que le chastel ont prins,
Trente prisons ont envoié Pepin.
De ci à Ham ne prenrent onques fin [1] ;
Mais cil dedans ont la novelle oï,
Nes atendirent, ainsois en sunt foui.
Begons i entre sans nes un contredit,
La nuit i jut et son ostel i print ;
Puis s'en retourne, devers Roie guenchi :
Devant la ville ot riche pongnéis,
Chevaliers mors et retenus et prins ;
Que vous diroie ? le chastel ont guerpi [2].
Vers Mont-Didier s'avallerent d'anqui [3],
Le borc defors ont pecoiés et prins [4] ;
Mais dou chastel ne sunt-il pas saisi.

[1] *Ham.* Variantes : Han. — Hans. C'est Ham sur Somme, à égale distance de Chauni et de Saint-Quentin ; célèbre par sa position avantageuse et sa forteresse, dès les premiers jusqu'aux derniers jours de la monarchie française.

[2] *Guerpi,* abandonné. Ils en levèrent le siége. Le copiste du Msc. 9654 [3]. A. avait d'abord écrit : *Le chastel ont saisi ;* puis il a remplacé ce mot par celui de *guerpi* qu'offrent tous les autres.

[3] *S'avallerent d'anqui.* Delà ils descendirent vers Mont-Didier. Variante : *S'entornèrent d'iqui.* (Msc. Saint-Ger. 2041.)

[4] *Pecoié,* endommagé, détérioré.

Jusqu'à Clermont né prinrent onques fin [1],
Toute la terre ont arse et le païs,
Et dou chastel sa vollenté en fist.
Moult a chascié ses mortés anemins
Et les prisons envoia à Paris;
Le charroi chargent et le pain et le vin,
Arrier retorne, vers Péronne est vertis
Et cil se misrent del tout en sa merci [2].

Begons a bien aquittés les chemins,
En l'ost repaire tout droit à Saint-Quentin;
Grant joie en mainent li grant et li petit,
Grant duel en fait Fromons li poestis.
Fossés fait faire Begons li palasins,
Que nus n'en puist né entrer né issir;
Léans ne vint né pains né char né vins,
Ains lor convint à mangier lor roncins.

Fromons en monte el grant palais voutis
Et a mandé le Flamant Bauduin,

[1] Pour *Clermont*, *Roie* et *Mont-Didier*, voyez la note de la page 162.

[2] La célèbre petite ville de Péronne a pourtant conservé le glorieux nom de *Pucelle;* mais notre roman n'est pas le seul qui conteste sa vertueuse résistance. D'anciennes chroniques nous apprennent qu'elle fut prise en 898 par Baudouin de Flandres.

Les autres princes a fait trestoz venir.
Quant il les vit ses a à raison mis [1] :
« Que la ferons? » li quens Fromons a dit.
« Enserré somes, nous n'en pourrons issir.
« Qui or seroit arrière en son païs,
« S'éust les marches et les chastiaus garnis [2],
« Bien en pourroit guerroier, ce m'est vis. »
—« En quel maniere? » dist Isorés li gris,
« Ains mangeroie mon auferrant de pris
« Que de ma bouche nuns mauvais plais issit. »
—« Niés, » dist Fromons, « je ne dis mie ensi [3]. »

Or entendez de Bernart de Naisil
Qu'ert en prison devers le roi Pepin [4];
Il vit le roi de gent aescheri [5],
Si l'apela, com jà povez oïr :
« Drois empereres, entens un pou à mi;
« Charles Martiaus qui maint estour vainquit

[1] *Ses a*, si, les a.

[2] *S'éust* (si éust), et qu'il eut.

[3] *Je ne dis mie ainsi.* C'est-à-dire: Je ne prétends pas conseiller un faux accord, un *mauvais plais.*

[4] Variante: (Msc. Saint-Germ. 2041.)

Et si orrois du traïtor qu'il dist.

[5] *Il vit,* etc. Il trouva un jour le roi entouré de peu de personnes.

« (Jhésus de gloire ait de s'arme merci!)
« Envers le duc Girart guerroia-il.
« Par celle guerre, bons rois, que je te di
« Furent ocis li prodome gentil.
« Pouvres remainrent li parent et li fil:
« Adonques vinrent li Wandre en cest païs.
« Charles Martiaus, vos peres li gentis,
« Vit sa contrée de gens aescheri,
« A poine pot son regne maintenir.
« A l'apostoile un parlement en prist:
« Par son congié et por ce que il dist,
« As chevaliers donna fours et moulins,
« Donna lor dimes et rentes à tenir [1]
« De coi li moine estoient lor saisis.
« Frans chevaliers, ne faites pas ensi;
« Qui son néz coupe il déserte son vis.
« Vez-ci Fromont de Lens, le poesti,
« Sé le chaciez et déboutez ensi
« Que li convengne son païs déguerpir,
« Et qu'il s'en voist o chevaliers troi mil,

[1] *Donna lor dimes,* c'est-à-dire : Il leur donna dimes, etc. On voit par ce discours de l'adroit Bernart, que tout en excusant le parti qu'avait pris Charles *Martial* (ou Martiaus) de dépouiller les abbayes, on regardait cette spoliation comme une affreuse extrémité que le malheur des temps seul pouvait autoriser.

« Soz ciel n'a terre où ne puisse garir.
« Vos estes jones et chevalier meschins,
« Sé ciaus déchasses qui te doivent servir,
« Tu en verras tes regnes apovrir;
« Sor toi venront Paien et Sarrasin,
« Ne te porront Loherenc garentir
« Qne ne te fassent tes bons chatiaux croissir.
« Mande Fromont par conduit vengne à ti [1],
« Lui et sa gent et trestoz ses amins;
« S'il ont forfait, soient prets et garnis
« De l'amander tot à vostre plaisir. »
Et dist li rois: « Merveille puis oïr;
« Il ne me prise vaillant un paresi,
« Né il à moi ne dengnera venir. »
Et dist Bernars: « Il fait mout que chétis. »

Li rois s'en torne, Bernars remaint ici.
Un chapelain apelle, si li dist:
« Fais unes letres or en droit, biaus amins,
« Si les envoies Fromont le poesti. »
Il les devise, cil les met en escrit [2].
Quant ce fu fait, saélé et basti,
Un garsonnet apella mout petit:

[1] *Par conduit*, avec un sauf-conduit.

[2] *Devise*, dicte. C'est-à-dire : Bernard les dicte (en *roman*), et le chapelain les écrit (en latin).

Envoia li Fromont à Saint-Quentin;
Trouva Fromont séant en un jardin,
Environ lui avoit de ses amins.
Il les sallue, les lettres li tendist,
Li quens Fromons moult volentiers les print.
Il lui demande: « A cui es-tu, amins? »
— « Sire, à Bernart le signor de Naisil. »
Les lettres tend son chapelain Landri
Et il les print, de chief en chief les lit.
— « Sire, » dist-il, « parlez un pou à mi:
« Bernars vous mande, li sires de Naisil,
« Come musart vous estes céans mis [1];
« Qui bien guerroie, il ne fait mie ensi.
« Alez au roi, si li criez merci,
« Que il vous doint un petit de respit
« De faire droit et de droit recoillir [2];
« Que sé estiez de ce bore departi,
« Le sien dangier priseriez-vous petit [3];
« Puis porriez-vous guerroier à loisir.

[1] *Come musart.* Le sens dans lequel est pris ici le mot *musart* nous en indique l'étymologie; jeune souris ou jeune rat (*mus*), et par métaphore, celui qui se laisse attirer dans un piége.

[2] *De faire droit,* etc., pour satisfaire à la justice et l'obtenir vous-même.

[3] *Le sien dangier,* le mal qu'il pourrait vous faire. (Damnum.)

« S'ensi uel faites, vous estes tuit honi. »
Et dist Fromons : « Jel vous avoie dit,
« Mout est mes sires toujors de sens garnis. »
— « Mal dahés ait » dist Isorés li gris,
« Parmi le col, qui le fera ensi,
« Tant com je aie pallefroi né roncin,
« Né que des dis en soient li troi vis[1]. »
— « Si ferons, niés, ou nous sommes tuit prins. »

Il en envoie de Verdun Lancelin,
Henri avec, celui qui Grantpré tint[2].
Comme message en sunt dedans l'ost mis[3].
Ainc ne finèrent de ci au roi Pepin,
Le roi saluent qui douce France tint.
— « Diex vous saut, sire! » ce a dit Lancelins,
« De par Fromont de Lens le poestis,
« Qui tes hons est et de vous doit tenir.
« Mout se merveille que le deboutez si,
« Né oneques rien, ce dist, ne vous forfist. »

[1] *Né que,* etc. Et tant que, sur dix, il en restera trois de vivants.

[2] *Celui qui Grantpré tint.* Variante :

Celui qui Clermont tint.

(Msc. Saint-Germ. 2041.)

Il est parlé de Henry de Clermont, page 162.

[3] *En sunt dedans l'ost mis.* C'est-à-dire : Ils sont introduits dans l'armée des assiégeants.

— « Si a fait, certes, » ce li a dit Pepins.
— « Il puet bien estre; » ce a dit Lancelins,
« Sé vers vous a de nule rien mesprins,
« Donnez-li jor, il venra devant ti,
« De l'amander est-il près et garnis. »
— « Sire, » dist Begues, « por Dieu il a bien dit :
« Il est vos princes et de vous doit tenir.
« S'il a vers vous de nules riens mespris
« Et il se vuet amender devant ti
« Au loement des chevaliers gentis,
« Vous nel devez eschiver ne guerpir[1]. »
Et dit Bernars : « Droit jugement à ci,
« Benoite soit l'oure que ces hons vit[2] ! »
Tuit s'i acordent, li grant et li petit.

Ce dist li rois : « Or le faites venir,
« Que la parolle vueil de sa bouche oïr. »
— « Qu'il conduira, sire ? dist Lancelins[3],

[1] Begon rappelle ici les vrais principes du système féodal ; et c'était, il faut l'avouer, un assez bel *ordre de choses* que celui qui permettait toujours aux vassaux de réclamer le jugement de leurs pairs, et qui faisait au suzerain une loi de leur accorder ce jugement, dès qu'ils le réclamaient.

[2] *Que ces hons vit*, que cet homme vint au monde. (*Vixit.*)

[3] *Qu'il conduira*, qui le conduira.

« Sé il ne vient envers vous à plaisir[1],
« Qu'il s'en ralast sain et sauf et garis? »
— « Jel conduirai, » dit Begons de Belin,
« De par le roi que vous véez ici. »
Et cil s'en sunt tout maintenant parti;
Fromont contèrent tout ce qu'il ont oï
Et Fromons monte, mout lui tarde à venir,
Que vollentiers ralast en son païs.
Mais Isorés ne vuet movoir d'enqui,
— « N'aime pas tant » ce dit « le roi Pepin
« Né le linage au Loherenc Garin. »
Et Fromons monte, chevalier trente sis
De son linage et de ses bons amins,
Avec lui fu li Flamans Banduins;
En l'ost entrèrent l'emperéor Pépin.
Dient Franceis, Normant et Angevin :
« Diex nous doint pais, qui de l'aigue fist vin,
« Quant fu as noces de saint Archedeclin!
« Sé s'en ralast chascuns en son païs,
« Fauroit li sieges où nous avons tant sis,
« Si reverrions nos femes et nos fis. »

Fromons descent dou destrier où il sist:
Encontre saut dux Begons de Bélin,
Fromont salue, mais cil mot ne li dist.

[1] *Sé il,* etc. Afin que s'il ne parvient à s'accorder avec vous, il puisse s'en aller, etc.

Le roi salue si tost com il le vit :
— « Diex vous saut, sire, qui en la crois fu mis
« Et il confonde mes morteus anemins !
« Si m'aït Diex, je vous ai bien servi,
« Tollu m'avez Sissons, ma bonne cit,
« Rendez la moi, par la vostre merci. »
Begons respont : « Il n'ira mie ensi,
« Tu né ti oir n'en seront mais saisi ;
« Car mes linages, mes ancestres la tint :
« Reconquis l'a li Lohérens Garins,
« Si l'a donnée l'emperéor Pepin ;
« Bien la tenra, cui que vengne à plaisir. »
— « Ce poise moi » Fromons li respondit,
« Li rois a tort qui me deboute ensi.
« Si m'aït Diex, onques nel deservis. »
— « Si avez fait, « ce dit li dux Garins,
« Vous m'assalites et li vostres ausi,
« Ocis i fuisse, sé ne fust Hernaïs. »
Et dit Bernars : « est-ce plais à tenir [1] ?
« Biaus niés » dist il, « tot ce devez guerpir [2].
« Proiez le roi et menaide et merci [3],

[1] *Est-ce plais à tenir.* C'est-à-dire : Sommes-nous en cour de justice ? Le Msc. de Navarre porte

Et dist Bernars : « Rien ne vault cis plet ci.

[2] *Guerpir,* abandonner, quitter.

[3] *Menaide,* variante *manaide,* indulgence, bonté. Nous

« Que il vous fasse droit en sa court tenir[1]. »
— « Drois empereres, » li quens Fromons a dit,
« Donnez-moi jour, s'il vous vient à plaisir.
« Sé j'ai mesprins envers le duc Garin,
« Là en iert faite et accordance et fin. »
Et dist li rois : « Et je l'otroie ensi;
« Et jel vous doins en ma court à Paris,
« A l'endemain de feste Saint-Denis[2]. »
Et dist Fromons : « Sire, bien avez dit;
« Rendez Bernart le chastel de Naisil[3]. »

avons déja vu ce mot que je crois formé de *amœnus, amœnitas.*

[1] Variantes :

Que droit vous face en sa grant cor tenir.

(Msc. de Navarre.)

Que il vous faice droit à sa court tenir.

(Msc. Saint-Germ. 2041.)

Ce vers est important à bien transcrire. Au reste, il ne faut pas confondre ces grands jugements rendus à la cour du roi, avec l'appel du jugement des cours seigneuriales, devant la cour du roi. Les premiers sont, sans doute, aussi anciens que le système féodal, les seconds indiquent déja la décadence de ce système, et l'on ne peut en trouver d'exemples avant la fin du douzième siècle.

[2] *A l'endemain.* Ce mot est composé de trois : *le, en* et *demain.* Le barbarisme *le lendemain* n'était pas encore consacré au temps de Jean de Flagy.

[3] *Rendez Bernart.* C'est-à-dire : *A Bernart.*

— « Certes » dist Begues, « il n'ira mie ensi.
« Ainc me rendrez les perdes Auberi,
« Que je me soie del chastel departi. »
— « Prenez-en pleges, » ce dist li rois Pepins[1]. »
— « Vollentiers, sire, quant vous vient à plaisir.
« Par tel covent s'il m'en vuellent faillir[2],
« Je m'en vouroie du tout à vous tenir. »
Dont saut avant Fromons li poestis
Et ses linages et li quens Bauduins:
— « Nos plévissons dant Bernart de Naisil,
« De sor les terres qu'avons à maintenir
« Que nos tenons del riche roi Pepin. »
— « Ce est assez, sire, » ce dist Garins.
A ces parolles ez-les vous départis[3];
Chascuns des princes reva en son païs.
Droit en Gascongne va Begons de Belin
Et chascuns fait bien ses marches garnir.

Begons ferma moult bien le Plesséis,
A deux luettes de Bordelle la cit,
Emmi la marche ses morteus anemis[4].

[1] *Pleges*, gages.

[2] *Par tel covent.* C'est-à-dire: A la condition que s'ils me manquent de foi, c'est à vous que je m'en rapporterai.

[3] *Ez-les vous.* Ez-vous les, ou *les voilà.*

[4] Variantes.

Enmi la voie ses morteus anemis.

(Msc. Saint-Germ. 2041.)

Li essars fu grans et gros et antis,
Cinquante villes i péussiez véir [1],
Tors et mostiers por dame Dieu servir [2].

Enmi le bec ses mortex anemis.

(Mss. 7608 et 9654. 3. A.)

Emi le borc ses mortex anemis.

(Msc. 7628. 2.)

Bec ou *Biec* est un mot anglo-saxon, synonyme de bord ou rive. Voyez Du Cange (édit. de 1733), au mot *Becius*.

[1] *Villes*, sans doute dans le sens du latin *villa*.

[2] Variantes:

En totes a mostiers por Dieu servir —
Tout a moustiers pour dame Dieu servir.

La position ainsi déterminée, le Plesséis, dont il ne reste plus de traces, était élevé à peu de distance de Castres, au milieu des rochers connus sous le nom de *la Roquette*. C'était la limite du fief de Bordeaux.

Toutefois un Msc. porte: *à quatre lieues de Bordelle*, au lieu de *à deus luettes*. Dans ce cas, le Plesséis eût plutôt été érigé sur la route de Bordeaux, à deux lieues de Belin et sur l'une des hautes montagnes qui traversent le pays. — D'après une dissertation nouvellement imprimée, dont le but est de démontrer qu'il y avait à peu de distance de Castres un ancien camp romain, « il existe « dans la direction de l'ouest (à une lieue de Castres) « un monticule qui domine tous les coteaux des environs. « La partie supérieure offre une sorte de plate-forme; de

Li dux i fait bons serjans establir,
Plus en i met li bers de quatre mil.
Et quant il l'ot et fermé et garni,
Si le donna au bon villain Hervi :
— « Tenez villains, » dist Begons de Belin,
« Plus estes riches, si com moi est avis,
« Que vostre pères qui souef vous norrit[1]. »
Doon donna le chastel de Blanzy[2],

« là le *castrum* (prétendu) se développe en entier. Un « vaste horizon s'y déroule aux regards; l'on distingue « de ce site la ligne des butées militaires placées dans « la direction de Castres à Narbonne. » (*Mémoires de la société archéologique du midi de la France*, tome I. Recherches sur la ville de Castres, par J. B. Belhomme.) — M. Belhomme remarque qu'on a trouvé souvent dans cet endroit, au milieu des médailles romaines, des monnaies du moyen âge.

[1] *Que vostre pères.* Hervis, frère du Loherain Hervis, et surnommé comme son fils, et même quelquefois comme son noble frère, *le vilain.* J'ai déja dit que tous les Lorrains, du côté paternel, descendaient du bourgeois de Metz Thierri. Cet Hervis, châtelain du Plesséis, fut le père du bon vassal Rigaud, dont notre poète parlera beaucoup.

[2] *Blanzy.* Variantes : *Blacy.* — *Blancy.* — *Blangis.* — *Biaugi.*

Je crois qu'il faut retrouver dans *Blanzy* et dans le *Val de Morin* les châteaux de *Blazimont* et de *Castel Moron* situés dans le *Bazadois entre deux mers.* Au reste,

Et Valperdu et le val de Morin.
Ce fu li peres au vallet Mauvoisin
Et à Foucher, freres Doon fu-il[1].
Et cil Fouchers si ot quatorze fis
Viguereus furent et de moult riche pris.
L'ainnés ot nom Guirez, ce m'est avis[2],
As armes fu coragéus et hardis
Et si ama toujors ses bons amins,
Son droit signor ne vout-il aine guerpir.
Huimais devons arrières revenir
Et repairer au riche roi Pepin.

La cort assemble à la cit de Paris;
Li haut baron ont jà lor ostel prins
Et Loherent orent trestout saisi.
Nuns autres princes n'i puet à tens venir.
De Mez i vint li Loherens Garins
Et de Coulongne li Allemans Oris,
Gerars de Liege et Gautiers l'orfenins,

les variantes sur le *Val de Morin* sont fort nombreuses : *Puis de Monci.* — *Monci.* — *Mont Esclavorin.* — *Puis de Monsin.*

[1] *Et à Foucher*, etc. C'est-à-dire : Doon, auquel Begues donne Blanzi, fut le père de Mauvoisin et de Foucher; il était frère d'un autre Doon. Peut-être *Do le Venerres.*

[2] *Guirez* ou Guirres. Son histoire est racontée dans la chanson de *Girbert*, fils de Garin.

Hues, ses freres, li quens de Cambresis,
De Sallebruge ses freres Jocelins,
De Lucenbort Girars et Harduins,
De Estrabort Foucars li fils Odin [1];
Et de Lanborc Gallerans et Gaudins [2],
Et Avalois et cil d'outre le Rin;
Des monts d'Aussai i vint li cuens Thierris [3],
De saint Mihiel quens Hues li floris [4],
Renaus de Toul, de Bar li dux Henris,
Et de Champaingne Hues qui Troies tint [5],

[1] *De Estrabort,* etc. Strasbourg. Variantes:

De Tailleborc Foucher filz à Duin.

(Msc. de Navarre.)

De Traeborc Foucart li fils Odin.

(Msc. Saint-Germ. 2041.)

De Stranebore Bocars li fils Odin.

(Msc. 9654.)

[2] *Et de Lanborc.* Variante: *Et de Juliers.* Msc. 9654.

[3] *Des monts d'Aussai.* De l'Alsace.

[4] *De Saint-Mihiel.* La plupart des leçons portent: *De Saint-Riquiers,* et le Msc. de Navarre: *De Saint-Richars.* J'ai cependant préféré la leçon donnée par le seul Msc. 9654. Le sire de *Saint-Mihiel,* ville du Barrois autrefois fort considérable, se trouve naturellement désigné dans la compagnie du comte d'Alsace et des seigneurs de Toul et de Bar.

[5] *Et de Champaingne Hues qui Troies tint.* On voit

Et de Nevers i revint Amauris.

Et la pucelle Blancheflors au cler vis
S'en vint à cort, com jà porez oïr :
Avec li vint li Borgoins Auberis,
Si vint Acars de Viviers et Gondrins,
De Pierelate Fouqueres li petis
Et d'Auvignon Aleaumes li floris ;
De Besançon Hastés et Jocelins.
Apres iaus vint dux Begons de Belin,
Cils de Bigorre et li prous Savaris,
Guis de Biais, li Tolosains Henris,
Si i vint Dos et ses frères Hervis,
Et Salemons, Jofrois li Angevins,
Hunaus de Nantes et li dux Hernaïs,
Hues del Maine et Garniers de Paris;
Guichars li prous et de Biaugiu vous dis [1].

qu'au temps de Jean de Flagy, les seigneurs de Troies n'affectaient pas encore le nom de comtes de Champagne.

[1] Le seul Msc. de Navarre porte cette leçon qui est pourtant la seule probable. Nous avons déja entendu parler de Guichart de Beaujeu. Les autres Mss. donnent :

Guichars li preus et de Biaujeu Tierris. —
Guichars li prous et de Baucent Gondris.

Il faut une attention minutieuse dans le choix des variantes de ce roman, surtout pour ce qui concerne les noms de lieux ou de personnes. Rien ne prouve mieux

C'est le lignage au Loherenc Garin,
De l'autre part vous redirai qui vint.

Li quens Fromons i vint mout enforcis :
Avec lui fut li Flamans Bauduins,
Pieres d'Artois, Aliaumes de Chauni,
Droés d'Amiens et ses fis Amauris,
Et Anjorrans li sires de Couci ;
Herbers de Roies, Huedes de Saint-Quentin [1],
Robers de Boves, Hues qui Gornay tient,
Et de Verdun li riches Lancelins,
Li quens Guillaumes et Isorés li gris.
Si vint Bernars Forques et Rocelins,
De Montdidier Gerars, ce m'est avis,
Et si i vint li quens de Braine aussi,

qu'il fut récité long-temps de mémoire avant d'être copié. Si les scribes avaient suivi des Mss. antérieurs, ils n'auraient pas fait tant de méprises sur les lieux et les individus; surtout, ils seraient plus d'accord entre eux dans les leçons qu'ils donnent.

[1] *De Roies.* Variante :

Herbers de Troies.

(Msc. 7628 [2].)

Mais cet Herbers, nommé entre les sires de Coucy, de Boves et de Gornay, est bien plutôt celui de *Roie,* comme l'écrivent les Mss. Saint-Germ. 2041. — 7608.

Et avec lui Rogier qui Clermont tint.
De vers Bordelle vous redirai qui vint :
Haimés li quens, Guillaumes li marchis,
Si vint Bouchars et li quens Harduins,
De la Valdoine li chatelains Landris,
De Toartois li vis quens Haimeris[1] ;
Guis de Surgiere, Aliaume li floris[2]
Et si i vint Gosses qui tint Auni,
Et de la Roche Simons li fis Thieri[3] ;
Ensemble o elx li quens as Poitevins,
De Lusignon Jofrois et Bancelins[4],
De Maulion Hastes et Savaris.

Comme Fromons dut entrer à Paris,
Son messagier encontre, si li dist :
« Dis va, » fait-il, « as-tu les ostés prins[5] ? »

[1] *Li vis quens.* Le vicomte de Thouars.

[2] *Aliaume li floris.* Variante :

Et Amauris ses fis.

(Msc. 9654.)

[3] *Et de la Roche.* Variante : *De la Rochelle.* Mss. 7608. — 9654.

[4] *Lusignon ou Liseignan.* — *Lisigni.* — *Lucignon.* — *Lisigneul.*

[5] *Dis va.* Et plus ordinairement *Diva.* C'est une interjection fort usitée qu'on peut expliquer : *Dic puer.* — *Dis valet.*

Et cil respont : « Se m'aït Diex, nennil.
« Que Lohérenc ont jà trestout saisi
« Et nostre gent n'i puevent avenir. »
Fromons l'oït, au mesagier a dit :
« A Saint-Germain t'en va, biax dous amins,
« Dis à l'abé qu'est mes germains cuisins,
« Que me hauberge, la soie grant merci. »
Et cil respont : « Tout à vostre plaisir. »
Ainc ne fina droit à l'abé s'en vint.

XXI.

A Saint-Germain en vint li mesagiers,
Trouva l'abé en un cloistre où il siet.
Il le sallue come bien ensigniés,
Et dist l'abés : « Qui es-tu, mesagiers ? »
Cil lui respont : « Biaus sires or m'oyez ;
« Hons sui Fromont qui ci vieut haubergier [1],
« Vostre cuisins, qui tant fait à prisier :
« En la cité ne se puet aaisier,
« Tant à léans Alemans et Baviers. »

[1] On peut remarquer ici le ton des messagers, toujours plus ferme et plus absolu que celui de leurs maîtres. Fromont avait chargé celui-ci de « *demander à l'abbé s'il* « *voulait bien le recevoir.* » Et le messager s'adressant à l'abbé : « *Je viens de la part de Fromont qui veut héber-* « *ger ici.* »

Et dit li abes : « Bien sera haubergiés. »
Les granges fait et les salles vuidier,
Logier i puent set mille chevaliers
Les riches salles a fait aparillier,
Fromont hauberge de gré et vollentiers.

XXII.

A Saint Germain qui siet de fors Paris,
Fromons s'en vint et li cuens Bauduins ;
Par les jardins ot maint cheval de pris.

Et la pucelle est entrée en Paris
Moult richement, o li dux Auberi.
Desafublée en fut en un samis [1] ;
Li palefrois sor quoi la dame sist
Estoit plus blans que n'est la flor de lis ;
Li lorains vaut cent mars de parisis [2]

[1] *Desafublée*, etc. Les cheveux dénoués et vêtue d'une robe de samis. *Le samis* était un drap tissu de fils d'or et de soie. Le Msc. de Navarre porte simplement:

Desafumblée estoit, ce m'est avis.

[2] *Li lorains*, la bride. Elle était sans doute couverte de pierres précieuses. Variantes :

Li lorains vaut cent libres d'esterlins.

(Msc. Saint-Germ. 2041.)

Et la sambue nuns plus riche ne vit[1].
La dame ert gente et de cor et de vis,
Bouche espessete et les dens ot petis,
Il sunt plus blans qu'ivoire planéis[2];
Hanches bassetes, blans et vermeil li vis,
Les ieus rians et bien fais les sorcis[3];
C'est la plus belle qui onques mais naquit.
Sor ses espaules li gisent si blon crin:
En son chief ot un chapelet petit[4]
D'or et de pieres qui mout bien li avint.

Li lorains vaut mil libres d'estrelins.

(Mss. de Navarre et 9654.)

Li lorains vaut mil sols de parisis.

(Msc. 7608.)

La leçon que j'ai suivie est la plus commune, mais celle du Msc. 7608 paraît offrir plus de vraisemblance. Du Cange a cité ces quatre vers au mot *sabuta*.

[1] *Et la sambue.* Variantes: *Sanbuie.* C'est le *paile* ou housse qui recouvrait les *palefrois.* On voit dans les constitutions de Frédéric, roi de Sicile: « Quod nulla domina... « audeat portare in equitatura *Sambucam* in qua sit au- « rum vel argentum, sive perlæ. » Il est probable que le roi de Sicile n'eût pas toléré la sambue de Blancheflors.

[2] *Planéis,* poli.

[3] *Les ieus rians.* Variantes: *Bouche riante.* — *Les ieus ot vairs.*

[4] *Un chapelet,* une sorte de toque ou chaperon.

Toutes les rues emplissent de Paris;
Dist l'uns à l'autre : « Com belle dame a ci [1] !
« Elle devroit un roiaume tenir.
« Pléust à Dieu l'emperères Pepins
« L'éust à feme, si serions tuit garis [2]. »

A son ostel la pucelle guenchi,
Et chiez Isart de Mieulant descendi;
Entre ses bras la reçut Auberis [3].

[1] *Com belle dame a ci.* C'est-à-dire: *Comme ici a*, ou *voilà une belle dame.*

[2] *Garis,* sauvés. Le Msc. 9654 porte :

Pléust à Dieu qui onques ne menti
Qu'éust le roi à per et à mari,
Miex en vauroit la terre et le païs.

[3] Variantes :

Chiés Islairet de Mielant descendi
Entre ses bras la prent li dus Auberis.

(Msc. de Navarre.)

Enchiés Alaire de Meulan descendi, etc.

(Mss. Saint-Germ. 2041 et 7608.)

Et chiés Ylaire de Mierlant descendi,
Entre ses bras li dux Garins la prinst.

(Msc. 7628. 2.)

Un autre Msc. porte également *Garins* au lieu d'*Auberis.* C'est une erreur évidente; ce dernier, comme conducteur de la princesse, pouvait seul la recevoir à la descente du palefroi.

Et la nouvelle en vint au roi Pepin
Que venue est Blancheflors au cler vis,
De Moriane la fille au roi Thierri.
Or dist li rois : « Bien puist-elle venir !
« Le matinet l'espousera Garins
« Cui l'ai donée et bien l'a deservi.

Explicit de Charles Martiaus. et des Vandres. et de la mort au viel Hardré. et reparlera la chanson de Pepin le roi de saint Denis. coment print a feme Blancheflor. dont grant mal en avint.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002132412b